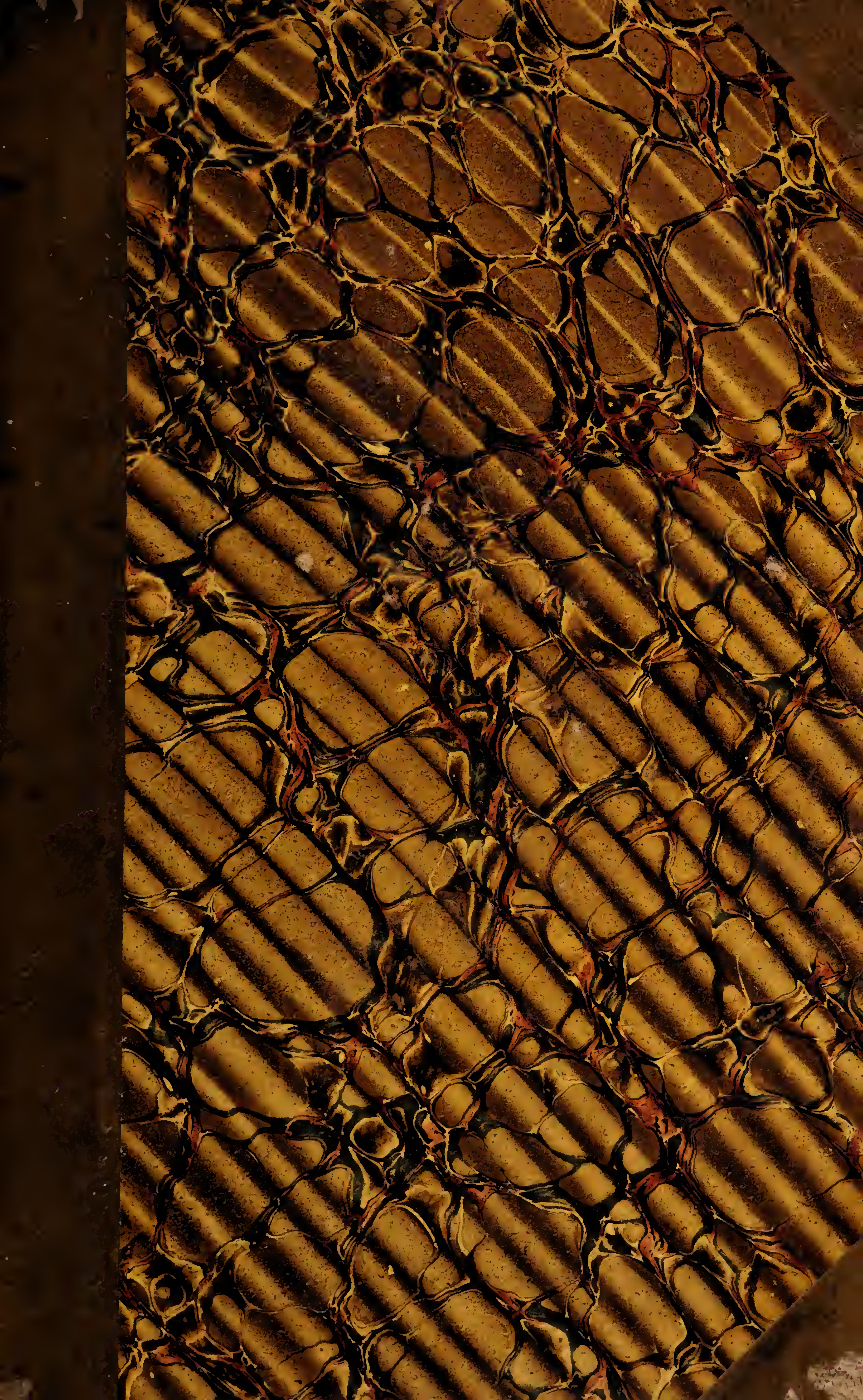
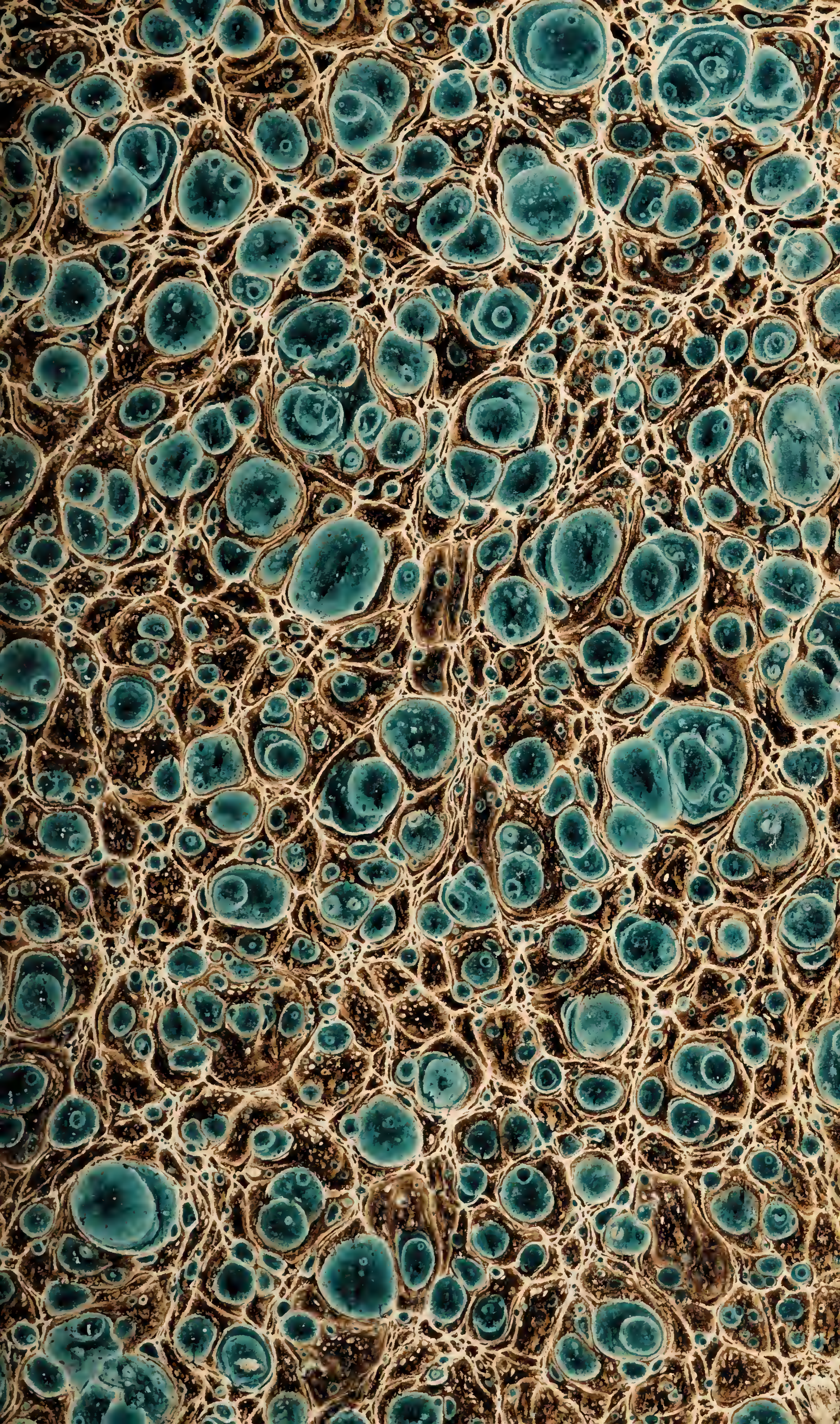



NIL TIMERE NEC TEMERE
Boyce Harvey Combe.



BREIZ-IZEL.

BREST. — TYPOGRAPHIE D'A. PROUX ET CIE, RUE NEPTUNE, 10.

BREIZ-IZEL

OU VIE

DES BRETONS DE L'ARMORIQUE,

Dessins par Olivier PERRIN,

GRAVÉS SUR ACIER PAR RÉVEIL,

Texte par M. Alexandre BOUËT,

précédé

D'UNE NOTICE SUR OLIVIER PERRIN PAR ALEXANDRE DUVAL.

Deuxième Édition.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
B. DUSILLION, ÉDITEUR,
rue Laffite, 40.

EN BRETAGNE,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1844.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

41.



LE MOULIN.

AR VILIN. | THE MILL.

Corentin, initié aux travaux agricoles dont il prendra désormais sa large part, ambitionne en outre toutes les fonctions qui peuvent ajouter à son importance, et c'est lui qui, à la place du premier valet, aura maintenant la charge d'aller faire moudre le blé nécessaire à la consommation de la ferme.

La récolte, qu'on a séchée aux derniers rayons du soleil d'été, remplit les vastes huches de chêne qui, avec le lit clos et l'armoire aux riches ciselures, forment le fond d'un ménage armoricain et datent souvent de plusieurs siècles; c'est dans ces coffres-magasins, suffisants pour un pays de petite culture, que se puisent tour à tour l'orge et le seigle dont on fabrique un pain noir et trop souvent aigre; l'avoine, qui est la nourriture de luxe des chevaux auxquels on ne la prodigue pas, et qui se transforme pour les hommes en une des variétés de leur bouillie; le sarrasin, dont on leur fait une autre bouillie et surtout des crêpes, ce mets national si cher à l'Armorique; enfin, le froment, le plus nourrissant des grains connus, et le seul précisément dont ne se nourrisse pas un Breton. C'est pour la ville qu'il l'arrose de ses sueurs; son froment s'y vend en totalité, et s'il en conserve, c'est tout juste ce qu'il faut pour célébrer, avec du pain blanc, les événements extraordinaires et les grandes époques de la vie. Corentin a donc rempli de seigle les deux extrémités d'un sac qu'il a chargé sur la selle de bois du vieux bidet, et

arrivé avec sa modeste monture à peu de distance du moulin, il interroge un voisin qui va passer le pont grossièrement jeté sur le déversoir, pour savoir s'il y a beaucoup de monde au moulin et s'il sera promptement expédié. Le meunier, une barre de fer à la main, s'apprête à relever la vanne perdante pour laisser s'écouler le trop plein de l'étang. On voit près de lui et à sa porte quelques pratiques, dont les unes partent et les autres arrivent, et qui, souvent, n'apportent à moudre qu'un tiers ou un quart de boisseau à la fois. Cette pauvreté d'une partie de leur clientelle oblige les meuniers à conserver leurs moulins dans l'état d'imperfection où les leur a légués la féodalité, qui, assurée de ses droits abusifs, se souciait très peu de rien améliorer. Ces moulins, aux roues antiques, qui ne marchent qu'à l'aide d'une chute ou d'un volume d'eau deux fois plus considérable qu'il ne faudrait, n'ont jamais qu'un étage, et la trémie qui livre le blé à l'action des meules est aussi rapprochée que possible de la bouche informe par laquelle il sort en farine. N'est-il pas en effet nécessaire que le meunier, attentif à la qualité de sa mouture, soit prompt à la corriger? S'il lui fallait constamment monter et descendre d'un étage à l'autre, les quarts de boisseau qu'il doit moudre séparément auraient en totalité passé sous la meule avant qu'il eût eu le temps d'en rectifier le jeu; il importe donc qu'il puisse veiller à tout sans se déplacer.

Dans les moulins pourvus de deux paires de meules, il y en a une en pierres de Rouen, et l'autre en pierres de Champagne. La première, qui est très poreuse et déchire

mieux la pellicule du blé, sert pour l'orge, le seigle et l'avoine. La seconde, qu'on appelle le moulin blanc, a la surface plus unie et donne une farine plus douce; elle est spécialement consacrée au froment et au sarrasin. Il est inutile de dire qu'il ne s'agit ici que de la mouture rustique ou à la grosse. La mouture économique, qui consiste à moudre le grain plusieurs fois, n'est chez nous en usage que dans de vastes établissements industriels qui n'ont rien de commun avec nos moulins de campagne. Ceux-ci sont presque tous d'anciens moulins seigneuriaux, et ne livrent jamais la farine qu'en rame, c'est-à-dire mélangée de son et non blutée. Le prix de la mouture ou plutôt ce que les meuniers prélèvent en nature sur chaque boisseau, varie du 12e au 16e; la coutume de Bretagne leur accordait le 14e; mais on serait heureux que leur conscience, généralement très large, leur défendît de prélever au delà du 10e. Grâce à leur réputation de friponnerie, le paysan, si méfiant avec tout le monde, l'est encore plus avec eux qu'avec personne; quoique la plupart aient des garçons pour aller chercher dans les villages le grain à moudre, il vient le porter lui-même au moulin, sur son cheval, quand il en a un, ou courbé sous le faix quand il n'en a pas, et il ne perd pas un instant son blé de vue depuis le commencement de la mouture jusqu'à la fin. Précautions inutiles! il a beau chercher à rendre aux meuniers la probité facile, à en faire pour eux une vertu de nécessité, ils ont mille manières plus ou moins ingénieuses d'être fripons, et ne savent pas se passer d'un gain illégitime. Le plus communément, ils se ménagent d'invisibles

soupapes, et augmentent, en l'humectant avec adresse, le poids de la farine; de la sorte, le paysan trouve toujours son compte, mais les meuniers y trouvent encore mieux le leur. Aussi n'est-il pas rare d'en rencontrer qui jouissent d'une véritable aisance. Il est vrai qu'à ces moyens coupables d'y arriver, ils en joignent d'autres qui ne méritent pas les mêmes reproches et ne prouvent que leur industrie. Par exemple, ils engraissent beaucoup de cochons, et élèvent de nombreux canards qu'ils ont soin de n'aller vendre à la ville que lorsqu'ils peuvent en obtenir le prix le plus avantageux. Du reste, quelque fortune, bien ou mal acquise, qu'ils parviennent à amasser, jamais elle ne les élève jusqu'aux laboureurs, cette noblesse de nos campagnes. Ils restent toujours aux derniers degrés de l'échelle sociale de l'Armorique, et la fierté d'un fermier regarderait comme une mésalliance le mariage de sa fille avec le fils d'un meunier. Si c'est préjugé, c'est aussi justice. Outre leur probité douteuse, pour ne pas dire leur mauvaise foi avérée, leur ignoble ivrognerie paraît choquante même à des gens peu scrupuleux sur ce chapitre; et, pour achever leur réputation, ils affichent des mœurs relâchées qui sont en contradiction flagrante avec les mœurs sévères et patriarchales du pays. Une jeune femme redoute plus la rencontre de leurs garçons que celle d'un grenadier, tant il y a chez eux de dispositions à s'imaginer que le libertinage est un privilége de leur état! Aussi pour venger la morale publique de tant d'iniquités, les curés, autrefois surtout, apostrophaient-ils souvent les meuniers du haut de leur chaire; ceux-ci s'y étaient faits et n'en rougissaient même plus.



LE FOUR.

AR FORN. THE OVEN.

Voici pour Corentin un nouvel apprentissage à faire. Ce sont les femmes qui travaillent la pâte dans les ménages bretons; mais il n'appartient qu'aux hommes de chauffer et de préparer le four : tout ce qui le concerne rentre entièrement dans leurs attributions. Il importe donc que Corentin sache bien remplir ces fonctions de quasi-boulanger, d'autant plus importantes, qu'il faut s'en acquitter à la satisfaction de toutes les commères du canton. Son père, qui tout-à-l'heure va lui mettre dans les mains la pelle à enfourner, l'a d'abord armé de la fourche de fer avec laquelle s'attise le feu blanchâtre des landes et des bruyères. Il recommande surtout à son fils de chauffer d'une manière égale les diverses parties du four, et lui indique à quels signes on reconnaît que ses parois ont atteint le degré de chaleur nécessaire. Deux respectables commères joignent leurs leçons aux siennes, et l'apprenti fournier, tout étourdi de ce feu croisé de préceptes, ne sait plus à qui prêter l'oreille. Une de ces bruyantes conseillères, à genoux devant son escabelle, finit d'y pétrir sa pâte, et l'autre en fait autant sur un large couvercle de bois que supportent quelques pierres branlantes. C'est bien là cette absence, non seulement de luxe, mais de toute commodité qui accuse si haut l'apathie bretonne. Sur un second couvercle, on voit une tourte de pâte qui vient de recevoir sa dernière forme et n'a plus qu'à être mise au four; à côté, une écuelle contient le reste de la farine qui a

servi à la saupoudrer. Trois autres femmes apportent leur pâte dans des baquets ou jattes de diverses contenances, et la querelle de deux vieilles servantes que la colère enlaidit encore, achève de rendre aussi vrai que piquant le tableau d'une réunion de ménagères bretonnes un jour de fournée. Elles aiment beaucoup ces jours-là; ce sont pour elles de véritables parties de plaisir que de passer ainsi quelques heures ensemble, sans autre occupation que de vociférer, à qui mieux mieux, les nouvelles vraies ou fausses du pays. Le four, comme le lavoir, devient alors une école de médisance et de commérages, et l'on ne trouve plus que des femmes dans ces Bretonnes dont le caractère a quelque chose de mâle, lorsqu'il faut travailler ou souffrir.

Il existe un four dans la plupart des fermes; il est ordinairement isolé de la maison d'habitation, et exposé à toutes les intempéries de l'air. Aussi ces fours, d'ailleurs si misérablement construits, dévorent-ils beaucoup de combustible, d'autant plus qu'ils se chauffent rarement. Les fermiers ont l'habitude, très bonne du reste, de cuire alternativement l'un chez l'autre, et de supporter ainsi chacun à son tour des frais qui, en se divisant, deviennent peu de chose et seraient exorbitants s'ils portaient sur le pain d'un seul ménage. Celui dont le jour de cuire est arrivé, l'annonce dès la veille à ses voisins par le son du *korn-boud*. Le jour même, et une demi-heure avant que la chaleur soit suffisante, la trompe marine, qui est comme la cloche des fours bretons, donne de sa voix sourde et barbare un second et dernier avertissement. C'est le si-

gnal d'arriver, et bientôt le fournier, qui est ordinairement le chef de la famille, voit accourir à la file toutes les fermières du voisinage ou leurs servantes, portant leur provision de pâte au bras ou sur la tête. Quelquefois on en charge le vieux bidet, ou même la charrette; car il est des fermes qui cuisent en une seule fournée le pain de tout un mois. Chaque tourte pesant au moins 40 à 50 livres, elles peuvent, grâce à cet énorme volume, conserver longtemps leur fraîcheur. Il n'y a jamais de pain de froment dans les fournées faites en commun; on l'achète ou on le fait chez soi, lorsqu'une circonstance exceptionnelle en exige. Le pain ordinaire, comme nous l'avons dit, est, suivant les localités, le pain de seigle ou d'orge; à peine les plus riches fermiers se permettent-ils celui de seigle et froment. Le prix des divers grains semble parfois rendre inexplicable la préférence qu'on accorde aux moins bons sur le meilleur. En effet, il arrive que le boisseau ou les 120 livres d'orge coûtent jusqu'à onze et douze francs, lorsque le boisseau ou les 150 livres de froment n'en coûtent que quatorze. Eh bien! même alors, le paysan ne mange que du pain d'orge, et si vous lui en demandez la raison, il vous répondra qu'à la vérité le pain de froment ne lui coûterait pas plus cher, mais qu'il le mangerait avec trop de plaisir, et que, par conséquent, il en consommerait plus qu'il ne doit. Une pareille réponse briserait le cœur, si l'on n'avait vu celui qui la fait gisant quelquefois ivre-mort dans un fossé; il ne se prive d'un pain bienfaisant que pour pouvoir se gorger d'une boisson funeste. C'est donc par de meilleures habitudes morales qu'il faut l'amener à plus de

bien-être matériel, et cette régénération si désirable, c'est à l'école primaire et à la chaire évangélique qu'il faut surtout la demander. Un peu plus d'industrie hâterait aussi le moment où nos campagnards ne seront plus réduits à calculer ainsi ce qu'ils mangent ; car il est bien reconnu que s'ils savaient tirer meilleur parti du froment, ils en extrairaient une nourriture plus saine et moins chère que leur mauvais pain de seigle ou d'orge. Naguère encore, toutes les villes de la Basse-Bretagne ne mangeaient qu'un pain, sinon noir, au moins d'une blancheur fort équivoque, et pour s'en procurer d'autre, il leur fallait, dans un pays qu'on peut justement appeler l'un des greniers de la France, il leur fallait, disons-nous, recourir à des farines étrangères. De vastes minoteries, établies d'après les meilleurs systèmes, ont enfin affranchi nos villes de ce honteux tribut, et livrent aujourd'hui à leur consommation une farine perfectionnée et digne des progrès industriels de l'époque. C'est ce bienfait qu'il faudrait étendre à nos campagnes! Il serait certainement possible, tout en les délivrant des rapines de leurs petits meuniers, de leur procurer une farine de froment, qui, mieux moulue, mieux blutée, et donnant, au lieu de 35, moins de 20 pour 100 de son, produirait près d'un tiers de plus en pain que ne saurait le faire leur mouture imparfaite, et dont la seconde qualité coûterait moins cher, au prix actuel du blé, que la farine de seigle ou d'orge. Mais il s'agit là d'un commencement de révolution dans leur manière de vivre, et l'on sait que, sous quelque rapport que ce soit, il n'est pas facile de révolutionner la Bretagne.



LA PREMIÈRE BARBE.

AR C'HENTA BARÔ | THE FIRST SHAVING.

Les barbiers, cette classe à part et si originale de la France d'autrefois, n'existent pas dans la société armoricaine; ils sont remplacés, à divers égards, d'abord par les tailleurs, qui se débattent sous le sabot aristocratique du laboureur comme le nègre sous le fouet du colon, mais avec un peu plus d'adresse et de succès; et puis par les mendiants, ces rivaux des tailleurs en savoir-faire et en intrigues. Voilà les deux professions, car la mendicité en est une dans nos campagnes, qui sont, sous le rapport moral, comme la monnaie des barbiers. Quant aux services matériels que ceux-ci seraient appelés à rendre, à défaut d'artistes des amateurs s'en chargent. Faire la barbe n'est donc pas un métier, mais une preuve de dextérité, un plaisir, une obligeance dont on remercie, et qu'on ne paie pas. Il devrait s'en suivre que la plupart de nos paysans devinssent peu-à peu leurs propres barbiers; cela n'est pas cependant, et l'on trouverait difficilement dans une même commune dix individus capables de se raser seuls. Malgré la sujétion gênante qui en résulte, malgré cette fâcheuse nécessité d'avoir constamment recours à autrui pour une opération périodiquement indispensable, on implore toujours un voisin plus hardi ou plus adroit que les autres, qui, de la main lourde et calleuse dont il vient de conduire sa charrue, émonde le menton barbu de quiconque réclame son office. Il est vrai

que cette tonte générale n'a lieu que cinquante-deux fois dans l'année, ou même moins souvent encore. C'est le samedi soir ou le dimanche matin que le barbier de bonne volonté qui rase tous ses voisins, s'installe à la porte de sa chaumière, et qu'avec plus ou moins d'adresse, il se met à faucher douze à quinze barbes sans désemparer. Aussi, plus on s'éloigne du dimanche, plus les figures s'ombragent d'épais poils noirs, gris ou blancs; en sorte que vers la fin de chaque semaine, cette population bretonne, à la barbe saillante et inculte, apparaît avec une physionomie beaucoup plus sauvage qu'au commencement. Lorsque le temps est pluvieux ou la saison trop rigoureuse pour qu'un barbier s'escrime dans un atelier en plein vent, c'est la grange qui lui en sert, ou bien la maison à four. On voit s'y abriter à la file tous ceux qui viennent s'offrir à son rasoir qu'ils trouvent souvent cruel, mais dont ils n'ont pas le droit de se plaindre, puisqu'il les fait souffrir le plus économiquement du monde. Il arrive parfois que le barbier en réputation, absent ou malade, manque subitement à sa clientelle, et la laisse fort embarrassée de barbes qui épaississent outre mesure. Il faut bien alors se contenter d'une main novice. On confie donc le fatal rasoir à quelque Figaro improvisé, qui écorche par intérim tous les mentons du village, et après avoir acquis un peu d'expérience à leurs dépens, remplace ou double le défaillant dans son emploi bénévole.

On doit bien penser que l'attirail de ces barbiers amateurs n'a rien de très luxueux; mais il pourrait être au moins plus confortable, si jamais un Breton savait ou

voulait chercher son bien-être. La première écuelle venue sert de plat à barbe, et un linge grossier de serviette, dont se passe même plus d'un patient qui s'essuie la figure dans un coin de son jupen. La trousse ne consiste qu'en une méchante pierre à aiguiser, un morceau de savon commun qui barbouille indistinctement tous les visages, et un rasoir de huit à dix sous dont le tranchant parfois ébréché est une source de douleurs et d'éruptions cutanées.

Il est donc généralement peu agréable d'affronter le rasoir de nos barbiers campagnards. Mais Corentin, comme tous les jeunes gens dont un duvet plus ferme commence à noircir le menton, n'en brûlait pas moins de leur abandonner sa jeune barbe. Plus d'une fois il avait vu dans le morceau de miroir cassé auquel a recours tous les dimanches la coquetterie de Soizic, qu'enfin il avait aussi un menton d'homme à faire raser, et le véridique conseiller ne le lui eût-il pas dit, il l'aurait su par les agaçantes plaisanteries que lui prodiguaient les jeunes filles. En conséquence, un dimanche matin il a réclamé positivement l'office du voisin qui rase tous les gens de la ferme, et s'est emparé du siége où chacun vient tour-à-tour laisser sa barbe. Il n'est sensible aujourd'hui qu'à l'honneur d'avoir un menton privilégié à y offrir; il en comprendra plus tard les inconvénients. Du reste, le voisin agenouillé, qui d'une main lui tient la tête, et de l'autre promène le rasoir sur sa joue tendue, s'étudie avec tout le soin possible à ne pas démentir sa vieille réputation. On peut lire dans ses yeux que c'est avec bonheur, avec amour qu'il fait cette barbe vierge, et il y déploie

tout ce que vingt ans de pratique lui ont acquis d'expérience pour mériter d'en avoir eu les prémices, et ne pas laisser, dans la coupure même la plus légère, une trace qui déshonore son rasoir.

Sur le seuil de la porte, le premier valet, la pipe à la bouche et les bras croisés, le regarde nonchalamment, dans la position favorite d'un Breton les jours de repos dominical. Son impassibilité contraste avec la satisfaction douce et intime que laissent percer tous les traits de la mère de Corentin, qui, en revenant de tirer un seau d'eau au puits de la ferme, s'est arrêtée pour voir tomber la première barbe de son fils. De l'autre côté, la joyeuse Soizic, le caressant d'un regard moins maternel, mais tout aussi expressif, paraît beaucoup plus occupée de son jeune maître que des poulets et des canards auxquels elle apporte dans son tablier et jette machinalement leur repas du matin. Le *tad koz* prend comme elles deux un vif intérêt à ce grand événement domestique. Assis sur le banc de l'aire où il a coutume de se réchauffer aux rayons du soleil, et qui pendant l'été remplace pour lui le large fauteuil du foyer, le bon vieillard vient d'être rasé lui-même ; et tout en cherchant à rendre sa forme primitive à l'antique chapeau qui se ressent comme lui des outrages du temps, il est sorti d'un silence qu'il ne rompt jamais que dans les circonstances extraordinaires, et célèbre par de gais propos cette preuve de virilité, cette première barbe de son petit-fils.



LE BRELAN DÉCOUVERT.

AR BRELAN DIZOLOET. THE GAMBLERS DISCOVERED.

C'est encore un dimanche; le père de Corentin qui a une grange nouvelle à faire construire, s'est abouché avec un maçon au sortir de vêpres, et puis il est allé finir au cabaret, sous les inspirations de la pipe et de la bouteille, un marché commencé au pied de la croix du cimetière; il ne lui faudra pas moins que le reste de la journée pour réussir à ne rien conclure. Sa femme, de son côté, ne doit pas quitter avant l'heure de traire les vaches la grave réunion de commères qui étourdit une jeune voisine accouchée la veille. Aussi la ferme est-elle triste et déserte comme toute ferme de l'Armorique un jour férié. Que fera Corentin? que feront les valets? il n'y a ce dimanche-là ni pardon ni aire neuve. Iront-ils rejoindre Soizic et quelques servantes du voisinage, qui viennent de s'asseoir sur le seuil de la porte pour se raconter des histoires de revenants et de *korriged?* Ils les ont déja entendues dix fois. L'oisiveté est une source de tentations, et le démon sans doute, sous la figure du premier valet, a fait briller soudain un jeu de cartes aux yeux de ses compagnons désœuvrés, si toutefois on peut dire qu'elles brillent ces cartes recouvertes d'une couche de crasse tellement épaisse qu'il n'est pas facile de distinguer la dame de trèfle de la dame de cœur, et le globe du roi Charles de la lyre du roi David. L'appel a été entendu, et réveillés de leur somnolence, tous sont allés joyeusement s'installer sur le foin comme autour d'un tapis vert. Mais, ô visite malencontreuse! à peine les mises

sont-elles faites et la première partie commencée, qu'une apparition subite vient arrêter court leur fougue de joueurs, et les arracher en dépit d'eux-mêmes au péché! Le curé, après avoir dit ses vêpres, avait quitté le presbytère, son bréviaire à la main, et s'en allait prolongeant sa promenade solitaire à travers des champs, calmes ce jour-là et religieux comme ceux qui les cultivent. Tantôt il s'arrêtait au haut de la colline dans une douce contemplation de la nature et de son auteur, tantôt redescendant vers une chaumière connue de la vallée, il y entrait; car un pasteur de l'Armorique aime à visiter son troupeau; souvent il va s'asseoir devant le feu de landes du *pennty*, ou partager avec le fermier-propriétaire son pain noir et sa soupe au lard; c'est qu'il n'est pas seulement pour eux un guide spirituel, mais aussi un conseiller, un arbitre, qui intervient dans leurs affaires domestiques ou d'intérêt, et y exerce la plus forte part d'influence. Cette intervention du prêtre dans le sein des familles a jadis enfanté bien des abus et des malheurs; mais la révolution qui, semblable aux tempêtes, a purifié l'atmosphère sociale sous ce rapport comme sous tant d'autres, a fait faire un grand pas vers la réalisation plus large et plus complète de la parole évangélique, et chaque jour il y aura moins de danger sans doute à accepter cette juridiction amiable et sacrée, qui tient à la fois de la puissance paternelle et de l'autorité du magistrat. Ce qui est certain, c'est qu'elle pourrait être dans nos campagnes une source féconde de bien-être moral et physique.

Mais revenons à notre curé qui, en se dirigeant par

l'aire vers le village, aperçoit tout-à-coup Corentin et ses complices, leurs cartes sacriléges à la main. Plein d'une pieuse indignation, il s'interrompt au milieu d'un verset des saintes écritures, et s'écrie d'une voix sévère qui éclate comme un coup de foudre sur la tête des joueurs : « Voilà donc, mes enfants, comme vous sanctifiez le dimanche ! » Puis, fermant son livre et ôtant ses besicles à structure antique qui eussent fait nasiller son éloquence, il se met à les sermonner vertement sur cette profanation du saint jour et sur la passion funeste que leur a soufflée le malin esprit. Le premier valet qui, sans perdre la tête, s'est adroitement emparé des enjeux, répond que M. le curé les croit plus coupables qu'ils ne le sont en réalité, car ils ne jouent pas d'argent. Corentin, dont la bouche ne sait pas mentir avec cette assurance, porte sans mot dire une main respectueuse à son chapeau. Plus novice encore et surtout plus niais, le jeune pâtre cache dans le sien le corps de délit, et s'imagine faire ainsi prendre le change au courroux du pasteur. Il n'en est pas de même du plus vieux des valets, joueur endurci, qui sans sourciller écoute gronder l'orage, et semble dire : « J'en ai entendu gronder bien d'autres. »

Les Bretons sont beaucoup plus joueurs qu'on ne serait porté à le croire, si l'on ne savait déja que leur froide enveloppe recouvre les cœurs les plus passionnés. Les jeux de hasard abondent dans les pardons ; et la foule, toujours dupe et toujours aveugle, se presse autour de ces tripots ambulants avec des espérances d'autant plus tenaces, qu'elles se nourrissent surtout de *pater* et de signes de croix.

Malgré les sévères défenses du curé, c'est ordinairement le dimanche, avant ou après vêpres, qu'on se réunit pour jouer aux cartes, soit sur l'aire, soit au coin d'un champ, ou dans quelque ferme connue comme un rendez-vous de joueurs. Le jeu de prédilection des pères, celui où l'on s'expose le moins à perdre, est le jeu des trois-sept (*c'hoari trois-sept*). On y a un partenaire comme au whist, et de même qu'à ce jeu et quelques autres non moins compliqués, des *invites* et des *renonces* exigent plus de calcul et de savantes combinaisons qu'on n'aurait cru devoir en trouver dans un jeu bas-breton. La partie se gagne par les deux joueurs qui ont fait les premiers vingt-et-un points, c'est-à-dire trois fois sept; de là vient probablement le nom du jeu. Mais pour ceux qui ne demandent pas seulement aux cartes un moment de récréation, et que pousse l'amour effréné du gain, pour les véritables joueurs en un mot, c'est le brelan qui est le jeu par excellence. On l'appelle aussi *trikon*, nom qui semble dériver de *tri*, trois, et de *gounid*, gagner; c'est-à-dire le jeu des trois qui gagnent. Il en est encore un autre qu'aiment beaucoup les joueurs passionnés, parce qu'il est simple et prompt, et qu'en conséquence on y passe plus rapidement à travers ces alternatives de crainte et d'espérance qui font à la fois leur tourment et leur bonheur, c'est le *c'hoari flût*, jeu qui se rapproche du vingt-et-un et du trente-et-quarante, et où le banquier qui tient les divers enjeux d'un liard, d'un sou, et plus, que chacun risque, peut perdre, sur une carte malencontreuse, ses gages de plusieurs mois et le fruit de bien des privations.



LE PREMIER MARCHÉ.

AR C'HENTA MARCHA. THE FIRST PURCHASE.

Les Français ne sont pas un peuple voyageur ; ils reçoivent de l'Europe et même de l'Amérique beaucoup plus de visites qu'ils n'en rendent. Mais de toutes les provinces dont le faisceau forme la France, celle qui a le moins l'humeur aventureuse et nomade, c'est sans contredit la Bretagne. On y compte bien peu de Christophe Colomb campagnards, s'il en existe, qui veuillent se hasarder à franchir ses limites, et s'en aller à la découverte chez ceux qu'ils appellent encore les Gaulois. Un Cornouaillais, particulièrement, ne dépasse jamais, au nord, Saint-Jean-du-Doigt, et au midi, Sainte-Anne d'Auray, la ville sainte, la Mecque bretonne; ce sont là ses colonnes d'Hercule. Par une bizarrerie assez remarquable, ces hommes qui hésitent à faire un pas hors de leur pays, vivent cependant une partie de l'année sur les routes, grandes ou petites; car c'est chez eux un besoin, une maladie, que de courir les foires, même lorsqu'ils n'ont ni achats ni ventes à y faire; et comme ces foires se sont multipliées au point de devenir un des abus qu'il importe le plus d'extirper, ils se trouvent ainsi n'avoir rien gagné à la suppression de cette foule de fêtes et de saints qui ont cessé d'être officiels; leur temps ne s'en perd pas moins, et cette cause nouvelle d'une égale fainéantise est de plus celle d'une ivrognerie plus fâcheuse encore. On jugera par un seul trait combien ils tiennent à ces véritables parties de plaisir, déguisées sous

un autre nom; c'est qu'un garçon de ferme, en stipulant ses gages, a soin d'ajouter la condition qu'il sera libre d'aller à tant de foires ou de marchés par an.

Corentin, tout imprégné de ces habitudes de l'Armorique, est le type du flaneur en *bragou-bras*. Mais si jusqu'à présent il n'a fréquenté les foires qu'en promeneur oisif, le moment est venu pour lui d'y jouer un autre rôle. Sa mère a obtenu du chef du ménage qu'une somme de 40 à 50 francs serait avancée à leur premier-né pour entrer dans les affaires par l'achat d'une génisse. Cette génisse, après avoir été saillie pour quelques sous par le taureau du voisin, aura gratuitement sa place au pâturage et à l'étable commune; et lorsqu'elle sera près de véler, Corentin ira la vendre, et grossira de ce nouveau bénéfice ceux que lui ont déja valus ses abeilles. Tel est le point de départ d'un paysan breton pour arriver à la fortune.

Notre héros est ici à Rosporden. Après avoir parcouru dans tous les sens le champ de foire, accompagné des deux valets qui lui servent de conseil, il a enfin remarqué une génisse qui pourrait lui convenir; et tout en en demandant le prix, il lui a, suivant l'usage, asséné sur le dos un vigoureux coup de son *pennbaz*; c'est la manière d'entrer en accommodement. Le prix demandé approchant de celui qu'il se propose d'y mettre, il prend la génisse par la queue pour éprouver la force de ses reins, puis par le pied pour juger aux efforts qu'elle fera si elle a le jarret bon, et enfin par la peau des côtes, pour s'assurer si elle y est adhérente, ce qui est un heureux signe.

Cet examen préparatoire terminé, il s'empare de la main du vendeur, et y frappant avec force, lui *dit* de *dire* tel prix. Celui-ci, à son tour, prend la main de Corentin, y frappe avec la même rudesse, et diminue de quelque chose sa demande primitive ; puis arrachant trois ou quatre poils à la bête marchandée, déclare qu'il ne rabattra plus rien du prix auquel il vient de se réduire, pas même une valeur égale à ce qu'il tient entre les doigts. Pendant ces préliminaires, l'un des valets interroge les dents de la génisse sur son âge, et l'autre lui passant la main entre les cuisses, consulte ses tétines qui, trop grasses, annonceraient peu de fécondité; mais qui, larges et flottantes, sont le présage d'un lait abondant. Lorsque les contractants en sont arrivés à ce point d'une transaction qui ne durera pas moins de deux heures, parce qu'un bon vendeur doit beaucoup surfaire, et un bon acheteur beaucoup marchander, ils se rendent au cabaret, cette bourse multiple, où le cidre et le vin sont les courtiers réels par qui se consomment tous les marchés de l'Armorique. Là, en vidant une bouteille sans s'asseoir, on se prend et on se quitte la main dix, vingt, trente fois, pour y frapper, mais sans le faire, et ce mouvement télégraphique est accompagné d'interminables demandes et refus de rabais, de digressions et de bavardages, qui exigent pour les écouter une patience toute bretonne. Si, après avoir passé un temps considérable à s'accorder et à se refuser ainsi quelques sous, on ne peut s'entendre, la bouteille se paie par celui qui a fait la proposition première; si, au contraire, on tombe d'accord sur le prix, ce qu'indique l'un des

contractants en frappant d'un coup définitif et serrant avec force la main de l'autre, le vendeur paie à son tour une bouteille de politesse ; c'est le dernier sceau du marché. On retourne ensuite auprès de la bête pour en faire un plus minutieux examen ; on lui tâte surtout les côtes avec un soin rigoureux, et chaque côte défectueuse donne lieu à une réduction d'un réal (25 centimes), réduction qui soulève encore bien des difficultés, et ne peut naturellement se régler entre gens qui défendent si opiniâtrement leur avoir, qu'après un nouveau flux de paroles la plupart inutiles. Du reste, une fois qu'ils se sont frappé et serré la main, c'est un engagement sacré, c'est pour eux le dieu Terme de l'honneur. Cet emblème de la bonne foi fut aussi celui des Grecs et des Romains, ainsi que le constatent plusieurs de leurs médailles, et avant de l'être chez eux, il le fut sans doute chez l'aïeule des nations, chez les Celtes. Leurs héritiers directs, ceux qui, à travers les siècles et diverses civilisations successives, sont restés leurs représentants les plus fidèles, les Bretons ont dû garder ce symbole dans toute la force de sa signification primitive. Aussi leur tient-il encore lieu, comme on le voit, de serments et d'écrits pour leurs transactions ; lorsqu'elles ont reçu cette consécration simple et antique, elles sont inviolables. Il est presque sans exemple qu'un Breton, qui a de la sorte engagé sa parole, ose la trahir. En vain lui proposerait-on un meilleur prix, et ferait-on briller à ses yeux quelques nouvelles bouteilles, cette tentation si forte ; ferme dans sa bonne foi, il résiste à tout, car il en a donné un gage certain ; il a frappé et serré la main de sa partie adverse.



LA BATAILLE.

ANN EMGANN. THE RIOT.

Ceux qui n'ont vu les Bretons que par la portière d'une diligence, et qui dans leur ignorance dédaigneuse croient, lorsqu'ils les ont flétris du nom de barbares, les avoir jugés en dernier ressort, sont loin de se douter que ces hommes, ces sauvages, ont de très grandes prétentions à la finesse, et que le plus brillant éloge qu'ils puissent faire de quelqu'un, c'est de dire *hen-nez a zo eur paotr fur* (c'est un madré compère). Nous venons de voir avec quelle lenteur calculée ils concluent un marché; dans toutes leurs transactions, c'est par mille détours qu'ils cheminent ainsi vers leur but, et tous les géomètres du monde ne parviendraient pas à leur persuader que la ligne droite est pour y arriver la route la plus courte. Mais s'ils font preuve entre eux de tant de rouerie, c'est bien autre chose avec les *chasker*, les habitants ou chiens des villes, ce qui est pour eux synonyme, avec les étrangers et surtout avec les Normands, qui ont beau se présenter sur leurs marchés, parés et brillants de civilisation et de savoir-faire, ne sortent pas toujours vainqueurs des combats de ruses qu'ils viennent y livrer. Le fils de l'Armorique nourrit contre ces derniers une haine de tradition que les ravages de leurs ancêtres ont fait passer jusqu'à lui de père en fils, et de plus une profonde défiance basée sur les mauvais tours qu'ils cherchent trop souvent à lui jouer. « Ces Normands, dit-il, qui abondent dans nos foires, aiment la Bretagne comme le loup aime les moutons, pour les dé-

vorer. » Il a soin avec eux, comme avec tout le monde, du reste, de garder sa tête saine jusqu'à la conclusion des affaires qu'il doit traiter. Mais dès qu'il est libre de ce souci, ses idées changent totalement de direction; il n'aspire alors qu'à se débarrasser d'une raison désormais inutile, et à se précipiter dans les stupides délices de l'ivresse. Aussitôt le vin coule à flots, que dis-je, le vin, son effet est trop lent, c'est de l'eau-de-vie qu'il faut à son impatience bachique, *ar gwin ardent*, le vin ardent, le vin de feu! Malheureusement la liqueur étrangère, comme le chantaient les Bardes celtes, est le lait des passions, et lorsqu'elle commence à enfiévrer un Breton, elle fait éclater en lui cette énergie orageuse dont le rapport est frappant avec les tempêtes qui succèdent tout-à-coup dans nos climats au calme des airs. Ce n'est plus alors cet être impassible qui vous coudoie nonchalamment sans se déranger de sa route, sans vous répondre, et en ne vous regardant que de son œil oblique d'oiseau de nuit; ce sont des hommes violents et querelleurs, des hommes-volcans qui menacent à chaque instant de faire éruption. Aussi, lorsque deux communes, ou plutôt deux paroisses, car la paroisse est en Bretagne la réalité véritable sur laquelle on a cherché à greffer la commune, lorsque deux paroisses qui vivent en un état flagrant d'hostilité, ont dans une foire un certain nombre de représentants, et que la boisson en a fait autant de recrues pour une rixe, il suffit d'un mot, d'un geste, d'un rien pour les déchaîner les uns contre les autres. En un instant l'orgie s'arrête; une sourde rumeur gagne de proche en pro-

che, et se change bientôt en menaces et en hurlements sauvages. Un des *pennbaz* dont aux foires ils ne se séparent pas plus qu'autrefois un gentilhomme de son épée, frappe un premier coup auquel soudain mille coups répondent, et c'est le signal d'un combat terrible. De toutes parts on se saisit aux cheveux, à la gorge, partout où la rage trouve prise, et de ces cent duels pressés dans un espace étroit et qui se tourmentent comme les vagues d'une mer furieuse, se forme une masse compacte qui avance et recule tout d'une pièce, et au dessus de laquelle s'agite une forêt de massues bretonnes. Du sein de cette horrible mêlée qu'enivrent dès lors le sang et la colère, bien plus que les fumées du vin, disparaissent de temps en temps les têtes de ceux qui tombent brisés de coups ou épuisés de fatigue. Mais le nombre des combattants diminue sans que le combat cesse. Malheur aux blessés ! amis ou ennemis, ils sont foulés aux pieds, et la lutte continue sur leurs corps !

Premiers gardiens de l'ordre public, les gendarmes ne tardent pas à intervenir. Ce sont d'indispensables missionnaires de paix dans les foires et les pardons, où ils ont constamment à rétablir la confraternité bretonne à coups de sabre. Mais la chose est souvent bien difficile, sinon impossible. Maîtrise-t-on à loisir des hommes doués d'un corps de fer et d'une volonté de bronze ? Les pauvres gendarmes retrouvent chez les Bretons en pareille circonstance cette race indomptable qui a laissé dans l'histoire des souvenirs qu'expliquerait seul leur caractère actuel. Ce sont leurs pères qui, au milieu des pompes de Babylone, répondaient à Alexandre leur demandant ce qu'ils

redoutaient le plus sur la terre, « qu'ils n'y craignaient rien, si ce n'est la chute du ciel. » Ce sont leurs pères qui, ne cédant même pas à la fureur des éléments, luttaient, nous assure-t-on, contre les tourbillons de la tempête, et, debout sur le rivage, dédaignaient de reculer devant les flots de la mer ! Aussi Rome disait-elle d'eux : Quàm terribiles sunt Britones quandò dicunt, *torr-e-benn !* Que les Bretons sont terribles quand ils poussent leur cri de guerre, *torr-e-benn!* (casse-lui la tête!). Suivant les annales hyperboliques du moyen âge, ces belliqueux hurlements renversèrent plus d'une fois des oiseaux étouffés dans les airs, et y troublaient jusqu'à l'aigle qui avoisine le soleil! Le pape Grégoire n'avait, pour épouvanter les Florentins, qu'à les menacer des Bretons qui étaient à sa solde; et l'on connaît ce mot du vicomte de Narbonne qui, pendant une sédition suscitée pour faire tomber la tête de Landais, ayant gagné, tout froissé et meurtri, la chambre du duc François II, lui dit : « Monseigneur, je vous jure Dieu que j'aimerais mieux être prince d'un million de sangliers, que de tel peuple que sont vos Bretons ! »

Corentin, chez qui nous avons vu se révéler dès l'âge le plus tendre ces orageuses tendances des Celtes, n'était pas homme à rester paisible spectateur du combat que livre ici sa paroisse. Jamais il n'avait eu occasion si belle de gagner ses éperons d'émeutier, et il ne les a que trop bien gagnés. Son père, qui prévoit les suites de cette triste gloire, parvient enfin à l'entraîner loin du champ de bataille.



LA FUITE.

ANN TEAC'H. THE FLIGHT.

Quelquefois dans nos champs de foire, dont la plupart sont si insuffisants et si mal disposés pour recevoir tous les animaux qu'on y entasse, un mouvement subit, inexplicable et terrible, court de rang en rang parmi les bœufs qui s'y pressent. L'étincelle électrique ne se communique pas plus instantanément aux anneaux d'une même chaîne, que cette espèce de vertige ne s'empare de tant d'animaux paisibles. Soudain leurs prunelles s'enflamment, leur poil se hérisse, leurs fronts s'entrechoquent, et au milieu d'une mêlée qu'aucun effort ne saurait maîtriser, leurs cornes meurtrières apparaissent de tous côtés sanglantes et surchargées de lambeaux palpitants. Rien ne peint mieux les combats de nos Bas-Bretons que cette aveugle fureur de leurs bœufs, qui éclate également pour une cause légère, et même sans cause apparente. Les paysans, qui l'appellent *spount* (épouvante), l'attribuent à une poudre de sorcier, ou plutôt de voleur, qu'on fabrique avec le fiel du loup, et dont l'odeur agit si puissamment sur les bestiaux, qu'elle excite parmi eux cette sorte de terreur panique. Mais ne serait-elle pas occasionnée, sans sortilége ni maléfice, par la gêne qu'ils éprouvent dans un espace trop resserré, et par les mouches et la chaleur ? Quoi qu'il en soit, il en résulte souvent des blessures graves et même la mort ; et telles sont aussi les suites déplorables des rixes de nos campagnards.

Corentin, profitant de la dernière bataille, bataille générale où l'on pouvait être meurtrier avec l'espoir de l'impunité, s'y est vengé tout à son aise de ses ennemis, c'est l'usage, et Jaouen a surtout servi de point de mire à son *pennbaz*. Lui-même, du reste, a reçu sa part de la pluie de coups qui retentissait sur le front des combattants. Mais son crâne est digne d'un Bas-Breton; il a cette épaisseur et cette dureté extraordinaires qui sont un héritage des Celtes, et distinguèrent toujours leurs descendants. Et faisons remarquer en passant que la renommée de ces crânes remarquables n'est point le fruit incertain des préventions populaires ou de l'imagination des poètes; cent fois elle a été authentiquement constatée. Aussi Corentin, qui est rentré chez lui la tête ruisselante de sang, n'a-t-il au crâne ni fracture ni la moindre fente capillaire; mais s'il est sous ce rapport sans inquiétude, un autre danger lui en cause de très vives. Les gendarmes à qui était dévolue la rude tâche de maintenir dans la dernière foire le culte de la loi, n'y ont joué que le rôle de pacificateurs tant qu'a duré la bataille; maintenant ils vont apparaître comme les vengeurs de l'ordre outragé; et Corentin, au fur et à mesure que se sont dissipées chez lui les fumées du vin et de la passion, a senti qu'un châtiment exemplaire allait peut-être l'atteindre, lui que cette double ivresse avait fait remarquer parmi tant de forcenés remarquables. A chaque instant il croit entendre les pas de ces odieux gendarmes, et il craint avec raison que, s'il est arrêté, les juges gaulois, qui sont les sourds et aveugles instruments d'une autre civilisation que la

sienne, ne se montrent aussi impitoyables que l'a été son *pennbaz*. La consternation est dans la ferme; on y cherche en vain à se dissimuler que, s'il ne se hâte de fuir, son arrestation est certaine. Sa mère désolée s'est promis de faire dire une messe pour le préserver de la justice et de ses suppôts; mais le temps presse, elle prodigue les *pater* et les *ave*, et les trouvant inefficaces contre les tourments de l'incertitude, elle se décide à faire chercher une vieille mendiante qui est réputée la première sorcière du pays. Cette reine du sabbat, dont la livrée royale consiste en un grossier capuchon et les débris d'un habillement de berlinge, que bigarrent çà et là les morceaux dont elle l'a rajeuni, vient d'arriver, sa longue gaule de coudrier à la main en guise de sceptre. Les haillons qui la parent sont loin d'annoncer son pouvoir surnaturel, et sembleraient prouver que son industrie effrontée ne fait pas beaucoup de dupes. C'est une erreur, on y croit comme on croit en Dieu. Mais par une bizarrerie aussi étrange que cette crédulité même, on ne paie guère ses consultations que ce qu'elles valent. Aussi, comme on le voit, la vieille sibylle n'est pas riche. Elle a commencé par demander une poule noire, cette victime classique des évocations bretonnes; et puis interrogeant ses cartes, dont une crasse épaisse ne détruit pas, à ce qu'il paraît, l'effet conjuratif, elle en tire un as menaçant, qui lui sert à prophétiser tout ce qu'un événement comme celui de la veille doit inspirer de prédictions funestes à une sorcière qui n'est pas sotte. Pendant qu'entourée de commères qui l'écoutent effrayées et la bouche béante,

elle explique à la mère de Corentin le mystérieux langage de la carte maudite, et que la pauvre mère, près de qui Soizic fond en larmes, accueille l'oracle avec cette douleur muette et profonde qui ne permet pas même d'en répandre; une autre scène, à quelques pas du groupe des femmes, nous montre la tournure que va prendre ce drame de famille. Le père de Corentin s'est décidé à éloigner son fils jusqu'à ce que cette affaire soit assoupie et qu'il n'ait plus à courir le risque d'en être le bouc émissaire. Il a des parents non loin de la côte; c'est chez eux que Corentin ira chercher un refuge. Son père, que l'émotion rend méconnaissable de générosité, lui remet une bourse où il a laissé tomber ses écus sans même les compter, et le presse de se mettre en route. Il va partir sur le vieux bidet, que le premier valet accompagnera pendant une ou deux lieues, puis ramènera à la ferme. Le *tad koz* rappelle à celui-ci tous les chemins de traverse qu'il faudra prendre pour éviter de fâcheuses rencontres; et pendant ce temps notre fugitif, qui hier s'était endormi bercé par de doux rêves de vengeance et de victoire, et s'est trouvé à son réveil dans les mains de fer de la réalité et presque des gendarmes, jette un long et triste regard d'adieu sur sa mère et ses pénates.

Nous venons de voir une sorcière, nous verrons plus tard un sorcier. On en croyait peut-être l'espèce perdue; elle s'est précieusement conservée dans notre Bretagne, et ce n'est pas une de ses moindres curiosités.



L'AUTEL DRUIDIQUE.

ANN DOLMEN. • THE DRUIDICAL ALTAR.

Corentin, après s'être séparé du premier valet, a marché sans autre guide que le soleil, tantôt par ces chemins étroits qui sont comme enterrés entre deux fossés, tantôt le long des sentiers qui serpentent dans nos plaines de landes et de bruyères. Mais le soleil vient de se coucher ; une tempête qu'il semblait enchaîner a éclaté avec fureur, et Corentin n'aperçoit pas la moindre lueur qui lui indique une des rares habitations semées dans ces vastes solitudes. En cherchant à tâtons un abri contre la pluie, qui de temps en temps s'échappe à travers les déchirures des nuages, il se trouve tout-à-coup sous un large toit de granit; c'était un dolmen (table de pierre), un de ces autels druidiques, composés de plusieurs pierres droites et d'une plate-forme horizontale dont elles sont les grossières colonnes. Vieilles reliques d'un culte déchu depuis tant de siècles, et que rongent lentement la mousse et les lichens, c'est du haut de ces monolithes sacrés que les druides haranguaient la multitude ; c'est là que le sacrificateur immolait les captifs à Teutatès, et brûlait au milieu de la nuit les figures d'osier qui renfermaient des victimes humaines. Des instruments de sacrifice, tels que de petites haches et des coins trouvés sous ces monuments si nombreux chez nous, ne laissent aucun doute sur leur destination. Mais il paraîtrait que les rites qui s'y célébraient différaient suivant les lieux. Ici la plate-forme

est horizontale et entière; là elle est inclinée et percée d'une ou de plusieurs ouvertures. Il s'en trouve enfin qui présentent des rigoles pour l'écoulement du sang, des sculptures et même des caractères symboliques dont on a donné les plus étranges explications ; aussi peut-on dire qu'ils n'ont pas encore été expliqués. On a remarqué que ces autels, au lieu d'être érigés dans le sanctuaire des temples druidiques, ainsi que les autels des autres cultes, ne s'élevaient jamais que hors de l'enceinte sacrée, comme pour ne pas la souiller par le sang des victimes; et quelques indices feraient croire que les plus grands de ces *dolmens* avaient une double destination; que c'étaient à la fois des autels et une retraite pour l'archidruide et les collègues dont il était le chef. Du reste, les traditions populaires qui s'y rattachent sont d'une toute autre nature, mais non moins curieuses; il n'y est plus question de druidisme ni d'histoire; ce sont des contes fantastiques de la plus piquante originalité. Nos paysans désignent ces *dolmens* sous le nom de *ty ar gorriket* (la demeure des nains). Ces couriquets, courils, cornicanets, etc., sont de petits génies malfaisants, à la peau ridée et velue, à la tête difforme, aux jambes et aux bras grêles et décharnés, qui la nuit tournoyant dans les airs sur leurs ailes noires et dentelées de chauves-souris, y forment mille cercles magiques qui se mêlent, qui se fondent, qui s'effacent l'un dans l'autre au milieu de cris aigus et de rires lugubres comme le vent qui siffle à travers les ruines. Corentin, en reconnaissant la demeure de ces démons-nains, a tressailli. Il s'est rappelé l'histoire de tous ceux

qui, pendant la tempête et aux pâles reflets de la lune, ayant marché sur l'herbe qui égare, se sont jetés au sein d'une ronde infernale de couriquets. Là, emprisonnés dans mille anneaux vivants, dans mille replis diaboliques, il leur a fallu, entraînés par une force irrésistible, danser, danser, jusqu'à ce qu'épuisés de leur joie frénétique, ils soient tombés morts. Si du moins, se disait Corentin, j'avais ici la petite fourche qui sert à nettoyer notre charrue, et dont la chanson des couriquets a révélé la vertu :

Les-hi, les-han ;
Baz ann arar a zo gant han ;
Les-han, les-hi ;
Baz ann arar a zo gant hi.

Laisse-la, laisse-le ; laisse-le, laisse-la ;
Ils ont avec eux le bâton de la charrue.

Ce qui l'a un peu rassuré, c'est que son grand-père lui disait un jour que depuis long-temps les couriquets n'avaient pas paru dans le pays ; on va voir pourquoi. Un tailleur, bossu et contrefait, mais entreprenant et jovial, comme ils le sont tous, avait parié qu'il se mêlerait à leurs danses. Il tint parole ; il alla s'y mêler. Frappé bientôt de la monotonie du refrain si court qu'ils répétaient sans cesse, *dilunn, dimeurs, dimerc'her* (lundi, mardi, mercredi), il s'avisa d'ajouter : *Diziaou ha digwener* (jeudi et vendredi). Cette augmentation de mesure fut accueillie avec une allégresse délirante, et fit bouillonner plus vivement encore tous ces petit flots noirs autour de lui. Les couriquets lui donnèrent le choix de la récompense que, sans le savoir, il avait méritée d'eux, et notre bossu de-

manda qu'on le délivrât de sa bosse. Aussitôt saisi et ballotté de main en main, roulé dans un sens et déroulé dans l'autre, il retomba enfin à terre sans bosse et comme refait à neuf. On peut s'imaginer quel fut à son retour l'étonnement du village. Un autre tailleur bossu se promit bien d'avoir recours, dans le même but, à cette recette merveilleuse ; et dès la nuit suivante, s'étant jeté au milieu du rhombe des couriquets, il allongea comme son confrère leur refrain de deux mesures en ajoutant *disadorn ha disûl* (samedi et dimanche). Un trépignement de bonheur répondit en effet à ces mots qu'il put croire magiques ; mais plus il les répétait, moins ils excitaient de joie. Enfin la chaîne sautillante et criarde se brisa brusquement. Le moment de la récompense était venu ; envoyé de l'un à l'autre comme une balle, ainsi que l'avait été son confrère, il voltigea aussi quelque temps dans l'espace, et puis se retrouva sur ses pieds. Mais, ô disgrâce ! bien loin d'être débarrassé de sa bosse de derrière, il en avait une autre par devant ! Cette rigueur des couriquets venait de ce qu'en prononçant quelques mots de plus, *et voilà la semaine terminée*, il aurait mis fin à la longue pénitence que leur avait imposée une puissance inconnue, et qu'il ne les prononça pas. Un autre fut plus avisé par la suite, et depuis lors les couriquets ont cessé leurs danses infernales.

Corentin s'était endormi en y rêvant ; et l'on peut juger de l'effroi qu'inspirent encore ces démons-nains, par la frayeur qu'il causa le lendemain à quelques laboureurs, lorsqu'il parut à l'entrée du *dolmen* ou *ty ar gorriket.*



LE NAUFRAGE.

AR PENSE. THE SHIPWRECK.

Voici une de ces scènes trop fréquentes, où la nature humaine se montre sous le point de vue horrible, et dont il nous est pénible d'avoir à accuser notre pays qu'elles couvrent de honte. Nous ne rappellerons pas, pour faire excuser les mœurs inexcusables de la Tauride bretonne, que chez presque tous les peuples à qui la mer sert de rude nourrice, il y a eu de ces côtes inhospitalières, non moins funestes aux naufragés que les vents et les flots, et que même de l'autre côté du détroit, la civilisation n'a point encore effacé toutes les traces de cette antique barbarie; mais nous dirons que le hideux tableau que nous allons tracer doit allumer une nouvelle ardeur de réforme chez ceux qui veulent la régénération de notre sauvage Armorique, et se trouvent en situation d'y coopérer.

Pendant qu'abrité par le *dolmen*, Corentin s'était endormi dans un monde de rêves et de fantômes, à une lieue de là, les habitants accouraient vers le rivage, appelés par la tempête, dont les rugissements sont la plus douce musique qui puisse retentir à leurs oreilles. Le soir, ils avaient vu quelques navires s'affalant sur la côte, et au déchaînement de plus en plus furieux de la mer, qu'ils entendent de loin se briser et bondir sur ces mille rochers noirs que les siècles ont détachés de la terre ferme, ils ne doutent pas que la sainte vierge Marie ne les exauce, et ne sème incessamment la plage de débris et de cadavres. Leurs

vœux atroces sont exaucés! la mer, avec son effrayante puissance de destruction, vient de faire un amas confus de ruines d'un bâtiment qui hier encore était si coquet et si ardent; et du sein des roches qui lui servent de lit funèbre, les lames, emportant lambeau à lambeau tout ce qu'il en reste à dévorer, jettent ensuite çà et là sur le rivage la proie que d'avides mains y convoitent et y attirent. Ce rivage alors offre une triste ressemblance avec les champs de mort où se précipitent, après une bataille, les animaux carnassiers et l'oiseau des funérailles.

Tant qu'a duré la nuit, nuit d'angoisses pour les naufragés, et de farouches délices pour les riverains, ceux-ci ont entretenu des feux tout le long de la côte, non dans le but de sauver les infortunés qui luttent contre les flots ou de réchauffer leurs membres engourdis, mais afin de piller avec discernement, et de promptement s'assurer un aussi fort à-compte que possible sur leurs dépouilles, avant que le jour et un renfort de douaniers et de gendarmes ne viennent rendre le pillage plus difficile.

Lorsque Corentin arriva sur la plage, le soleil était levé depuis long-temps, mais la tempête durait encore. Quel magnifique et effrayant spectacle pour notre jeune Breton qui n'avait jamais vu la mer si terrible, que ces vagues gigantesques qui la sillonnaient semblables à des chaînes de montagnes séparées par de profondes vallées, que ces mille crinières d'écume qu'elle agitait autour des crêtes granitiques d'innombrables rochers! Étourdi par cet horrible fracas des flots et des vents conjurés, et croyant sentir la terre trembler sous ses pieds, d'abord il avait cédé

machinalement à l'instinct de la nature, il avait fui! Mais ses regards se portèrent tout-à-coup sur la chaloupe et le canot du bâtiment naufragé, où quelques malheureux, en proie à une terreur sans nom, et tendant tour à tour leurs mains suppliantes vers Dieu et vers les hommes, disputaient à la mort une existence dont chaque minute de plus était un miracle; il revint aussitôt sur ses pas pour se joindre à ceux qu'il croyait occupés à les sauver. Lorsqu'à travers l'humide poussière d'écume que le vent lui fouettait au visage, il fut arrivé au milieu d'eux, il vit quelle était son erreur. Qu'importe à ces détestables pillards que des créatures humaines soient au moment d'être englouties? des débris surnagent comme elles au sommet des lames, voilà ce qui seul les intéresse, voilà ce qu'ils tiennent à sauver! Avec leurs longues perches armées de crocs, ils ne songent qu'à tirer à sec ces barils, ces caisses, ces ballots que leur envoie la tempête, et à chaque épave qu'ils parviennent à haler à terre, c'est par des rugissements de joie qu'ils répondent aux lamentations et aux cris du désespoir qui sollicitent en vain leur pitié! pas un seul d'entre eux ne se détourne de sa proie, pour recueillir un naufragé ou l'aider à fuir la mort, et les marins, les passagers qu'elle environne, n'ont de secours à attendre que de leurs compagnons plus heureux qui ont pu lui échapper!

Corentin, étranger à l'inhumanité des côtes, en ressent une colère généreuse, et veut au moins par sa conduite expier celle de ses indignes compatriotes. Il vient d'apercevoir une femme qu'une lame a jetée évanouie sur le ri-

vage, et qu'une autre lame allait emporter ; il se précipite vers elle, la charge rapidement sur ses épaules, et va la déposer non loin de là au milieu de quelques autres naufragés à demi morts comme elle. Mais ici une scène encore plus atroce vient le remplir d'horreur. Les riverains se pressent autour de ces naufragés, les examinent avec une curiosité avide, et pendant que ceux-ci recueillent le peu de force qui leur reste pour rendre des actions de graces à leurs sauveurs, ces sauveurs prétendus leur ravissent leur argent, leurs montres, leurs vêtements, qu'ils se disputent et s'arrachent sur leurs corps presque inanimés ! Une femme, une horrible femme s'est jetée sur l'infortunée qui doit la vie à Corentin, et ne pouvant ôter de son doigt gonflé la bague qu'elle y porte, elle la brise avec les dents ainsi que ses boucles d'oreilles d'or ! L'arrivée des gendarmes et des postes voisins de la douane n'arrête pas ces vampires de nos côtes ; ils les aperçoivent à peine, tant la soif du vol, tant le délire du pillage absorbent toutes leurs facultés, et la force seule peut leur faire lâcher les débris qu'a rendus la mer ou les dépouilles que, plus impitoyables qu'elle encore, ils ont ravies aux naufragés. Que l'on sent vivement dans ces tristes circonstances l'inefficacité brutale d'une répression toute matérielle ! C'est à la cause, en effet, bien plus qu'aux résultats, qu'il faudrait s'attaquer, et tout en s'appuyant sur un système de récompenses et de châtiments exemplaires, c'est par la régénération religieuse et morale du pays qu'on doit travailler à faire disparaître jusqu'aux dernières traces de ces épouvantables mœurs.



LA PRIÈRE DES PILLARDS.

PEDEN AR PENSÉERIEN. THANKSGIVING FOR THE SHIPWRECK.

Corentin, après avoir aidé à sauver de la mort jusqu'à la dernière des proies qu'elle semblait se promettre, avait quitté cette plage barbare où il craignait d'être confondu avec les pillards acharnés, qui, sous le feu même des douaniers et le sabre des gendarmes, continuaient à se livrer à leur antique et coupable industrie. Vers le soir, il est entré dans une ferme pour y demander l'hospitalité ou plutôt pour la recevoir sans la demander. Rien de simple en effet, rien de patriarchal comme la manière dont elle s'exerce sous le chaume breton. Le voyageur errant sans gîte, ou l'un de ces nombreux lazzaroni de l'Armorique qui dans tous les temps furent accoutumés à y trouver place au soleil et au foyer, pénètre, comme si c'était chez lui, jusqu'au fond de l'humble demeure qui est presque toujours ouverte, s'asseoit devant l'âtre, y allume sa pipe, et après avoir quelque temps fumé sans mot dire, fait nonchalamment connaître d'où il vient et où il va; et si c'est pendant un des repas de la famille, en accepte sans cérémonie la part qu'on lui offre sans politesse et comme une chose naturelle. C'est qu'aux yeux des paysans ce commensal inattendu est un être sacré, et il se garderait bien de repousser l'hôte de Dieu! Qui reconnaîtrait à de pareilles mœurs ces mêmes hommes, que nous venons de voir se ruer avec une joie féroce sur les dépouilles des naufragés? Il est vrai que les peuples primitifs

sont de vivants hiéroglyphes. Braves jusqu'au crime, hospitaliers et bons jusqu'à la duperie, vivant de peu et avides jusqu'au vol, c'est un mélange de vertus naïves et de mauvais penchants, où le droit naturel l'emporte sur la loi sociale. Corentin a trouvé toute une famille priant avec ferveur ; de jeunes enfants bégayaient eux-mêmes la prière maternelle. Quel contraste, a-t-il pensé, avec l'horrible scène dont je viens d'être témoin ! Et il s'est aussi agenouillé. Mais bientôt il aperçoit çà et là des débris du naufrage ; il voit arriver chargés de dépouilles, des valets et une servante qui porte dans tous ses traits l'empreinte hideuse de la frénésie de pillage et de cruauté qui s'est emparée d'elle. Bien plus ! ces prières ferventes, il en croit à peine ses oreilles ! elles s'adressent à la sainte Vierge pour la remercier de la tempête et du naufrage qu'elle leur a envoyés, et surtout pour lui en demander d'autres. Il se lève rempli d'indignation, et se hâte de quitter ce repaire d'atroces pillards ; il fera bien de presser le pas, car on s'est aperçu que ce n'était pas un complice. Cette inhumanité, cette soif insatiable de pillage sont encore un héritage des Celtes. Naturalisés avec la mer, que dès leur enfance ils apprenaient à la fois à braver et à révérer comme l'élément chargé de les nourrir, ces féroces prédécesseurs des Bretons voyaient, non un infortuné, mais un ennemi dans l'étranger qui se perdait sur les récifs dont nos côtes sont hérissées ; ils le massacraient et le dépouillaient. Ces dépouilles formaient leur unique richesse, et ils les regardaient comme un présent du ciel, comme un bienfait de Teutatès ! Plus tard lorsque s'établit

le régime féodal et militaire, la société nouvelle, pétrie avec la poussière des druides, conserva, malgré sa bannière chrétienne, des traces de sa barbare origine; le pillage des naufragés resta dans ses mœurs et ses priviléges. Seulement le droit de tous devint le droit d'un seul, suivant l'esprit de l'époque. Au commencement du sixième siècle, Hoël, céda, selon quelques uns, le droit de bris au seigneur de Léon, en lui donnant en mariage sa fille Aliénor; ce fut sa dot. Six siècles plus tard, Pierre Mauclerc et puis le duc Jean Ier contestèrent le droit de bris comme droit royal à Guilhomar, héritier de cette principauté. On se le disputa à main armée, et il valait bien une guerre, puisqu'un seigneur de Léon disait qu'il avait dans ses domaines une pierre bien plus précieuse que toutes celles de l'univers, et qui seule lui rapportait chaque année mille sols. Par la suite, les ducs de Bretagne eurent la jouissance non contestée du droit de bris, soit qu'il leur fût échu de gré ou de force, et ils en firent un des priviléges de leurs amiraux. Exercé par la couronne, c'était un bien abominable droit que celui d'être plus cruel que les éléments, et de ne pas même épargner ce qui leur avait échappé. Mais combien ne fut-il pas plus odieux encore en devenant une redevance ecclésiastique! et conçoit-on que des évêques, des apôtres du Christ, aient osé jouir pendant des siècles de ce droit barbare, d'achever la ruine des malheureux que la tempête ne jetait qu'à moitié nus sur leurs terres? Enfin Louis XIV, par son ordonnance de 1681, mit un terme à cette législation de sauvages; les débris d'un navire naufragé ne cessèrent plus d'appar-

tenir à son propriétaire, et depuis cette époque ils sont religieusement remis entre ses mains quand il les réclame, et à la caisse des invalides, quand il ne les réclame pas. Mais les riverains ne sanctionnèrent jamais, en s'y soumettant, ni le régime du brigandage légal, ni celui d'une restitution généreuse; ils ont toujours regardé l'un et l'autre comme une usurpation de leurs priviléges. Plus ou moins déracinée ailleurs, cette idée fixe que les naufrages leur sont envoyés par le ciel, et que le pillage est pour eux de droit divin, s'est surtout conservée dans la baie d'Audierne au sud, et au nord, dans les communes de Plouguerneau, Guissény, Kerlouan et Plounéour. C'est là que se sont perpétuées les deux variétés les plus atroces de l'espèce armoricaine, sous les inspirations du culte druïdique, qui, dans ces cantons, lutta très long-temps contre le christianisme victorieux. On peut en donner pour preuve que le territoire de Kerlouan s'appelle encore *Land ar Pagan*, la terre des païens. Aussi l'amour du pillage y est tellement inné, qu'un paysan devenu curé disait que la nouvelle d'un bris lui faisait, en dépit de lui-même, bondir le cœur de joie; et il n'y a pas longues années, que non contents d'attendre les naufrages, ces survivants des Celtes allaient même jusqu'à les préparer, en attachant aux cornes de leurs bœufs une mouvante lanterne, qui prise de loin pour celle d'un navire que balançaient les flots, n'attirait que trop souvent sur leurs rochers les bâtiments trompés par cet infernal stratagème!



LE TOMBEAU DRUIDIQUE.

AR MENHIR. | THE DRUIDICAL MONUMENT.

Long-temps les richesses antiques de la Bretagne ont été comme inédites ; à genoux devant un débris d'Athènes ou de Rome, la France ignorait qu'au fond d'une de ses provinces elle avait, encore entiers et debout, une foule de monuments érigés par ces Celtes, que de leur temps les Grecs et les Romains qualifiaient déjà de l'épithète de vieux. Leurs prêtres, qui en étaient les véritables souverains, ne transmettaient que par la mémoire leurs secrets et leurs préceptes que renfermaient, dit-on, vingt mille vers. Mais la bibliothèque de granit qu'ils ont laissée éparse dans nos bruyères ou sur nos collines, nous révèle en partie les mystères de leur culte ; et s'il n'en existe aucune trace dans l'ancienne Bibracte (Autun) et d'autres cités où ils avaient de célèbres colléges ; si la ville des Carnutes (Chartres), qui fut la métropole druidique des Gaules, n'a plus elle-même un écho que réveille leur nom, les monuments de la Bretagne sont des archives vivantes qui suppléent à ce silence du passé dans les lieux où leur règne jeta le plus d'éclat. Aussi notre pays est-il aujourd'hui regardé par tout le monde comme la médaille la mieux conservée qui reste des Celtes et par conséquent des âges primitifs. Mais ce phénomène de conservation ne se borne pas à leurs monuments sacrés. Vous voyez le *menhir* près duquel viennent de se rencontrer Corentin et le premier valet de son père, qui lui apporte l'ordre de retourner à la ferme et une petite bourse de cuir destinée à lever tous

les obstacles de la route? Supposez que le Celte qui repose sous cet obélisque funéraire, non pas depuis cinq ans, comme dans les fragiles tombeaux d'un cimetière moderne, mais depuis trois à quatre mille ans, s'est tout-à-coup réveillé de ce long sommeil, et que le fils de la France druidique se trouve en face de ces deux représentants bretons de la France constitutionnelle. Dès les premiers regards qu'il jettera autour de lui, aura-t-il beaucoup de peine à reconnaître sa vieille patrie dans cette nature immobile et ces hommes immobiles comme elle? Voilà les immenses déserts de bruyère rose, les monts arides, les ravins et les rivages menaçants qu'il connut et pourra croire n'avoir quittés qu'hier! Voilà les *menhirs* sous lesquels dort la cendre des braves comme à l'ombre d'indestructibles cyprès; voilà les *dolmens*, les *barrows* ou *tumuli*, les *galgals*, les *cromlec'hs*, les *roulers*, les *carneillou*, en un mot toutes les pierres symboliques de son culte! Enfin voilà l'idiome qu'il parlait lui-même, il y a 4000 ans, et en écoutant ceux qui s'en servent encore, il retrouve des mœurs et des croyances qui remontent également à l'époque où il vivait; les seules modifications qui s'y remarquent sont analogues à celles qu'a subies plus d'une pierre druidique, qu'on a rendu chrétienne en taillant une croix à son sommet. Y eut-il jamais un spectacle plus extraordinaire que celui d'une pareille immutabilité? On n'en trouverait pas un second exemple en Europe, en Orient même, si ce n'est chez le peuple du céleste empire, et l'étonnement redouble, quand on songe que ces Bretons, qui ont si bien conservé l'empreinte des

temps les plus reculés, font partie d'une nation légère et changeante, qui a passé pendant le même intervalle à travers plusieurs civilisations entièrement effacées, si ce n'est dans quelques ruines et quelques épitaphes.

Nous avons dit ce qu'étaient les *dolmens;* les *menhirs* (*men*, pierre, *hir*, longue) ou *peulvans* (*peul*, pilier, *man*, figure, apparence) sont, ainsi qu'on le voit plus haut, des monuments funéraires au pied desquels s'enterraient les Celtes comme les chrétiens au pied de la croix. Quelquefois c'étaient aussi des monuments mémoratifs chargés de transmettre le souvenir d'une victoire, d'une alliance. Enfin des *menhirs* très élevés servaient d'emblème aux divinités celtiques; de là cette méprise des historiens qui ont fait d'*Hirmensul* le dieu des Celto-Saxons, quand ce n'était qu'un *menhir* consacré au soleil. Plusieurs de ces monolithes ont de 40 à 60 pieds de haut, et l'on conçoit à peine comment un peuple privé de machines a pu mouvoir leur énorme et lourde masse. Nos paysans attribuent encore ce miracle aux *korriged*, et c'est une chose assez remarquable que ces travaux herculéens dont ailleurs on fait honneur aux géants, passent ici pour être l'œuvre de nains; il est vrai que ces nains appartiennent à la famille des fées. Les *barrows* sont des monticules de pierres mêlées de terre et brillants de verdure; on a dit avec raison que ces monuments funèbres doivent être les plus anciens, car ce sont les plus simples. Ces sortes de tombelles ou buttes artificielles, lorsqu'elles n'étaient que des monceaux de cailloux sans mélange de terre, s'appelaient *galgals* par les Celtes. Les *carneillou*, cimetières qui leur furent pos-

térieurs, consistent en pierres informes dont on a jonché le sol au hasard et sans ordre : chacune d'elles recouvre une ou plusieurs sépultures. Les *cromlec'hs* (lieux circulaires) sont des sanctuaires ou temples que forment des blocs tantôt posés à nu, tantôt fichés en terre; c'est là que les druides se réunissaient et célébraient leurs rites mystérieux. A quelque distance, un *menhir* placé en guise de sentinelle, avertissait les profanes de ne pas approcher de l'enceinte sacrée. Quelquefois une avenue de menhirs y conduisait, et lui servait comme de porche. Enfin, les *roulers* ou pierres vacillantes servaient à consulter le sort, et les pierres percées à guérir, par leurs vertus miraculeuses, les membres infirmes qu'on y plongeait. Les *dolmens* et les *menhirs* sont les monuments celtiques les plus nombreux; les plus inexplicables sont ceux de Toullinguet et de Karnac. Rien de bizarre à la fois et de grandiose comme celui de Karnac. Composé de 1200 pierres énormes (on en comptait 4000, il y a un demi-siècle) qui sont rangées en ligne droite sur onze files parallèles, on dirait une armée de rocs, des phalanges de géants pétrifiés! Quelques antiquaires y ont vu un camp romain, ce qui est absurde; d'autres un ouvrage des Phéniciens ou des Égyptiens, à cause du temple qui porte le même nom à Thèbes, ce qui est peu vraisemblable; d'autres enfin un thème céleste, prétendant que le zodiaque des Celtes n'avait que onze signes, ou bien un vaste cimetière, ou encore un temple serpentant, consacré aux divinités ophidiennes avant que leur culte n'eût été remplacé par le culte du soleil; choisissez.



O. Perrin del. Reveil sc.

LE PREMIER AMOUR.

AR GARANTEZ KENTA. THE FIRST LOVE.

Le voyage forcé que vient de faire Corentin est un de ces pélerinages qui commencent à être à la mode parmi les admirateurs si long-temps exclusifs des sites de la Suisse et de l'Italie, et qui finiront par nous amener aussi des caravanes de visiteurs et d'artistes. Ils ne seront pas attirés dans cette baie d'Audierne par de frais ombrages, des ruisseaux au doux murmure, et autres considérations bucoliques qui peuvent contribuer au bonheur champêtre, mais accusent une nature un peu féminine; c'est ailleurs que se trouve l'Arcadie bretonne. Ici la nature est âpre et rude; il y a quelque chose de sauvage, mais de sublime dans sa magnificence. Tout du reste y est en harmonie. A la majestueuse tristesse de cette mer qui se confond au loin avec un ciel nébuleux et dont la voix rauque et lugubre semble râler sur les grèves, se joint l'aspect non moins mélancolique de cette mer de landes qui couvre la contrée comme d'un crêpe funèbre. Ces côtes déchirées, ces mille rochers blanchissant d'écume, qui, tels que des squelettes menaçants, sont pour le pays une sorte d'armure enchantée, y racontent les révolutions du globe auprès des ruines qu'ont faites les révolutions humaines. Voici d'abord sur cette pointe d'où s'étend au large une effrayante chaîne de récifs avec la forme qu'indique son nom (*Penmarc'h*, tête de cheval), voici le cadavre d'une ville du moyen âge, qui a dû succéder elle-même à une cité celtique, tant sont nombreux, sur ce coin de terre,

les autels des druides et leurs pyramides funéraires. La ville chrétienne couvrait une surface de près d'une lieue carrée, jonchée aujourd'hui de décombres; deux villages, Penmarc'h et Kerity, sont les seuls restes vivants d'une de nos villes les plus florissantes du 15e siècle. Dans ces temps de piraterie, les riches habitants de cette ville ouverte et sans remparts, avaient senti la nécessité d'être au moins chez eux à l'abri d'un coup de main; aussi voit-on que leurs maisons étaient pourvues de créneaux et de machicoulis. Les six églises qu'elle renfermait et qui existent encore, soit entières, soit en ruines, ont servi parfois de citadelles, et avaient aussi leurs meurtrières. Les deux plus grandes de ces églises, celles de Penmarc'h et de St.-Guenolé, sont remarquables par les sculptures de leur façade, qui donnent une idée des navires si bizarres de cette époque, et semblent indiquer des fondateurs enrichis par le commerce maritime. C'est qu'en effet il y était considérable : la pêche du hareng et surtout de la morue, dont un banc séjournait annuellement non loin de la pointe de Penmarc'h, aurait suffi à la prospérité de ce port, s'il n'eût pas été en outre l'entrepôt des produits que nous demandait alors l'Espagne, et qu'elle ne nous demande plus. La décadence de Penmarc'h date de la découverte du banc si poissonneux de Terre-Neuve. L'atroce brigand de souche noble, que la ligue déchaîna sur la Cornouaille, et qui, entre autres crimes, s'amusait à éprouver lesquels souffraient le plus des malheureux qu'il faisait mourir de faim ou d'indigestion, Guy-Éder, porta le coup de grâce à Penmarc'h; 300 bateaux purent à peine charger le butin

que lui valut le sac de cette ville. Plus loin, voilà la Torche, sorte d'îlot de rocs, fragment de la terre ferme qui y tient encore, mais auquel la fureur de l'Océan n'a laissé que sa charpente de granit. En en parcourant les anfractuosités, où le vent et la mer se livrent des combats qui retentissent parfois à 4 ou 5 lieues, vous trouverez le *Saut du Moine*, qui rappelle la témérité d'un homme voué à Dieu et cependant assez fou pour mettre sa volonté à l'épreuve ; puis la *Chaise d'Aristote*, siége que l'on croirait façonné par le fer, et que les lames et le temps ont seuls creusé. Après avoir suivi les contours arides et solitaires de la baie, sans entendre quelquefois pendant des heures, des journées entières, d'autre bruit que le bruit des vagues et le cri funèbre des goëlands et des aigles de mer, vous arrivez au *Bec du Raz*, cette limite extrême, cette proue de l'ancien monde, où le deuil de la nature semble encore redoubler, où ne se rencontrent que des images et des menaces de destruction et de mort. Comment peindre avec des paroles cette pointe redoutable, cette presqu'île en l'air, carcasse nue et pelée, qui s'avance au-dessus des flots à une hauteur de 300 pieds ? On est saisi de stupeur, on est pris de vertige sur cet assemblage de rochers minés, aux pieds desquels se heurtent deux mers, la Manche et l'Océan, dont la lutte y entretient une continuelle tempête dans les jours les plus sereins ! Considérez en outre cet abîme qu'on appelle l'*Enfer de Plogoff*, cette *baie des trépassés*, où, dit-on, errent en gémissant les ames des milliers d'infortunés à qui la mer a servi de linceul; enfin cette plage désolée, où les pêcheurs trouvaient jadis un bateau prêt qu'ils devaient di-

riger chargé d'êtres invisibles vers l'île des ombres, et vous reconnaîtrez les lieux où les anciens placèrent la rive infernale et les gouffres du Ténare. Vous comprendrez aussi ce proverbe breton : *Biscoaz den ne dremenas ar Raz nen deveze aoun pe glas* (personne ne passa jamais le Raz sans peur ou mal). Ici plus qu'ailleurs tout annonce une grande catastrophe de la nature. Peut-on douter en effet que l'île de Sein, ce rocher recouvert de sable qui produit à peine quelques maigres épis d'orge, et dont la population hospitalière mourrait de faim sans les secours de l'état, peut-on douter qu'elle n'ait fait partie du continent auquel la lie encore une chaîne de roches qui même la dépassent? Mais à quelle époque en remonte donc sa séparation convulsive, puisque l'île de Sein était déjà célèbre, il y a 2000 ans, comme la demeure de neuf vierges sacrées, sorte de Médées druidiques dont les philtres guérissaient jusqu'aux maux incurables, et qui pouvaient à leur gré soulever ou calmer les tempêtes? Ce sont elles qui prédirent un trône à Aurélien et une défaite à Alexandre Sévère. Suivant quelques-uns, une catastrophe plus récente engloutit également en ces lieux cette fameuse ville d'Ys, qui a laissé tant de renom et si peu de traces, cité introuvable mais non problématique, sur laquelle ses déréglements attirèrent la malédiction divine, et où la légende met si naïvement en scène St. Guenolé, l'impudique Dahut et son père le bon roi Grallon, qui seul put se sauver de cette Sodome maritime !

Mais le voyage de Corentin nous a un peu fait perdre de vue son premier amour ; revenons-y.


Reveil sc

LE GRAND CHARROI.

ANN DERVEZ CHARRÈ. CARTING ASSISTED BY NEIGHBOURS.

Notre héros, pas plus qu'aucun des Celtes modernes, ses compatriotes, ne saurait sans doute passer pour un antiquaire; cependant les récits traditionnels qui se transmettent d'âge en âge au foyer breton, l'ont quelque peu initié aux temps fabuleux ou semi-historiques de son pays. Il a souvent entendu parler de cette ville d'Ys, dont les merveilles sont encore plus populaires que celles des deux célèbres cités du Léon, Tollente et Occismor, qui ont pourtant laissé plus de vestiges. C'est que dans notre Armorique la tradition est une chaîne qui rattache les débris du présent à la gloire du passé, et le peuple, fidèle au culte des souvenirs, n'y ressemble pas à ces fils dégénérés de Rome qui, presque étrangers dans leur propre patrie, ne comprennent rien au langage des ruines qui les environnent. Nous devons dire toutefois que Corentin a visité dans le cours de son voyage quelque chose d'un bien autre prix à ses yeux que d'antiques décombres et la place où furent de mystérieuses cités; ce sont les reliques de plusieurs saints, et surtout la vraie clef de saint Ugent, cette clef miraculeuse qui prévient la moisissure, la rage et les maux de dents! Aussi chaque année perce-t-elle une innombrable quantité de pains qui pourraient durer un siècle sans moisir, et dont le plus petit morceau jeté devant un chien enragé suffit pour le mettre en fuite, et touche-t-elle en outre des milliers de mâchoires dont aucune, de mémoire de Breton, ne souffrit jamais des dents.

Désormais à l'abri de ce côté, Corentin n'a pas également trouvé de préservatif contre ce qu'on a appelé le plus grand des maux ou le plus grand des biens, et ce qui n'est ici ni l'un ni l'autre, contre l'amour. Il a 18 ans, et une première étincelle va tout-à-coup devenir pour lui le signal d'une nouvelle existence. Que l'on ne s'attende pas à une de ces flammes volcaniques, de ces passions désordonnées qui se développent dans l'atmosphère des villes. Si le sentiment auquel s'ouvre enfin son âme est au fond le même chez tous les peuples, l'expression en varie presque autant que leurs costumes, et c'est ici un feu calme et régulier qui circule doucement dans les veines sans y bouillonner, et qui, loin de dominer toute une existence, n'y exerce qu'une influence très secondaire.

De retour à la ferme, il s'en allait un dimanche matin à la messe en jouant avec son chien, et tout aussi insouciant que lui, lorsque soudain il aperçoit deux jeunes filles qui se dirigeaient aussi vers l'église. L'une est Marie, dont le père occupe une riche métairie à l'extrémité opposée de la paroisse, et l'autre sa servante, ce qu'il a reconnu à son costume semblable par la forme mais différent par l'étoffe.

Depuis quelque temps Corentin n'avait pas vu Marie; il est resté frappé à l'aspect de cette jeune fille, naguère enfant et aujourd'hui la merveille du canton. C'est que Marie est rayonnante de santé et de vie, et non-seulement elle brille de cette vive fraîcheur que donne l'air pur des champs, mais elle y joint cette harmonie des formes dont l'attrait a tant de puissance sur les cœurs. Corentin, sans se l'expliquer, en ressent toute la fascination; il était gai, rieur,

le voilà sérieux, préoccupé. La gêne a succédé à son allure preste et dégagée; et c'est la main passée dans sa large ceinture de cuir pour avoir une contenance, c'est en tirant à demi son chapeau d'un air timide, qu'il accoste les deux jeunes filles avec un *deiz mad dé-hoc'h* (bonjour) qu'il prononce à peine. Marie a jeté sur notre jeune galant un regard furtif qui est loin de lui être défavorable, et sa compagne, chez qui n'existent pas les mêmes motifs de dissimulation, l'examine d'un œil plus assuré; on voit que c'est pour le compte d'une autre. Corentin, qui ne songe qu'à renouer connaissance, a trouvé bien court le trajet qui les séparait de l'église. Mais apprenant que le père de Marie devait entreprendre un grand charroi de bois pour lequel il aurait à réclamer le concours de tous ses amis et voisins, il s'est empressé de lui faire offrir les charrettes paternelles et leur vigoureux attelage. Tel est en effet l'antique usage du pays. Lorsqu'un cultivateur a de grands travaux à exécuter soit pour lui-même, soit pour les autres, par suite d'un marché, d'une spéculation, etc., il peut compter, à charge de revanche, sur l'assistance fraternelle et gratuite des fermiers du voisinage. Ne croyez pas cependant que ces services non rétribués ne lui coûtent rien; les travailleurs, dans ces *dervez bras* (grandes journées) doivent nager au sein de l'abondance, et l'Amphitryon-spéculateur s'exposerait à de ruineux mécomptes s'il ne faisait entrer dans ses calculs l'excessive intempérance de ses hôtes. Quoi qu'il en soit, cette obligeance mutuelle, ces services payés par des politesses et non à prix d'argent, sont un trait caractéristique de la physionomie bretonne;

il révélerait seul tout ce qu'il y a de délicatesse et de fierté dans l'âme de nos laboureurs, qui n'accorderaient pas au devoir, à l'intérêt même, ce puissant mobile de leurs actions, ce qu'on obtient d'eux par la prière et pour une honnêteté.

Cette cour encombrée de voitures déchargées ou près de l'être, ces charretiers qui les vident avec autant d'ardeur qu'ils boivent ensuite, nous montrent dans toute leur activité les travaux d'un grand charroi, d'un *dervez bras*. Corentin vient de laisser à un compagnon en sous-ordre le soin de veiller sur son attelage. Mais il s'est bien gardé de répondre aux invitations réitérées de la vieille mère de Marie qui, sur le seuil de la porte, s'efforce, un *pichet* de terre glaise à la main, de rassasier des buveurs insatiables, et le hasard, s'il en est pour les amants, a précisément amené son écuelle sous le pot de cidre dont Marie fait de son côté les honneurs. A la posture de notre héros, à tous ses traits où respire un mélange naïf d'embarras et de bonheur, vous devinez quelles vigoureuses secousses les battements de son cœur donnent en ce moment à sa poitrine ? En vain il veut parler, ses lèvres ne donnent passage qu'à des mots inarticulés, et Marie étonnée, mais surtout bien aise d'avoir cette occasion de fixer sur lui ses regards, lui demande ce qu'il dit ou plutôt ce qu'il ne dit pas. Elle partage bientôt son trouble, et leur distraction devient telle à tous les deux, qu'ils ne s'aperçoivent pas que le cidre déborde et va couler à terre. Un groupe de vieux buveurs s'en est aperçu pour eux, et en tire des conséquences assez naturelles.

34.



Benoit sc.

FIN DU CHARROI.

FIN AR CHARRÈ. — END OF THE CARTING.

Corentin, après avoir lentement bu son écuelle de cidre sans qu'elle dissipât son trouble et lui fît trouver les paroles qu'il cherchait, n'avait rien de mieux à faire que de retourner à ses chevaux et à sa charrette; c'est ce qu'il a fait, mais en se promettant bien de nouer plus tard la conversation qu'il n'avait pas même su entamer. Les travaux du charroi sont terminés, et quoiqu'il ait pris peu de part à l'orgie qui est le complément indispensable des *dervez bras*, il y a cependant puisé assez de hardiesse pour ne plus battre en retraite devant une jeune fille. Aussi voyons-nous qu'au sein même de la foule, il s'est ménagé avec Marie un tête-à-tête qui devient fort intéressant. Isolés tous les deux au milieu de groupes avinés qui les coudoient, qui les poussent, qui les heurtent, sans qu'ils y prennent seulement garde, ils ne paraissent sensibles qu'au charme si doux qui les attire l'un vers l'autre, et font là ce que font partout les amants, de l'égoïsme à deux. Corentin n'a pas encore entièrement dépouillé son air contraint et réservé, mais il a du moins retrouvé la parole, et il demande à Marie quelles seront les fêtes champêtres de l'été et les veillées de l'hiver où ils pourront se revoir? s'il y aura cette année dans la paroisse beaucoup d'aires neuves, et si elle veut bien pour le prochain pardon ou plutôt pour tous les pardons, lui promettre la première gavotte? Il n'est pas le moins du monde question d'amour; mais chaque demande, chaque

réponse, chaque mot en est plein, et dit assez quels progrès rapides il a faits dans leurs cœurs. Cependant Corentin sent peu à peu revenir son audace naturelle. Il a remarqué la bague de cuivre surmontée d'un christ émaillé qui orne le petit doigt de Marie ; il se hasarde à prendre sa main pour voir de près cette jolie bague, rien de plus simple. Rien aussi de plus innocent que de lui laisser admirer tout à son aise le bijou qu'il trouve, dit-il, si beau. Marie permettra donc à la main rousse du jeune laboureur de garder et bientôt même de presser la sienne aussi long-temps qu'il le voudra, et c'est là un grand pas de fait dans la stratégie amoureuse d'un Breton. Si ailleurs en effet l'amour atteint son but par d'enivrantes paroles, ici, il a surtout recours à la puissance mystérieuse du toucher. C'est en se tenant par les mains que deux amants se font la cour; et dans toutes les grandes réunions on voit une foule de couples qui se les prennent, se les serrent, se les tordent, et dont la tendresse peut se mesurer au degré d'énergie qu'ils apportent dans ces brutales étreintes.

Le père de Marie a traité ses hôtes avec une prodigalité dont le plus avare du reste n'oserait en pareil cas se dispenser. Ils ont pu se livrer tout leur soûl à cette ardeur d'intempérance qui est pour eux le bonheur même, et ils n'y ont pas manqué; d'ailleurs la politesse l'exige. Ils croient faire honneur à celui qui les invite en s'enivrant à sa table, et ne pouvoir mieux lui témoigner leur satisfaction qu'en lui rotant au nez ; ceci est même pour eux un acte de haute civilité, le *nec plus ultrà* du savoir-vivre ;

car un vieux proverbe l'a dit : *bramma ara eur bourc'his pa he gof a zo goullô, hag eur breizad a vreugeud pa he hini a zo leun* (un bourgeois pète quand il a le ventre vide, et un Breton rote quand il l'a plein). Leur pensée aurait pu revêtir une forme plus délicate, mais non plus locale et plus caractéristique.

Dans le cours de la journée les nombreuses visites qu'ont rendues les travailleurs aux pots de cidre, n'ont été pour eux que de légères escarmouches ; c'est le charroi fini, que s'est livrée la grande, la véritable bataille, et l'on peut juger combien l'affaire a été chaude au nombre d'assaillants qui sont hors de combat. Voici d'abord un groupe dont l'ivresse est de la nature la plus bruyante ; les chants de ces trois buveurs à la voix stentorique, les éclats de leur grosse joie armoricaine font retentir tous les échos de la ferme. Ces deux-ci ont la boisson plus tendre, et s'embrassent avec une effusion toute bachique. Plongés plus profondément qu'eux encore dans leur extase abrutissante, en voilà d'autres qui gisent çà et là, réduits à l'état de cadavres vivants. De ce côté, deux jeunes *paotred*, précoces ivrognes, qui auront un jour le vin méchant, se sont pris de querelle, et se saisissant aux cheveux, prodiguent dans une lutte acharnée tout ce que la boisson leur a laissé de force. Derrière eux enfin, le père de Marie verse rasade sur rasade à un retardataire qui ne demande qu'à réparer le temps perdu ; son regard caressant, sa figure épanouie à l'aspect du cidre qui pétille, fait pressentir qu'il jouira bientôt aussi de cet ignoble bonheur de l'ivresse, de cette transformation honteuse de l'homme en brute, qui lui paraît, comme à tout ce qui l'environne,

la félicité suprême. On remarquera parmi ces êtres si ardents à se dégrader, la présence épigrammatique de deux porcs, qui certes ne sont pas déplacés parmi eux.

Nous avons déjà dit à quelles causes il faut attribuer ces déplorables excès, cette vie de misère et d'orgie que mènent nos Bretons. Il en est une dont nous n'avons pas parlé et qui mérite qu'on s'y arrête. On sait quelle est la puissance de l'exemple; quand la jeunesse en donne de mauvais, c'est sans doute un malheur, mais ce malheur devient une calamité, lorsque c'est la vieillesse. Or les vieillards, en Bretagne, traînent sans honte leurs cheveux blancs dans toutes les fanges de l'intempérance! Qu'on juge de l'influence contagieuse que doit exercer un tel spectacle dans un pays où la vieillesse est restée l'objet des respects, du culte dont l'environna l'antiquité! Tandis qu'ailleurs l'âge semble un titre de réprobation et l'expérience une sorte de ridicule, et qu'il faut, pour mériter la confiance, n'avoir rien fait ni rien appris; ici, l'on voit dans les anciens, non des êtres fossiles, ni les ruines d'une autre époque, mais les conseillers naturels de celle qui lui succède, et ce sont en réalité les chefs vénérables de nos clans bretons. Dans toutes les assemblées on se décide par leur avis; à l'église, on attend pour s'agenouiller, se lever ou sortir, qu'ils s'agenouillent, se lèvent ou sortent; partout enfin on a les yeux fixés sur eux. Faut-il alors s'étonner que l'ivrognerie qu'ils prêchent d'exemple soit devenue un vice respectable comme eux-mêmes? La réforme devra donc commencer par les vieillards : ce sont eux qu'il faudrait d'abord enrôler dans les sociétés de tempérance; mais la chose n'est pas facile.



LA VEILLÉE.

ANN NOSVEZ. WINTER'S EVENING.

Une soirée sous le chaume breton!... Vous souriez peut-être à ces mots? Venez cependant vous asseoir au vaste foyer qui est le point de réunion, et pour ainsi dire le centre de l'humble demeure, et vous y retrouverez bien des plaisirs de votre connaissance. Ils y datent des temps les plus reculés, et bien qu'acclimatés ailleurs, n'en sont pas moins des larcins faits à notre Bretagne, dont les jeux ont été, comme sa vieille littérature, la proie des plagiaires étrangers. Vous reconnaissez ici l'un de ces jeux prétendus innocents, qui ne le sont pas toujours, et qu'on appelle la main-chaude. Ce nom indique assez qu'il a dû prendre naissance parmi des hommes près de la nature, qui, portés aux grosses gentillesses plutôt qu'aux joies froides et guindées de la ville, réchauffaient par des coups rudement appliqués la main du patient, que le bon ton permet à peine qu'on effleure. C'est Corentin qui, par calcul peut-être, s'est dévoué au rôle du pénitent, et qui, la main placée sur le dos, attend que l'une des fileuses mette à l'épreuve sa pénétration et ses sympathies; mais pour ne pas commettre d'erreur sympathique, il a soin de regarder du coin de l'œil quelle est la main, amie ou ennemie, qui va frapper la sienne, et il voit ce qu'il aurait sans doute deviné, que ce sera celle qu'il désirait, celle de Marie. Autour de lui tout respire cette gaîté naïve qui répond si bien à la nature du jeu qui la provoque. Plus d'un fumeur, pour mieux s'y livrer, néglige jusqu'à sa

pipe, et voilà bien des quenouilles oisives dont l'épaisse chevelure de chanvre ne promet pas de beaucoup diminuer. Une bonne vieille, que son âge rend peu sensible au charme des jeux innocents, est la seule qui soit restée fidèle à ses fuseaux et qui s'obstine à travailler. Mais le travail ne tient pas éveillé comme le plaisir : elle s'endort malgré les rires bruyants qui éclatent autour d'elle et la musique assez désagréable de grosses bagues destinées à prévenir ou plutôt à constater le sommeil qui gagne une fileuse. Le *tad-koz*, toujours assis dans son antique fauteuil de chêne, sert comme de pendant à la pauvre vieille. Mais moins étranger qu'elle à ce qui se passe, il suit de l'œil les amours de Corentin et de Marie. Tout à l'heure même il remplira le rôle le plus actif de la veillée; voici comment et pourquoi.

Lorsque la fougue des jeux turbulents s'est ralentie, et que la fatigue a ramené chacun aux plaisirs tranquilles, les commères ont d'abord pris la parole, et les propos médisants se sont bientôt succédé comme un feu de file. Ce sont, aux veillées, les propos les plus ordinaires, surtout quand les hommes, que ne gênent guère les lois peu exigeantes de la galanterie armoricaine, s'ennuient de la compagnie des femmes et les quittent pour le lit clos. Dès lors, les écluses de la médisance sont toutes grandes ouvertes, et des torrents de cancans s'en précipitent. Le vieux valet qui écoutait en bâillant cet intarissable caquetage, a tout-à-coup tiré de sa poche un jeu de cartes; c'est le Beverley de la paroisse, et nous l'avons déja vu, surpris au jeu, se rire des foudres de M. le curé. Mais le *tad-koz*, en

apercevant des cartes, a froncé le sourcil. Ordinairement silencieux et calme, il s'est redressé, ainsi que cela lui arrive dans les grandes circonstances, pour rappeler à ses enfants les maximes de leurs pères et ces mœurs du bon vieux temps dont il est la tradition vivante. « Autrefois, a-t-il dit avec aigreur, on ne jouait point aux cartes; et si la vie est aujourd'hui difficile et les familles en proie à tant de désordres, c'est à ce jeu maudit qu'il faut s'en prendre! Mon grand-père m'a raconté cent fois que de son temps trois joueurs (on les comptait alors!) n'ayant pu en trouver un quatrième pour commencer leur partie, tout-à-coup cependant se trouvèrent quatre à table. » Ici l'auditoire se serre autour du fauteuil patriarchal, et, à l'exception du vieux valet dont un éclair de scepticisme a sillonné les traits, chacun prête au *tad-koz* une attention mêlée de respect et d'effroi. Le feu pétillant du foyer s'était peu à peu éteint avec la gaîté de l'assemblée, et la chaumière ne se trouvait plus éclairée que par les lueurs faibles et douteuses d'une lampe de fer suspendue à la muraille. Cette lumière lugubre qui vacille dans les ténèbres, cette heure de la nuit où l'imagination bretonne évoque tant d'êtres fantastiques, tout contribue à imprimer quelque chose de solennel et de religieux aux paroles du vieillard; il continue ainsi : « Bientôt l'un des joueurs ayant remarqué que son vis-à-vis portait d'énormes gants à travers lesquels perçaient des griffes, fit tout effrayé le signe de la croix, et soudain l'étrange partenaire disparut enveloppé de tourbillons de flammes et en renversant pour adieux la moitié de la cheminée. » Un moment de silence

et de terreur succède au récit de cette catastrophe, et le vieux valet voyant qu'il n'a rien de mieux à faire, jette plein d'humeur ses cartes dans son coffre, le referme avec fracas et va se coucher. Cependant le *tad-koz*, dont le fauteuil devient en pareil cas une sorte de succursale de la chaire évangélique, profite de l'impression qu'il a produite, et le reste de la veillée n'est plus que l'écho de ces poétiques superstitions, patrimoine d'un peuple-enfant qu'on berce encore avec les merveilles de sa nourrice. Le bonhomme a lu et relu *ar buez ar zent* (la Vie des Saints) et recueilli dans les dévots pèlerinages qu'il y fait depuis 80 ans, toutes les particularités des pardons du Léon et de la Cornouaille. Tantôt il rappelle l'aventure de la truie qui file, dont Saint-Pol a gardé le souvenir et l'image. C'était une sage et gentille bergère qui filait un jour sur le bord de la route en gardant ses brebis, et dont un seigneur débauché voulut souiller l'innocence; mais la Vierge vint à son secours, et à sa prière lui donna la figure d'un animal assez hideux pour arrêter le libertin le plus entreprenant, miracle en mémoire duquel on a représenté une truie debout et filant avec une quenouille à son côté. Tantôt, ce sera une tradition féodale, et il effraiera les jeunes filles des galantes perfidies du célèbre Éven, ce comte Ory de la Basse-Bretagne, dont un rendez-vous de chasse, devenu depuis une ville (Lesneven), fut dans le temps un lieu fatal à la vertu. Cent autres histoires se succèdent ainsi jusqu'à la fin de la veillée, qu'il termine en lisant quelques pages de *ann hent ar barados* (le Chemin du paradis) et par la prière en commun, sans oublier un *de profundis* pour les morts.



LA FÊTE DE LA FILERIE.

GOEL ANN NEZEREZED. SPINNING PRIZE.

Il est des veillées où les jeunes filles, celles surtout qui sont jalouses d'une bonne renommée, se montrent beaucoup plus laborieuses que nous ne venons de le voir. C'est lorsque, par suite de ce système d'assistance mutuelle, et de services fraternellement échangés, qui est propre à la Bretagne, l'émulation et l'espoir d'une récompense les aiguillonnent et les remplissent d'autant d'assiduité que d'ardeur. Cet heureux système qui tend à faire de toutes les familles une grande et unique famille, s'applique aux travaux des femmes comme à ceux des hommes. Nous avons vu le père de Marie réclamer pour un grand charroi le concours de ses amis et voisins, et ici c'est une riche fermière qui ayant beaucoup de chanvre à faire filer, a réclamé le concours de ses amies et voisines. Un prix est presque toujours proposé dans ce tournoi de ménage; celle qui a fini la première sa tâche ou qui file la plus grande quantité de chanvre, le reçoit comme un gage de sa victoire. Ce prix a peu de valeur, mais n'en est pas moins aux yeux des jeunes filles un précieux trophée à conquérir; elles savent que celle qui le gagne acquiert par là un titre à l'estime des anciens, et que tôt ou tard ce modeste triomphe pourra influer sur son sort.

Marie a mérité et reçu solennellement le ruban chamarré qui était promis à la fileuse la plus diligente : Corentin l'en félicite, et la jeune fille, plutôt par amour que par vanité, quoiqu'elle ne s'en doute pas encore, lui énumère

avec complaisance tous les trophées de ce genre que lui ont déja valus ses fuseaux. La servante qui l'accompagne écoute en silence, et jette un œil d'envie sur ce ruban, heureux gage d'une victoire qui lui paraît devoir contribuer à en assurer une autre plus douce encore.

Des tables grossièrement dressées sous le hangar qui abrite le four, sont couvertes d'écheveaux de fil que viennent d'y déposer toutes ces jeunes filles qui maintenant ne songent plus qu'à la danse, et les femmes de la ferme se préparent à passer ce fil au four, aidées de ces inévitables commères qui se mêlent de tout. Assis sur une modeste escabelle, deux musiciens qui peut-être vous agaceraient les nerfs, mais dont les sons même lointains réjouissent une oreille bretonne, s'y escriment aux frais du fermier amphitryon et à la très grande satisfaction de cette foule joyeuse qu'anime encore leur musique vive et criarde. Derrière eux sont une écuelle et un pot de cidre déja vide; car les artistes de l'Armorique ne démentent pas la réputation proverbiale que presque partout se sont faite leurs confrères; aussi l'indigence est-elle ordinairement leur partage. Bien que ces sortes de fêtes, ainsi que les pardons, les noces et les aires neuves, soient pour eux un revenu certain et quelquefois assez productif, ils vivent dégradés par l'intempérance et la misère, et dans toutes ces brillantes assemblées où nos paysans aiment à se montrer avec leurs habits de fête, le contraste est frappant entre leur propreté et leur élégance, et les vêtements d'une toile grossière et hideuse de saleté qu'y étalent sans honte les artistes chargés de les exciter à la joie. Des deux musiciens que voilà, l'un

joue de la bombarde et l'autre du *biniou ;* un troisième exécutant est nécessaire pour rendre complet un orchestre breton ; il apparaîtra plus tard.

La bombarde, instrument à vent et à anche, qui en se perfectionnant est devenue le hautbois, et se trouve aujourd'hui naturalisée dans le monde musical, a conservé chez nous sa barbarie native et avec elle la preuve de son antiquité. Cependant quelques artistes bretons en ont su faire un instrument presque harmonieux, et entre autres Mathurin l'aveugle de Quimperlé, qui lui doit une véritable célébrité. Le *biniou* (la musette ou cornemuse) est l'instrument par excellence de l'Armorique. Voilà pourquoi on ne lui donne d'autre nom que le nom générique d'instrument (*benvek*, *biniou*), comme on a appelé les saintes Écritures, *biblos*, le *livre*. Le *biniou* se compose de plusieurs pièces : d'un sac de cuir, *sac'h-biniou;* d'un porte-vent, *ar zutel;* d'un chalumeau, *al levriad;* et d'un gros bourdon, *ar c'horn-boud*. Cet ensemble forme un instrument plus bizarre que mélodieux, mais dont les accords font bondir de joie la jeunesse du pays, et qui est le roi des instruments bretons : il est vrai que l'on n'en compte que trois. Comme tous les instruments à vent, le *biniou* exige une bonne poitrine ; on peut cependant sans cesser d'en jouer, reprendre quelquefois haleine. Lorsqu'il l'a suffisamment enflé, le *biniaouer* le laisse de temps en temps résonner pour ainsi dire tout seul, et se borne à promener ses doigts sur le chalumeau qui module les vieux airs de notre Bretagne. C'est ce que fait celui que nous voyons ; depuis quelques instants il ne souffle plus

dans son *biniou*, qui néanmoins continue l'air commencé, et il profite de ce temps d'arrêt pour observer Corentin et Marie, dont les amours l'intéressent vivement; il calcule déja les bénéfices qu'ils lui rapporteront.

Presque tous les fermiers de la Cornouaille cultivent du chanvre, mais en général sur une petite échelle, et seulement pour en pouvoir garnir la quenouille des femmes de la ferme. Lorsque le chanvre est filé, on le porte chez un tisserand, et celui-ci, à l'aide d'un métier misérable, en fabrique pour six à sept sous l'aune la toile qui se consomme dans le ménage; toute la toile de la Cornouaille est donc faite de chanvre. Dans le Léon, au contraire, on n'y emploie guère que le lin, et il n'y s'agit pas seulement de la consommation locale, mais d'une magnifique industrie qui répand dans le commerce une quantité considérable de toiles. Il s'en exportait autrefois en Espagne pour plusieurs millions par Morlaix et Landerneau, et la Bretagne n'a que trop ressenti le contre-coup de tous les désastres qui ont frappé ce malheureux pays. La graine de lin dont se fabriquent ces toiles vient du nord, d'où il en arrive tous les ans à Roscoff un ou plusieurs chargements. Elle passe pour dégénérer dans notre sol; de là le renouvellement continuel de la semence. Rien de remarquable du reste, comme l'activité et la richesse des campagnes à la fois agricoles et industrielles où se fabriquent principalement nos toiles; tous les fermiers y sont fabricants, et toutes les fermes des manufactures, ce qui est, en fait d'économie sociale, le plus heureux système de fabrication qu'on ait encore imaginé.



ON TUE LE COCHON.

LAZA A RER AR PENN-MOC'H. KILLING THE HOG.

Depuis un temps immémorial le cochon est en Bretagne parmi les animaux, ce que la pomme de terre y sera quelque jour parmi les végétaux, le trésor des chaumières et la richesse du pauvre. Ainsi ces deux inestimables présents de la Providence dont rien ne se perd, dont tout s'utilise, ont de plus cela de commun que sans être dédaignés sur la table même des rois, ils sont l'un et l'autre la principale ressource des banquets de l'indigence. On concevra facilement combien doit être appréciée dans la Cornouaille surtout la chair du porc, *kik moc'h*, en songeant que celle du bœuf ou de la vache, *kik bevin*, y est presque partout une nourriture exceptionnelle. Cet usage à peu près exclusif de la chair du porc a fait de cet animal l'hôte obligé des fermes bretonnes, ou plutôt la manière peu dispendieuse dont on l'y élève a dû en multiplier l'espèce et généraliser une nourriture qu'explique la pauvreté comparative du pays. Tous nos fermiers, sans en excepter même le *penn-ty* misérable, ont donc soin, lorsque approche la récolte des glands et des châtaignes, de se pourvoir au moins d'un *penn-moc'h* (tête de cochon, la partie pour le tout), dont le prix d'achat entre seul dans leurs calculs, vu qu'ils le laissent errer économiquement aux environs de la ferme, sur les terres vaines et vagues de la commune, et enfin le long des routes vicinales qu'il dégrade, et dont il est un des plus funestes fléaux. Là, leurs porcs fouillant dans la fange, y cherchent avidement les racines

et les vers, qui sont un de leurs mets favoris, ou bien se gorgent de fruits sauvages et surtout de glands, régime qui passe pour les préparer mieux qu'aucun autre à une graisse aussi abondante que précieuse par sa qualité. Lorsque la saison des glands est passée, on renferme les cochons pour les engraisser. Omnivore comme l'est cet animal, rien n'est plus facile, et la nourriture de luxe qu'on lui donne dans ce but ne consiste guère que dans les criblures de grains, les rebuts de pomme de terre et les lavures de la ferme ; il faut que le sarrazin et surtout l'avoine soient à bien bon marché, pour que sur les derniers temps on lui fasse une fois par jour la libéralité d'une poignée de l'un ou de l'autre de ces grains. On n'a pas encore profité dans nos campagnes, et l'on n'y profitera pas de long-temps sans doute, de cette alliance si fructueuse de l'agriculture et de la chimie d'où est née, entre autres, la méthode d'engraisser les porcs avec des chairs d'animaux préparées par la cuisson, méthode qui utilise des matières jusqu'à présent perdues pour l'homme, et débarrasse en outre les populations agglomérées de substances dont la décomposition lente et l'accumulation sont un objet de dégoût et une source de dangers. Ce que dans nos fermes on donne surtout au porc comme la nourriture par excellence, ce sont les lavures du ménage, qu'on y appelle *goeden*, et que chaque jour reçoit, sans interruption depuis des siècles, une auge de pierre ordinairement incrustée dans le mur derrière la porte d'entrée. Bien des générations se succèdent sous le même chaume sans qu'aucune voie le fond de cette auge séculaire. En effet, on y garde toujours, en guise de levain,

une partie des lavures anciennes ; il en résulte que les nouvelles contractent successivement une odeur aigre tellement forte que l'air en est infecté, et les personnes qui n'y sont pas aguerries ne sauraient même se tenir dans la maison au moment où l'on agite ce ferment éternel pour l'épaissir également et le transvaser dans la marmite où il se chauffe. Les fermières bretonnes, le matin comme le soir, comme toujours, songent aux bêtes avant de songer aux hommes qu'elles ont à nourrir, et, après Dieu, leur première pensée, au sortir du lit, a pour objet cette préparation du *goeden* et le repas du précieux animal domestique, qu'elles regardent comme un des meubles les plus indispensables de la ferme. C'est à l'importance attachée à sa possession sous le chaume le plus humble comme sous le plus riche, qu'on doit les dégoûtants tableaux qu'offre la hutte du *penn-ty*. Si celui-ci n'a pu obtenir quelque réduit pour abriter son *penn-moc'h*, il n'hésite pas à le parquer dans un des coins de la seule pièce qui forme sa demeure, et lorsqu'à force de s'imposer de dures privations, ce *penn-ty* est parvenu à la peupler de nouveaux hôtes de cette espèce, on trouve parfois logés avec sa famille dans la même maison ou plutôt dans la même étable, des porcs, une vache et de la volaille. C'est en petit l'arche de Noé; c'est un triste et honteux spectacle! Après deux ou trois mois du régime qui doit l'engraisser, le *penn-moc'h* est bon à tuer. On en a vu arriver dans cet espace de temps à un embonpoint tel qu'ils se trouvaient condamnés à une sorte d'immobilité, et lorsque les rats, cette vermine des étables, qu'ils attirent et dévorent, s'enhardis-

sant de leur impuissance, et las de partager leur repas uniforme, à leur tour portaient sur eux une dent audacieuse, les pauvres porcs devenus gras ressemblaient au lion devenu vieux, ils ne pouvaient plus se défendre même contre ces misérables ennemis !

Quand le jour du sacrifice a été fixé, si la ferme ne possède pas de sacrificateur dont l'expérience et la dextérité inspirent de confiance, on appelle le boucher ou un voisin qui sache dépecer l'animal et en tirer tout le parti possible. Une seule chose s'en perdait jadis et ne se perd plus aujourd'hui : c'étaient ses soies, qu'utilisent et recherchent les fabricants de brosses. Pour rendre ces poils si rudes plus faciles à raser, on les assouplit d'abord avec de l'eau chaude ; mais on vend plus cher ceux qu'on arrache avant cette opération et dans toute leur rudesse.

Le père de Corentin ayant à tuer un cochon gras, a fait venir un boucher-charcutier qu'il paiera une dixaine de sous, et qui de plus aura sa part du *fest ar moc'h* (le festin du cochon.) La victime est prête, ainsi que l'autel ou la table sur laquelle on va l'immoler, et chacun se disposait à remplir le rôle qui lui appartient dans le sacrifice, lorsqu'un importun est venu l'interrompre. C'est un voisin dont le ministère a été employé par d'autres, mais dont on n'a pas jugé à propos de mettre le talent à l'épreuve. Il s'en est piqué, et raconte longuement à son rival en fonction, de combien d'opérations de ce genre il a été chargé lui-même. Celui-ci l'écoute avec une vive impatience, que commence à partager le reste des auditeurs, dont il suspend le travail par son malencontreux bavardage.



LA FÊTE DES BOUDINS.

FEST AR GOADEGENNON. BLACK PUDDING FEAST.

Le voisin désappointé qui regrette si vivement qu'on n'ait pas eu recours à ses talents douteux, n'eût cependant retiré aucun salaire du service qu'il aurait voulu rendre ; c'est son amour-propre et non ses intérêts qui sont blessés. Il n'eût été payé de son obligeance que par les politesses d'usage, c'est-à-dire en devenant le convive obligé du repas du cochon et du repas des boudins. Le premier se donne le jour même ou l'on tue la bête, et le mets capital en est le foie, sorte de dîme qui revient à l'exécuteur des hautes-œuvres des basses-cours bretonnes. Les boudins ne se mangent, ainsi que tout ce qui ne se conserve pas du cochon, que le dimanche suivant; c'est le *fest ar goadegennon.* On y invite seulement ses parents, et ces amis éprouvés qui peuvent passer pour être plus qu'eux encore de la famille; les étrangers y sont rarement admis. Aussi ces réunions, qui ont lieu surtout lorsque se tiennent les joyeuses assises du carnaval, se font-elles remarquer par l'intimité des convives plutôt que par leur nombre. Il y règne un laisser-aller, une gaîté franche et naïve, qui témoignent de l'absence de tout cérémonial; car nos Bretons ont aussi leur étiquette, et même sur ce chapitre ils pourraient rivaliser avec les courtisans les plus pointilleux, tant est grande l'importance qu'ils attachent souvent à de petites choses! Le curé n'est pas oublié dans les invitations auxquelles donne lieu le *fest ar goadegennon.* Mais c'est un hommage qu'on lui rend plutôt qu'une invitation réelle

qu'on lui fait ; on n'ignore pas qu'il ne peut s'y rendre, attendu que les offices l'enchaînent à l'église le dimanche. On a donc soin, en entrant au presbytère, de remettre à la *karabassen* quelques morceaux de choix du *penn-moc'h*, et une douzaine des boudins les mieux confectionnés : c'est un vieil impôt qui se paie presque partout encore avec une pieuse régularité. Il y a des paroisses où, en pareille circonstance, le saint qui y sert d'intermédiaire spécial avec le ciel, ne reçoit pas moins exactement que le curé son offrande, lors surtout que ce saint est saint Antoine. Au Faou, par exemple, dont il est le patron céleste, il lui revient alors de droit *cunn troad moc'h* (un pied de cochon). Quand celui-ci est bien fumé et aussi noir que la cheminée où il subit cette opération conservatoire, on le dépose devant la statue révérée du saint, qui quatre fois par an (les jours où avaient lieu les quatre foires du Faou avant la révolution) est exposée près de la porte du cimetière à l'adoration des fidèles. Là, une clochette leur annonce que le saint les attend; et bientôt la petite statue de bois, si antique qu'elle tombe presque en poussière, est comme ensevelie sous la masse de leurs offrandes naturelles ou monnayées; c'est d'une part une montagne de pieds, d'oreilles ou autres parties du cochon, et de l'autre une véritable pluie de sous ; car il ne se fait pas un marché de porcs dans le canton qui ne s'escompte en faveur de saint Antoine, et l'acquéreur, pour être bien sûr que cet escompte sera fidèlement remis, ne manque jamais de le prélever sur le prix de la vente et de venir porter lui-même le sou d'offrande, grace auquel

ses porcs doivent prospérer et promptement s'engraisser. Mais on n'attend pas toujours l'une des quatre époques consacrées pour apporter à saint Antoine sa part du cochon qu'on a tué ; souvent on la remet dès le dimanche suivant entre les mains des marguilliers qui quêtent, et rien de comique comme de voir ceux-ci, pour n'en être pas embarrassés, passer dans leur ceinture l'un après l'autre, une demi-douzaine et plus de pieds de cochons, et puis continuer gravement leur quête , armés de ces grotesques pistolets ! Pour conserver le lard, on le sale ou on le fume ; dans beaucoup, dans trop de fermes bretonnes, ce dernier mode de conservation est par économie le seul qu'on pratique. C'est une des raisons, entre mille autres, sur lesquelles on peut s'appuyer pour combattre le droit extravagant qui décuple aujourd'hui la valeur du sel, et lorsqu'il ne l'interdit pas tout-à-fait, en restreint si cruellement le bienfaisant usage dans nos campagnes. On sait en effet qu'il vaut beaucoup mieux saler que fumer la viande ; la viande fumée s'évente et n'est nullement à l'abri des vers. Mais l'impossibilité d'acheter le sel qui leur serait nécessaire, force une foule de fermiers d'utiliser, à sa place, la fumée de leur foyer, et voici comment ils en dirigent l'action, sinon puissante, du moins fort économique. Les pièces de lard sont rangées dans la vaste cheminée sur une sorte de civière, et lorsqu'elles y sont restées quelque temps, se placent sur une autre civière clouée aux poutres de la maison, où elles continuent à subir l'influence d'une fumée seulement moins épaisse. Car l'intérieur de nos chaumières est comme notre ciel,

presque toujours chargé de nuages grisâtres; on pourrait s'y croire au sein de l'atmosphère magique des évocations, et l'on y est bien certainement dans l'atmosphère la plus favorable à quelque opération fumigatoire que ce soit. Il est d'autres produits du cochon qu'on trouve toujours suspendus soit aux murs de la cheminée, soit au-dessus de la table à manger; ce sont des andouilles, des saucisses, le pain de graisse qui décroît chaque jour et disparaît peu à peu dans la soupe, et enfin la vessie qu'on enfle encore fraîche, et qui, lorsqu'elle est sèche et ridée, se transforme en bourse, en blague à tabac, ou bien, clochette assez peu sonore, s'attache au cou des chevaux et y fait sourdement retentir les pois qu'on y a emprisonnés.

Le repas a lieu dans la cuisine, qui est l'appartement d'honneur de nos chaumières. Corentin, tout en buvant avec le père de Marie, cherche à lui donner une idée avantageuse de ses connaissances agricoles. Un vieil ami goguenard qui a pitié de la contrainte que s'impose notre amoureux, lui montre qu'on danse sur l'aire, et ajoute en riant qu'il ferait beaucoup mieux dans un moment pareil de songer à la fille que de s'occuper du père. Marie, à l'autre extrémité de la table, est harcelée par deux commères de la famille qui ne lui parlent qu'indirectement de ses amours, mais cependant s'en mêlent beaucoup plus que ne le voudrait Corentin. Aussi un mendiant, vieil habitué de la ferme, qui n'entend pas que d'autres que lui y servent jamais de *bazvalan*, trouve que nos deux commères empiètent quelque peu sur ses droits, et il se promet de savoir bientôt positivement s'il est temps qu'il intervienne et que sa médiation matrimoniale commence.



L'AIRE NEUVE.

AL LEUR NEVEZ. THE NEW THRESHING FLOOR.

Toute la récolte se battant aussi promptement que possible et sans l'abri des belles et vastes granges qui permettent ailleurs de l'égrener par tous les temps, nos fermes sont pourvues d'aires spacieuses presque toujours placées au midi ou au levant de la maison d'habitation; celle-ci s'ouvre d'un côté sur la cour, et de l'autre sur ces aires. Diverses causes en rendent la détérioration plus ou moins rapide, et par suite elles sont réparées ou, pour mieux dire, refaites à neuf à des époques plus ou moins rapprochées. Il en existe en outre beaucoup qui, à proprement parler, n'ont jamais été ni faites ni par conséquent refaites; ce sont les aires de ces petits fermiers, de ces *penn-ty* malheureux, qui, lorsqu'un voisin plus riche ne peut ou ne veut leur prêter la sienne, sont réduits à peler un coin de leur champ, et à y battre sur un sol graveleux et inégal, une récolte déja bien maigre et dont la qualité ne s'y améliore certes pas. Les mieux préparées sont loin de valoir celles du midi, si bien carrelées, si admirables de propreté, et d'où le blé ne s'enlève guère moins net que s'il sortait de l'épi même; on peut donc juger combien celui qu'on bat sur des aires qui méritent à peine ce nom, doit se mêler de matières étrangères qu'il est ensuite si difficile d'en séparer. Les travaux que nécessite chez nous une aire neuve sont encore de ceux que facilite le mutuellisme breton. Les amis, les voisins, sont convoqués, les uns avec leurs instruments, les autres avec leur attelage:

les premiers, munis de pelles et de rateaux, défoncent et labourent le terrain, ou enlèvent les cailloux dont il est semé; les autres y transportent des barriques d'eau et des charretées de terre glaise de choix. Cette terre inerte, où se perd toute vertu germinative, y est détrempée, battue, nivelée de manière à former une surface unie et sans fentes, d'où ne puisse se détacher le moindre fragment propre à détériorer le blé. Toutefois, c'est là une perfection à laquelle il est bien rare qu'on sache ou même qu'on veuille atteindre. Aussi notre blé, en sortant de l'aire, n'est-il que trop souvent mélangé de ces petits corps terreux ou pierreux semblables, ou à peu près, par la forme au grain lui-même, et qui, lorsqu'on l'a dégagé de son enveloppe de poussière et de toutes les stériles grenailles qui l'entourent, se broient avec lui sous la meule et ternissent une farine dont la blancheur semblait devoir être éclatante.

Tout le monde ici travaille, excepté le père de Corentin qui, appuyé sur sa bêche, se délasse un moment en jetant autour de lui le regard du maître, et Corentin lui-même, qu'a détourné de son ouvrage l'arrivée du renfort qu'il guettait : ce sont les femmes ou les filles des fermiers qui ont été mis fraternellement en réquisition. Comme eux, elles ont en pareil cas un tribut à payer, et toutes arrivent chargées de pots de lait et de paniers de beurre. Leurs dons, qui n'ont rien d'obligatoire, mais qu'a consacrés un usage immémorial, sont destinés à alléger les dépenses de celui qui doit, par la bonne chère et le plaisir, largement reconnaître le service qu'on lui rend. La manière dont

ces présents sont offerts ne mérite pas moins d'être remarquée que l'usage même de les offrir. Attendus, mais non sollicités, les lits clos se recouvrent d'avance de nappes blanches pour les recevoir, et les fermières ou leurs servantes y vont déposer ce qu'elles apportent, sans en ouvrir même la bouche aux maîtres du logis, sans leur demander ni en recueillir le moindre remerciment. C'est tout à la fois la simplicité des premiers ages et une délicatesse qu'à défaut de notre civilisation inspire aux fils de l'Armorique leur fierté naturelle. Ils sont bien aises d'être royalement traités par leur hôte, mais ne veulent pas cependant que leur travail soit payé trop au-delà de sa valeur, et rien ne leur paraît plus convenable que de solder ainsi la différence par une sorte de contribution volontaire.

L'arrivée des femmes a excité l'attention du seul Corentin; c'est que l'amour l'a quelque peu dépouillé de son écorce bretonne, dont il ne s'enveloppera de nouveau qu'après son mariage. Il savait que celle qu'il aime marcherait à leur tête, et il les attendait en conséquence avec une impatience que partageait Marie. Une douce joie les anime tous les deux, et il accueille sa bienvenue en caressant de sa pelle le pot de lait qu'elle a sur la tête. Voilà une singulière gentillesse, dira-t-on? Il en est d'autres que provoque le travail des aires neuves, et qui mettent bien mieux encore dans son jour la galanterie brutalement expansive et joyeuse dont se pique un bas breton. Tout le temps que la surface des aires ne forme qu'une marre bourbeuse, par exemple, les jeunes filles qui passent dans les environs sont guettées, saisies, et de gré ou de force entraînées dans

ce bain de fange, où elles se débattent au milieu de longs et bruyants éclats de rire; l'état dans lequel elles en sortent est réellement fort risible, mais comme on peut le penser, n'est pas de nature à ajouter à leurs charmes.

Il n'y a presque jamais qu'une aire par village; ce serait trop peu, si en Bretagne comme en Normandie et ailleurs, un village était la réunion des maisons manales de plusieurs fermiers groupés sur un même point, bien que cultivant des terres dispersées çà et là et quelquefois situées assez loin de leur maison d'habitation. Mais un système diamétralement opposé nous a été transmis par nos pères. La demeure du métayer breton se trouve au centre, ou à peu près, des champs qu'il exploite. La plupart du temps elle y est isolée, et avec sa ceinture de crêches et de granges forme ce qu'on désigne chez nous sous le nom de villages. Deux motifs surtout déterminent aujourd'hui comme autrefois leur emplacement. On veut d'abord qu'ils soient à proximité des terres qui en dépendent, et puis que leur position dans les lieux les plus bas y fasse affluer les eaux et hâte la putréfaction des pailles, landes et bruyères, dont tant de fermiers sont réduits à fabriquer leurs engrais, fabrication funeste qui environne leurs habitations d'une eau fétide, et transforme les abords de chaque ferme en cloaques pestilentiels et impraticables. Ces foyers de corruption, actifs auxiliaires d'un fléau, ont donné chez nous des ailes au choléra; mais il y a frappé à coups redoublés, sans que ses terribles avis aient été entendus : on y sait mourir, et l'on n'y saura pas de sitôt briser le joug des habitudes routinières.

DANSES DE L'AIRE NEUVE.

DANSOU AL LEUR NEVEZ. DANSE ON THE NEW THRESHING FLOOR.

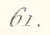
Les réjouissances auxquelles donne lieu une aire neuve ne sont pas seulement destinées à célébrer la fin de travaux pénibles; elles ont aussi un but utile, celui de les compléter. Lorsque des mains laborieuses ont recomposé le sol de l'aire, et qu'il ne s'agit plus que de le fouler et pétrir de manière à en former une masse dense et compacte qui se sillonne d'aussi peu de fentes que possible aux rayons du soleil, les fermiers remettent au dimanche cette partie de leur besogne, et c'est le plaisir ce jour-là qu'ils chargent de la remplir. Des danses sont annoncées, et la jeunesse du pays accourt aux sons de l'orchestre national, dont le maître de l'aire neuve fait de grand cœur les frais; c'est là en effet une dépense économique. Les meilleurs ouvriers ne s'acquitteraient pas aussi bien de cette tâche en s'épuisant de fatigue, que ne le font en s'amusant des danseurs, et surtout des danseurs passionnés, frénétiques comme nos bretons. Ajoutons que les parents, les amis, ceux enfin qui ont participé aux préparatifs de l'aire, et qui ont été, par conséquent, tout un jour les hôtes de la ferme, se considèrent alors comme obligés de se livrer avec courage à l'amusement ou plutôt au travail de la danse, et d'y exciter chacun par leurs propos et leur air de bonheur. Cette dissimulation folâtre et rieuse est une source d'observations piquantes. Tel qui en guidant la danse à travers mille tours et détours, ne semble écouter que ses gais caprices et n'obéir qu'à l'ivresse

du plaisir, a soin de diriger la phalange des danseurs vers l'endroit de l'aire qui n'a pas été foulé et qui a le plus besoin de l'être. Mais voici qui est plus caractéristique encore : vous voyez ce jeune cultivateur qui vient de perdre un frère tendrement aimé ? il ne s'en abandonne pas moins à toute la fougue, à tout le délire d'un danseur d'aire neuve, et si, étonné de sa conduite, vous lui en reprochez l'indécence, il vous répond en essuyant à la fois ses larmes et la sueur dont la danse a inondé son visage : « Je ne me divertis pas, je remplis un devoir ; je suis ici pour travailler, et je travaille. » Et il dit vrai ; ceux-là seuls restent alors oisifs qui consentent à être marqués du stygmate de l'indolence. Aussi comme chacun s'occupe, c'est-à-dire danse sur cette aire, qui s'achève sous les pas lourdement cadencés de tant de joyeux ouvriers! tout le monde y est acteur, si ce n'est quelques femmes restées sans partenaires, ce qu'on ne redoute pas moins dans nos campagnes qu'à la ville, et quelques vieillards qui, prêts à se jeter eux-mêmes dans la mêlée si leur exemple était nécessaire, forment comme l'arrière ban de la danse, et profitent de leur inutilité du moment pour observer, causer, ou débattre des intérêts litigieux. Assis sur un fossé ombragé qui leur sert d'estrade naturelle, les joueurs de *biniou* et de hautbois y sont soutenus par le 3e musicien que nous avons annoncé comme complétant un orchestre breton; c'est le joueur de tambourin, exécutant moins recherché que les deux autres, mais à coup sûr le plus original des trois. Quoi de plus bizare en effet qu'un grand gars, au cou duquel est suspendu une espèce de petit tambour d'enfant,

et qui le fait résonner, en mesure ou non, avec la gravité la plus grotesque?

On vient de voir que beaucoup de gens dansent aux aires neuves pour l'acquit de leur conscience; mais presque tous le font par plaisir bien plus encore que par devoir. Malgré sa lenteur habituelle, malgré cette apathie qui l'empêche de jamais se hâter, et qui aurait suffi pour donner naissance au proverbe *festina lente*, la danse est un exercice que le paysan armoricain aime avec passion, avec fureur. Ni la longueur du chemin, ni les chaleurs les plus dévorantes de l'été ne sont à ses yeux un obstacle, dès qu'il s'agit d'aller danser; il fait 2, 3, 4 lieues et davantage pour se rendre à l'aire neuve où le *biniou* l'appelle. A peine y arrive-t-il, baigné de sueur et haletant de fatigue, qu'il figure déja parmi les danseurs, et hurlant, bondissant, s'agitant comme un possédé qu'on exorcise, il y reste jusqu'à la nuit close en proie à une sorte de fièvre qui peut seule soutenir ses forces, et en faire ainsi un véritable danseur athlétique. Les femmes partagent avec les hommes ce goût si vif pour la danse, si même elles ne le portent encore plus loin; cependant à les voir on ne s'en douterait guère : elles sont sérieuses, réservées, tristes même en dansant, et quoiqu'elles s'y laissent entraîner le plus volontiers du monde, conservent un air de décence et de scrupule au milieu de leurs plus violentes évolutions chorégraphiques. Cette attitude à demi religieuse de nos lourdes bayadères, ces yeux presque toujours baissés, qui semblent chercher une fosse plutôt que le plaisir, sont peut-être un souvenir de l'origine sacrée de la danse. Ce

fut long-temps chez tous les peuples un exercice pieux, qui, suivant Platon, rappelait des idées d'ordre et d'harmonie. David dansa devant l'arche, et les prêtres de Mars exécutaient à Rome des danses que les Ombriens, émigrés celtiques, avaient importées en Italie, danses qui se sont conservées et existent encore dans notre vieille Armorique, avec leurs figures, leurs voltes dans tous les sens et même leur nom d'alors (*Red ann dro*). Les premiers apôtres du catholicisme, fidèles à leur système de sanctifier tout ce qu'ils ne pouvaient déraciner de l'ancien culte, reconnurent la légitimité de ces danses, et elles continuèrent dans les temples et les cimetières chrétiens, où, malgré les foudres déja si lointaines du pape Zacharie, elles n'étaient pas encore partout abolies au milieu du dernier siècle. On voit sur quelques vitreaux de nos églises des joueurs de *biniou*, de hautbois et de tambourin précédant les ministres du Christ, et contribuant avec eux à l'éclat des cérémonies religieuses. Mais que les temps sont changés! Excepté là, nos Orphées de village, dépouillés de leur sainte auréole, ne sont plus représentés aux fidèles que comme des agents de perdition et des hommes maudits du ciel. La danse déchue ainsi qu'eux, et de sacrée redevenue profane, est même tombée plus bas encore. Les prêtres modernes en ont fait un péché, en ont fait un crime! N'y a-t-il pas dans cet anathême un fâcheux rigorisme? proscrivez l'abus, mais permettez l'usage. L'homme laborieux a besoin de distractions et la jeunesse d'amusements; quelques heures de plaisir et de joie leur sont nécessaires comme le soleil à la plante qui long-temps en a été privée; après leurs rudes travaux, cette joie, ce plaisir, c'est leur soleil?


61.

LA VENTE AUX ENCHÈRES APRÈS LA MESSE.

AR WERZ DRE ECAN GOUDE ANN OFEREN. THE AUCTION AFTER MASS.

Ce n'est pas certainement en Bretagne qu'est né le proverbe : « Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints. » S'il est au monde un pays où leur intervention soit jugée nécessaire, indispensable, et fasse invoquer leur nom avec ferveur, c'est à coup sûr le nôtre. Telle est l'idée qu'on s'y est faite de leur crédit dans le ciel, qu'on les croit capables d'y balancer la volonté divine; et vous entendez un bon Armoricain vous dire avec une foi naïve : « Tel saint (saint Corneille, par exemple,) est si puissant, que, s'il l'avait bien voulu, il eût été le bon Dieu lui-même! » Tant de confiance dans l'intercession des saints ne pouvait manquer d'en multiplier considérablement le nombre, et c'est ce qui a eu lieu surtout dans les premiers âges de l'Église, où chaque évêque jouissait du droit d'en faire, et n'avait pas encore abandonné à Rome le monopole de la canonisation. Du reste, cette multitude de saints fait honneur à nos pères, car c'est la reconnaissance qui a ainsi peuplé le paradis breton. D'autres pays ont témoigné leur gratitude à leurs bienfaiteurs en leur élevant des statues, la Bretagne en leur donnant place dans la Légende. Les principaux apôtres du christianisme y furent d'un côté, des druides convertis qui, éblouissant le vulgaire des trésors de leur science, jusque-là mystérieuse, tournèrent contre leur ancien culte les armes destinées à le défendre; de l'autre, des moines d'outre-mer qu'enflammait cet ardent prosélytisme qui fait des miracles, et lesquels, nous

raconte Albert le Grand, traversaient d'ordinaire l'Océan à pied sec, sur un nuage, dans une auge de pierre, ou pendant un rêve qui se trouvait réalisé à leur réveil. Ces pieux missionnaires, dont la plupart était des moines *irois*, ce qui a fait appeler avec raison l'Irlande la marraine de l'Armorique, y apportaient avec la charité évangélique ce reste de lumières et de civilisation dont les cloîtres, depuis l'invasion des barbares, avaient presque été l'unique foyer. Agriculteurs et industriels, médecins de l'âme et du corps, ils défrichaient un pays inculte, y naturalisaient quelques commodités de la vie, consolaient les affligés, guérissaient des maux réputés incurables, et devaient naturellement passer aux yeux de nos sauvages ancêtres pour des sorciers ou des saints. Peu à peu certaines maladies prirent le nom de ces hommes précieux, qui savaient si bien y porter remède, et faisaient servir leurs connaissances médicales et autres à la gloire du culte qu'ils enseignaient. C'est ainsi qu'on appela l'hydrophobie *drouk-sant-Weltas*, à la lettre, le mal de saint Gildas; la goutte *drouk-sant-Urlou*, le mal de saint Urlou; les écrouelles, *drouk-sant-Cadou*, le mal de saint Cadou, etc., etc. Lorsqu'ils ne furent plus de ce monde, et qu'on ne put les invoquer sur la terre, on les invoqua dans le ciel, et l'on continua de déposer aux pieds de leur image l'humble offrande que la reconnaissance leur apportait autrefois à eux-mêmes. Un pareil usage ne pouvait qu'être encouragé. Dans ces temps-là surtout, le temple vivait du culte et le prêtre de l'autel. Aussi les encouragemens ont-ils été si efficaces, qu'il n'est pas une maladie d'animaux domes-

iaques, pas une infirmité humaine, pas une position dans la vie, qui ne soit la spécialité de quelque saint, et une excellente branche de revenus pour l'église ou la chapelle qui lui est consacrée. Nous avons vu que c'est saint Antoine qui défraie celle du Faou ; ailleurs c'est saint Joua ou saint Eloi, ces illustres vétérinaires qu'on y trouve représentés avec les attributs d'un évêque et d'un maréchal ferrant ; là, saint Herbot, sous la protection duquel les bœufs prospèrent et les génisses deviennent fécondes ; ici, saint Ives, le plus célèbre des rares représentants du barreau dans le ciel et le calendrier ; cet avocat des pauvres, dont on disait dans son temps : *Advocatus sed non latro, res mirabilis populo* ; plus loin, saint Hervé, la terreur des loups et la sauvegarde des troupeaux ; saint Isidore, la providence des jardins, qu'il préserve des taupes ; saint Ronan ou saint Guénolé, qui font cesser la stérilité des femmes, et sainte Honorée qui leur donne du lait ; enfin, saint Conogan, saint Trégaré, saint Gouesnou et cent autres, grâce à qui les aveugles voient, les sourds entendent, les culs-de-jatte jettent leurs béquilles et se mettent à courir. La plupart de nos saints reçoivent indistinctement des offrandes de toute sorte ; à quelques-uns, cependant, il en faut de spéciales. Ainsi lorsqu'on vient plonger un membre malade dans la fontaine merveilleuse de Briec, on y porte neuf poupées d'étoupe, quêtées dans neuf maisons où il y a une Marie. Saint Gildas, qui guérit de la rage, doit recevoir un poulet blanc. Un pauvre diable se désolait un jour de ne pouvoir lui en offrir de la couleur qu'il préfère : « Eh bien ! lui dit l'abbé compâtissant préposé à la recette,

au lieu d'un blanc donne-s-en deux noirs, cela reviendra au même. » Quels que soient du reste les dons en nature, blé, beurre, toile, crin, poulets, veaux, etc., ils sont ordinairement mis aux enchères le dimanche suivant. C'est au sortir de la messe et au pied de la croix que se tient cette espèce de bazar sacré avec le Christ pour enseigne, et que la piété achète ce que la piété a donné.

Vous voyez une de ces Bourses qu'on peut appeler bretonnes, car il n'en existe peut-être de semblables qu'en Bretagne. Un marguillier étale à tous les regards le superbe lapin qu'il met aux enchères, et tient de l'autre main un morceau de beurre qu'il va ensuite y mettre. Le bedeau sert de crieur, et, adossé à une curieuse croix de granit, fait retentir les échos du cimetière des résultats de cette pieuse adjudication. Les divers groupes qui y assistent ne se disperseront que lorsqu'il n'y aura plus rien à vendre; ils ne voudraient pas faire au patron qui veille sur la paroisse l'injure de laisser sans chalands ce qu'il peut y avoir dans ses revenus à mettre en vente. Une partie des spectateurs paraissent inattentifs et ne le sont cependant pas ; Corentin, par exemple, qui ne manque jamais après la messe d'accoster Marie et de prolonger autant que possible son entrevue hebdomadaire, dès qu'il s'apercevra que tel ou tel objet ne trouve pas d'acquéreur, se détournant brusquement, coupera par une enchère sa conversation amoureuse ; ou bien son père, qui est allé s'agenouiller sur une tombe, s'arrêtera tout-à-coup au milieu d'un pater ou d'un ave, pour crier : *Pemp real!... eur skoed!* (cinq réaux! un écu!) puis il reprendra sa prière interrompue.



LA BANNIÈRE.

AR BANNIER. THE BANNER.

On peut citer quelques contrées où l'antique ferveur catholique n'est pas plus éteinte qu'en Bretagne, qui attachent aussi une importance extrême au culte extérieur, et dont la foi se manifeste surtout par l'éclat des cérémonies et l'amour des processions; mais, nous le répétons, il n'en est pas qui ait plus libéralement livré le ciel à des saints indigènes, et qui leur y ait fait une plus large part de droits et d'autorité. On vient de voir quelques bizarres résultats de cette toute-puissance; eh! bien, ce que nous avons dit n'approche pas de ce que nous avons à dire. On croira que c'est un conte; nous l'avons cru long-temps.

L'église, et non la maison commune, étant le centre et comme le capitole des clans bretons, la bannière religieuse est naturellement à leurs yeux d'un bien autre prix que la bannière politique. Aussi le drapeau blanc et le drapeau tricolore l'ont-ils emporté tour à tour l'un sur l'autre sans le s'émouvoir beaucoup. Mais dès qu'il s'agit de leur bannière patronale, s'il leur faut conquérir les faveurs du ciel en faisant un rempart de leurs corps au saint dont elle offre l'image, comme au *pardon* de saint Hervé, alors éclate toute leur énergie orageuse, alors reparaissent tout entiers *ann tud kaled euz Armorik*, les hommes de fer de l'Armorique! Ce *pardon* de saint Hervé a lieu sur les confins du Finistère et du Morbihan. Les Vannetais et les Cornouallais s'y rendent en foule, non seulement pour prier et y déposer leur offrande, mais encore, mais surtout, pour se

disputer la bannière qu'on y porte à la procession, et qui assure à celui des deux pays dont les champions s'en emparent, une riche et abondante récolte de blé noir! Il n'est pas de ruses auxquelles on n'ait d'abord recours de part et d'autre pour arriver à la conquête de la bienheureuse bannière, et si par hasard, soit les Cornouaillais, soit les Vannetais s'en rendent ainsi les maîtres, elle est soudain mise en pièces, et c'est à qui en emportera quelque parcelle comme une sainte et puissante relique! Mais on en appelle plus souvent encore à la force qu'à l'adresse, et d'ordinaire, le *penn-baz* finit par résumer toute la stratégie des deux camps. Venez! voici la procession qui s'avance! Ces Celtes baptisés, munis de leur arme terrible, y marchent, à cette homicide procession, comme on marche au carnage! De temps en temps, ils brandissent leurs menaçants *penn-baz*, et croyant chanter des cantiques, poussent des rugissements qui, seuls, annonceraient le duel près de s'engager entre la Cornouaille et la Vénétie. Le moment de la lutte est venu!... tout-à-coup les deux partis, ivres d'une dévotion sauvage, se précipitent sur la bannière et l'entourent d'une horrible mêlée, où ne s'entendent plus, au lieu de prières, que des imprécations et des cris de mort; où ces sanglants pèlerins cherchent à mériter jusque par le meurtre les lambeaux et les faveurs de saint Hervé! Ainsi que leur ardeur dévote, les femmes partagent leur ardeur batailleuse. Elles ne se contentent pas, dans leur pieuse anxiété, de faire des vœux pour l'issue du combat; elles y jouent un rôle aussi actif que possible en animant les leurs de la voix et du geste, en leur

apportant des cailloux à pleins tabliers. Cependant le sort a prononcé!... et les femmes du parti victorieux, rayonnantes d'une joie hideuse, se jettent à leur tour sur le butin sacré. Aucune ne trouve trop payés ces débris de banderolle, que la victoire leur livre tachés de sang!..... et pourtant les vainqueurs ainsi que les vaincus ont presque toujours des blessés, des morts à emporter du champ de bataille!... mais qu'importe aux fidèles croyans de saint Hervé quelques bras rompus, quelques crânes brisés! ces petits malheurs ne sont-ils pas compensés largement?... la vénérable bannière leur est restée, et ils auront cette année une abondante récolte de blé noir!

Se peut-il, dira-t-on, que le clergé tolère un pareil abus des choses sacrées? se peut-il qu'il se prête à ces processions meurtrières? On aura encore peine à le croire : il a vainement cherché à les abolir. Un curé, il y a quelques années, déclara positivement que la procession n'aurait pas lieu. Il avait trop présumé de son autorité; car il est à remarquer que les Bretons n'obéissent aveuglément à leurs prêtres que lorsque ceux-ci se montrent esclaves eux-mêmes de leurs antiques croyances. La bannière fut prise d'assaut dans la sacristie, et le curé dans son presbytère, et celui-ci, garotté et porté sur une civière, consacra malgré lui, par sa présence, la procession qu'il voulait empêcher et la bataille qui de temps immémorial en est le complément obligé. Ses confrères se sont donc résignés à l'abus qu'il avait inutilement essayé de combattre, et c'est à tort. On n'extirpe pas toujours du premier coup une habitude que les siècles ont profondément enracinée :

mais ce n'est pas une raison pour renoncer à la détruire, pour souffrir qu'elle s'éternise. Du reste, si quelque chose est propre à faire vivre celle-ci, c'est l'inqualifiable mesure d'exiger, avant la sortie de la procession, le prix de la bannière qui doit y être mise en pièces. N'est-ce pas là autoriser en quelque sorte la coutume barbare à laquelle on voudrait mettre un terme ? si une pareille prévoyance ne mérite que des éloges sous le rapport fiscal, en mérite-t-elle autant sous tous les autres ?

On voit ici la procession en marche : les belliqueux pélerins frappent l'air, en attendant mieux, de leurs redoutables *penn-baz*, qui s'y agitent par centaines. Des gendarmes, soutiens impuissants de l'ordre public, se sont placés sur la route que parcourt la procession. Leur présence est à peine remarquée, et soit qu'ils restent, soit qu'ils partent, il ne s'en donnera pas un coup de plus ou de moins. Incapables de faire respecter la loi, ils ne pourront que la venger. Sur le premier plan, une tente de restaurant vous invite à boire et à manger ; cet amas d'assiettes et d'écuelles, cette marmite aux larges flancs, cette cuisinière enfin, qu'à son costume et à l'air d'importance avec lequel elle éventre un poulet, vous reconnaissez pour une cuisinière citadine, disent assez que voilà le principal restaurateur du *pardon*. Deux Cornouaillais marchandent l'un une bouteille de vin, et l'autre un maquereau. Ils veulent prendre des forces pour le combat, bien que l'air farouche du dernier particulièrement, annonce qu'il n'a pas besoin de s'y exciter.



ANNONCE D'UN DÉFRICHEMENT.

EMBANN EUR MARRADEK. NOTICE OF BREAKING UP NEWLAND.

Nous avons déjà dit deux mots du mutuellisme breton ; mais on n'a vu que sur de faibles proportions le tableau d'une de ces fêtes laborieuses, dont les scènes vont se dérouler sur une plus vaste échelle, et qui se terminent par ce qu'on pourrait appeler les jeux Olympiques de la Bretagne.

Le principal cultivateur de la paroisse de Corentin doit ensemencer cette année un de ces vastes terrains en friche, qui s'étendent par centaines d'hectares dans notre pays si riche et si ignorant de sa richesse, si fécond et si délaissé ! Ce défrichement, ou plutôt cette *marrerie*, nom qu'a reçu le travail dont il s'agit, de l'espèce de houe appelée marre qui y est employée, sera assez considérable pour nécessiter un grand renfort de bras, et faire faire un appel général au ban et à l'arrière-ban d'auxiliaires que peut fournir le canton. C'est en effet à l'occasion des *marreries* qu'a lieu particulièrement cette espèce de conscription volontaire ; qu'une foule d'étrangers, réunis par des travaux organisés en parties de plaisirs, deviennent momentanément une grande et joyeuse famille, et que 50 ménages épars ne forment plus soudain qu'un seul et vaste ménage sociétaire.

La première chose dont s'occupe naturellement le cultivateur qui veut ainsi pendant quelques jours se faire le chef d'une colonie agricole, c'est d'y attirer par la publicité les colons qui doivent faire disparaître son improductive nudité. Cette publicité est celle d'un peuple dans l'enfance; il ne s'agit pas ici des mille voix de la presse,

mais de la voix unique d'un valet de ferme, qui même pour lui donner quelque retentissement utile, est obligé d'attendre la foire prochaine. Car, lorsqu'il est question d'un intérêt paroissial, c'est du pied de la croix que part, après la messe, l'avis qu'on veut répandre, et cela suffit; mais si cet avis doit franchir les limites de la commune, on est réduit à en différer la publication jusqu'à l'une de ces foires renommées, où accourent de toutes parts des chalands et des oisifs. Là, à l'heure où il y la foule, le héraut du tournois champêtre commence à y circuler, précédé du *biniou* et de la *bombarde*, et portant, en guise d'enseigne, au haut d'une fourche, les rubans, mouchoirs et chapeaux promis aux vainqueurs de la fête. Le voilà arrivé à l'extrémité du bourg; il vient d'y répéter *son avis au public*, et pendant que les deux musiciens s'en font comme les échos joyeux, il laisse, avec un air de vanité satisfaite, examiner, admirer les prix attrayants que la magnificence de son maître fait offrir à la force et à l'adresse. Plusieurs des curieux qu'a rassemblés autour de lui le fracas de son annonce, ne jettent qu'un regard indolent sur les objets qu'il leur étale; mais en dépit de cette apparente froideur, on peut être sûr qu'ils ne manqueront pas au rendez-vous. De tout côté, du reste, l'attention est vivement excitée. Là, un couple à cheval qui allait se remettre en route pour sa commune lointaine, a soudain suspendu son départ; ici, l'acheteur d'une vache qu'avait effrayée le bruyant cortége, a vigoureusement saisi la bête par une de ses cornes, l'a ramenée à une immobilité complète, et il est maintenant tout oreilles. Corentin et Marie ne sem-

blent occupés que d'eux-mêmes, mais le sont par contre-coup de la fête qui se prépare : ils se promettent bien d'y être l'un et l'autre, et heureux du présent, ils en jouissent dans l'attente d'un bonheur plus vif encore, ce qui est la volupté suprême ; aussi rayonnent-ils tous les deux d'une joie douce et sympathique. Corentin, fidèle aux usages amoureux de l'Armorique, qu'il trouve fort à son gré, tient les mains de Marie pressées dans les siennes ; et ces mains, qui, à la ville, se contracteraient comme la sensitive à la moindre atteinte, lui sont abandonnées avec une candeur, une ingénuité baptismale, qui vaut bien la pudeur un peu fardée de nos salons. On remarquera, en passant, que cette manière traditionnelle de se faire la cour parmi la jeunesse du pays, montre assez qu'il ne fut jamais soumis à la loi salique, dont une disposition condamnait l'homme qui pressait la main d'une femme à une amende de 15 sous, et de 30 sous, s'il lui touchait le bras. Deux personnages complètent le groupe de Corentin et de Marie, qui, à lui seul, est tout un drame. C'est d'abord la servante, la confidente de Marie, dont l'air d'indifférence et la figure presque sans vie, contrastent avec les traits de sa maîtresse, si animés et où se révèle si bien le sentiment qui l'agite ! C'est ensuite le vieux mendiant que nous avons déjà vu épiant leurs amours, dont il se promet de tirer bon parti ; mendiant expérimenté, s'il en fut, qui sait dans quelles situations on est surtout charitable, et range les amoureux dans la première catégorie de ceux qui prodiguent sans réflexion l'aumône.

Il y a, certes, beaucoup à reprendre dans la civilisation

que se sont faite les Bretons, et qu'ils défendent si opiniâtrément encore contre les empiétemens de la nôtre ; mais elle a aussi du bon, et renferme sous plusieurs rapports les germes d'une organisation sociale aussi forte, aussi parfaite qu'on en puisse trouver ailleurs. Nous en citerons pour exemple, cet usage des grands travaux exécutés en commun, ainsi que le système d'associer dans les campagnes les arts industriels aux arts agricoles. Combien ce système ne l'emporte-t-il pas en effet sur celui des fabriques à proportions colossales? Comparez les fruits de l'un et de l'autre! La population de nos fermes manufacturières est remarquable par son aisance et ses habitudes d'ordre et de moralité. Y en a-t-il, au contraire, de plus corrompue et de plus misérable que celle des grandes fabriques? y en a-t-il qui soit plus prompte à écouter les apôtres de l'anarchie? y en a-t-il enfin, qui, à cette époque de liberté, soit moins libre, soit plus honteusement esclave? Ce sont les serfs d'une nouvelle féodalité, de la féodalité industrielle! et les hauts barons d'un autre temps ne furent jamais aussi cruels que ceux de ces gigantesques fabriques d'Angleterre, où des milliers d'enfants travaillent depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir! et combien gagnent-ils? cinq sous et demi par jour, pour être tenus à l'attache pendant dix-neuf heures, surveillés par des contre-maîtres qui, un fouet à la main, frappent tout enfant qui s'arrête! Quel spectacle dégradant pour l'humanité, et que l'âme est rafraîchie à l'aspect de ces travaux pleins de charmes, où nos Bretons se prêtent si fraternellement une assistance réciproque!



LES PRÉPARATIFS.

AOZIDIGEZOU. THE PRÉPARATIONS.

Le vieux proverbe l'a dit : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; » en voici une preuve de plus. Depuis un demi-siècle, une foule de systèmes se sont disputé le monde, et tour à tour ont prétendu résoudre victorieusement les questions que l'esprit d'examen a soulevées en politique, en morale et en religion. Au milieu de ce bruit, de cette tempête de théories et de chimères, ce qu'il y a eu de plus ingénieux, c'est, sans contredit, la théorie sociétaire de Charles Fourrier, génie méconnu qui sera un jour célèbre comme le Christophe Colomb de tout un monde social. Mais, de même que l'Amérique ne fut peut-être découverte que sur quelques indices de voyages antérieurs, peut-être aussi l'inventeur des associations domestiques-agricoles, en a-t-il puisé l'idée première dans les antiques usages de notre Bretagne. Ce qu'il y a de certain, c'est que le mutuellisme breton contient en germes le système qu'a si heureusement développé Charles Fourrier.

Frappé de l'hostilité égoïste que l'isolement familial et le travail parcellaire ont créée dans la société actuelle, Charles Fourrier se demanda s'il était bien dans les vues de la providence, cet esprit d'antagonisme et de lutte perpétuelle, ce pêle-mêle, ce sauve si peut commercial, qui résulte de l'ordre ou plutôt du chaos civilisé ? Il arriva à cette conclusion, que c'était outrager Dieu, que de lui attribuer un état de choses qui consacre ces duels de la concurrence, où l'on écrase si l'on ne veut être écrasé ;

un état de choses où l'on ne peut guère se laisser aller à ses désirs, sans se faire tort à soi-même ou à autrui ; où le travail et la vertu sont rarement des voies de fortune, où enfin, il faut qu'il y ait beaucoup de pauvres pour qu'il y ait quelques riches, ce qui est une source incessante de désordres et d'agitations, ce qui fait du mécanisme civilisé un véritable volcan à éruptions périodiques ! mais il ne suffisait pas de blesser à mort le système de concurrence indéfinie, comme il ne suffit pas de dire : les gouvernemens doivent travailler pour le bonheur des gouvernés ! c'est là un principe, et non une science : et cette science, où était-elle? sur quelle brillante étoile s'orienter pour la découvrir? devait-on la trouver dans les associations révolutionnaires et dans le programme ridiculement appelé *les droits de l'homme ?* Charles Fourrier démontra facilement tout ce qu'ont d'abord de faux, de contradictoire et de stérile, et puis de hideux et d'atroce, des théories qui créent un monde à rebours, donnent à l'homme une souveraineté idéale en oubliant de lui donner du pain, et dont le dernier mot est nécessairement le vol et l'assassinat! Devait-on la trouver dans le Saint-Simonisme, dans la secte d'Owen ou quelque autre? Pas davantage, car toutes attaquent l'esprit de propriété, cet esprit inhérent à la nature humaine. La solution du problème appelait donc des procédés sociétaires diamétralement opposès aux leurs, et tels qu'ils pussent avant tout absorber les intérêts individuels dans les intérêts collectifs, et extirper cette gangrène d'antagonisme qui ronge au cœur notre société. C'est ce résultat que promet

d'atteindre Charles Fourrier par son régime de société ou travail combiné, à grandes réunions et à grands moyens économiques, et qui existe en partie dans notre Bretagne depuis un temps immémorial. Mais voici un rapprochement plus frappant encore.

Dans l'ordre civilisé, point de travail, la plupart du temps, sans les véhicules du besoin, de la raison ou de la contrainte. On a cru l'encourager par la hausse des salaires; mais améliorer la situation du pauvre, c'est le pousser à l'oisiveté! Le peuple, parvenu à l'aisance, ne veut travailler qu'un ou deux jours par semaine, et d'un autre côté, la moindre instruction qu'on lui donne l'éloigne du travail manuel. D'où vient qu'avec de si bonnes intentions notre philanthropie n'obtient que de si malencontreux résultats? De ce que le travail est organisé à contre-sens; de ce que, dans l'ordre civilisé, l'ennui y est aussi invariablement attaché que la ruine l'est au plaisir; en un mot, de ce qu'une philosophie sacrilége plaçant Dieu au-dessous de l'homme, a prétendu qu'il est inférieur à Solon ou à Mirabeau, qu'il n'a pas su comme eux faire un code pour les relations sociales, et que l'humanité, incapable d'arriver à la vertu si elle ne suit leurs lois, doit réprimer l'attraction, oracle de Dieu, fausser les caractères et étouffer les instincts qu'il a mis en nous, pour atteindre aux harmonies morales de la liberté, l'égalité, la fraternité ou la mort! Charles Fourrier est donc allé à la racine du mal, et donnant l'attraction pour clef de voute à son édifice sociétaire, il a substitué au travail qui répugne, le travail qui attache! Eh! bien, ce système d'industrie attrayante, cette

transformation de tous les travaux en jouissances aussi vives que des fêtes, ne se trouve-t-elle pas encore dans le mutuellisme breton? N'est-ce pas là la base antique des *Dervez bras*? Il est vrai que le Newton de l'attraction morale a poussé à leurs dernières conséquences, des principes que tenaient de la nature seule les peuplades de l'Armorique. C'est ainsi qu'après avoir admis un progrès réel dans l'enchaînement des quatre sociétés connues, sauvagerie, patriarchat, barbarie et civilisation, qui, du reste, ne doivent être considérées que comme les quatre phases de l'enfance humanitaire, il fait briller dans tout son éclat sur leurs ruines, l'*ordre harmonique*, où toutes les passions, même les plus rebelles, comme l'amour et l'ambition, concourent sans qu'on ait à invoquer la voie coercitive des gibets, tribunaux, philosophes et autres rouages impuissans, concourent, disons-nous, à la richesse et au bonheur individuel et général; où la production se répartit forcément avec équité, suivant le talent, le travail et le capital; où l'idée neuve et belle des séances courtes et variées, conformes au besoin de changement qu'éprouve l'homme, permet tous les progrès de l'industrie et, par conséquent, la division extrême du travail, division qui, actuellement, conduit à l'abrutissement du travailleur, et fait de la plus noble créature, une machine à fabriquer des pointes de clous et des têtes d'épingles; où enfin tout est bien-être, sécurité, jouissance, et digne du nom de cet ordre de choses, *l'ordre harmonique*!

Mais toujours est-il que la Bretagne, qu'on dit si arriérée, présente en germes toutes ces merveilles du système le plus avancé de l'époque!

66.



LE DÉJEUNER.

ANN DIJUNI. BREAKFAST.

Les principes et les analogies que, suivant une expression chimique, nous avons comme dégagés du mutuellisme breton, nous ont un peu fait perdre de vue les préparatifs de la grande marrerie qui, lors de la dernière foire, a été annoncée avec tant d'éclat. Ces préparatifs avaient communiqué à la ferme une vie, un mouvement inaccoutumé; on eût dit un de ces caravanserails solitaires et rarement visités, où le lendemain devait séjourner une caravane, et en voyant, du chemin qui serpente aux flancs de la montagne voisine, les flots de fumée que vomissaient toutes les cheminées à la fois, le passant oublieux se fût rappelé involontairement que ce jour-là était la veille d'un grand jour. Cependant la ferme n'était encore qu'une colonie de femmes, ce qui du reste ne la rendait que plus animée et plus bruyante. Suivant l'antique usage, les ménagères de ceux qui devaient participer aux travaux et au repas du lendemain, étaient venues grossir de leurs tributs la masse des provisions de bouche qu'exige l'appétit homérique des Bretons d'un *Dervez bras;* c'est là, en effet, un véritable gouffre à combler. Elles avaient en outre offert leurs bons offices, et les plus expérimentées, les fortes têtes et les cordons bleus du canton, s'étaient bientôt emparées de la direction culinaire de la fête, et régnaient chacune à l'un des foyers de la ferme, aidées et servies par ces capacités du second ordre qui se sentent nées pour obéir, comme les autres pour commander. Le talent le plus occupé en pa-

reille circonstance est celui des faiseuses de crêpes, ce mets d'une consommation si générale, qu'on trouve ordinairement en pyramides sur les tables bretonnes, et qui se fabrique dans les grandes occasions par centaines et même par milliers. Il y a des crêpes de diverses sortes : elles se font avec de la farine de froment, d'avoine et surtout de sarrasin délayée dans de l'eau ou du lait et qu'on étend avec le *rozel*, petit rateau en bois plein, sur une plaque de fer, où la crêpe après avoir été cuite d'un côté, l'est de l'autre sur une seconde plaque qui l'attend près de la première. Ces deux plaques sont préalablement frottées de beurre ou de sain-doux et de jaunes d'œufs, qui les décrassent et empêchent la crêpe de s'y attacher. Il est une variété de la crêpe qu'on appelle galette, et qui n'en diffère que par plus d'épaisseur ; ce sont les mêmes ingrédients, c'est la même pâte ; seulement cette pâte a été moins fouettée, et ne pourrait s'enlever aussi déliée et aussi légère de la poêle qu'elle recouvre d'une couche double ou triple. La crêpe, cette antique patisserie de nos campagnes, a été adoptée par nos villes ; il est vrai qu'elle n'y a guère conservé que son nom, et que le sucre, la cannelle, la vanille, enfin tout le luxe de la cuisine civilisée y ont bien altéré sa simplicité celtique. Morlaix et Quimper, entre autres, font des crêpes-dentelles, figurant une main, qui jouissent d'une grande renommée et qui la méritent par leur goût délicat et fin.

Deux foyers de la ferme ont été consacrés à la fabrique des crêpes du *dervez bras*. Au premier préside une de ces commères dont, en pareil cas surtout, l'habileté reconnue

et le verbe haut font un très important personnage. Elle tient l'espèce de batte d'Arlequin qu'on emploie à retourner les crêpes, et fixe sur celle qui s'achève un de ces regards puissants et sûrs, où se peint toute la confiance du génie en lui-même; on peut garantir que cette crêpe sera cuite à point. Près de l'autre femme, à l'air humble et peu capable qui lui sert d'aide, sommeille le *tad-koz*, cette momie domestique, que les ans ont ramenée à la faiblesse de l'enfance, et qui, reléguée comme elle au milieu des femmes, ne demande qu'à exister sans s'en apercevoir et semble moins vivre qu'assister à la vie. Le second foyer est sous la direction d'une commère non moins active que la première et beaucoup plus aigre et plus criarde; aussi accueille-t-elle, les poings sur la hanche et le reproche à la bouche, Marie et quelques autres jeunes filles, qui ont été très longues à faire une route fort courte, et apportent leur tribut un peu tard. Ce n'est pas étonnant; Corentin s'est trouvé, sans doute par hasard, sur leur chemin; on a causé, et pour des amants qui causent, les heures n'ont pas le même nombre de minutes que pour une vieille femme qui fait des crêpes.

Le lendemain le soleil levant a vu accourir de toutes parts vers la ferme une armée de travailleurs, gais, dispos et brûlant de se signaler dans cette fête agricole, à laquelle doivent présider tour à tour le travail et le plaisir, ou plutôt à laquelle le plaisir seul présidera; car un travail semblable ne peut-il s'appeler de ce nom? Tous ont mis bas leurs jupens, et les voilà dans le costume qui convient et plaît à leur ardeur laborieuse.

La vaste pièce où les a réunis le déjeûner fait face, dans les grandes fermes, à la pièce principale tout ensemble salon, cuisine et chambre à coucher, qu'encombrent les huches, les armoires et les lits clos, encombrement qui n'y laisse qu'un étroit passage. Cette pièce-ci au contraire reste ordinairement presque vide. Les convives y sont assis à une longue table, économiquement formée de deux planches mises côte à côte, et qui lui donnent si peu de largeur que les chapeaux à grands bords se rapprochent et se touchent comme les derniers étages des pignons d'une rue féodale. Cette table est garnie d'énormes morceaux de lard et de bœuf qu'eussent enviés Achille et Agamemnon, et d'innombrables pots de cidre qui se vident dans des écuelles en guise de verres. On ne boit du reste que modérément; il serait honteux de s'enivrer de si bonne heure, et il n'est maintenant question que de se donner des forces et de s'exciter au travail. Que n'en est-il toujours ainsi? et pourquoi faut-il qu'en fait de boissons nos Bretons tiennent plus à l'abus qu'à l'usage? Le maître du logis remplit une écuelle avec un air de satisfaction et de libéralité qui du reste est d'obligation; car, nous l'avons dit, l'étiquette des *dervez bras* commande une sorte de prodigalité, et, un pareil jour, la parcimonie serait trouvée de fort mauvais goût. Près de lui, la doyenne des cuisinières, cette bonne vieille dont le nez et le menton semblent destinés à se rejoindre avant peu, vient s'assurer si l'on est content, si tout va bien; et parmi les parents ou amis intimes qui servent à table, on remarque Marie qui veille à ce que Corentin ne manque de rien, et vient, non sans être observée, lui remplacer son pichet vide.



LE TRAVAIL.

AL LABOUR. WORCK.

Après ce premier et paisible repas, à peine troublé par les exclamations arrachées à la faim et à la soif des convives, tous se sont dirigés vers l'aride plaine que doit momentanément fertiliser le tournoi agricole qui se prépare. C'est un de ces grands et stériles lambeaux de terre, la honte de notre pays, que recouvrent à perte de vue la mousse, la bruyère et çà et là quelques buissons de landes rabougries. Les travailleurs, armés de la marre, doivent peler la surface de cette terre inculte, et des mottes qu'ils en détachent se forment de petits monticules auxquels on met le feu, et dont la cendre est ensuite répandue comme engrais sur les lieux mêmes. La vaste pièce qui doit ici subir cette opération de l'égobuage a été partagée en portions égales, bornées carrément par de petites gaules fichées en terre, et marquant l'espace que chacun doit écrouter. A quelques-unes flotte un bout de faveur rouge, et au haut de la perche qui domine ce pacifique champ de bataille, brille le magnifique ruban vert chamarré d'argent qui sera le prix du vainqueur, de celui qui aura le premier terminé sa tâche. Corentin espère bien le mériter, et il se voit déjà l'offrant à Marie qui, au prochain pardon, en serrera sa jolie taille. Cependant le triomphe sur lequel il compte paraît jusqu'à présent réservé à un autre. Jaouen, son éternel rival, Jaouen a de beaucoup les devants sur lui, et les curieux qui circulent autour des champions, pour juger de quel côté penche la victoire, excitent de la voix et du geste

celui qui leur semble devoir la remporter. Mais enivré par ces funestes encouragements, le maladroit Jaouen se hâte, dirait-on, d'user ses forces, tandis que Corentin, plus avisé, ménage les siennes, et sait se résigner à une défaite provisoire qui lui vaudra une victoire définitive. C'est ce qu'il fait entendre au groupe ami qui lui témoigne ses craintes, pendant que, sa marre entre les jambes, il reprend haleine, crache dans ses mains et se les frotte, manière toute bretonne de se donner de l'ardeur et qui, le croirait-on, n'est pas moins efficace que singuliere. A la tête de ce groupe est M. le Curé, le bréviaire sous le bras, la tabatière et le mouchoir de Chollet à la main, qui a voulu honorer de sa présence cette fête du travail. Il sait en effet, mieux que personne, que les passions glissent légères sur les natures que le travail a endurcies; il sait qu'on y puise des idées d'ordre, de vertu, de religion, en un mot, que Dieu et le travail se touchent, et que celui-là qui travaille, prie! A sa gauche sont deux jeunes espiègles chez qui il a reconnu des dispositions pour le latin, et dont il a fait deux enfants de chœur en attendant qu'il en fasse deux prêtres. A sa droite, vous voyez une des puissances du bourg dans cette vieille, moitié citadine, moitié paysanne, qui adresse à Corentin un sourire bienveillant et protecteur : c'est la veuve d'un militaire que l'empereur consola, il y a vingt-cinq ans, de son veuvage, en lui donnant le droit de mettre pour armoiries au-dessus de sa porte : *Butun mad*, c'est-à-dire qu'elle est la débitante de tabac de la commune, sorte de fonctionnaire qui n'y est pas moins un type et une nécessité que le curé et le maire; car

le tabac, dans nos campagnes, c'est le luxe et la consolation du pauvre ! Son petit-fils la sépare de Soizic, cette servante si éveillée, que vous vous rappelez sans doute ; elle est restée vieille fille, et s'intéresse comme une autre mère à tout ce qui regarde son jeune maître, mais pas plus cependant que la jeune fille timidement cachée derrière M. le Curé, au milieu de ses compagnes, et qu'il est inutile de vous nommer. Vous remarquerez que toutes ces femmes, fidèles à leurs habitudes laborieuses, se sont munies de leurs quenouilles et se promènent ou causent en filant. C'est là le caractère distinctif des bretonnes ; elles ne restent jamais inoccupées, et lors même qu'elles viennent à la ville, la tête surchargée de pots de lait ou d'autres denrées de la ferme, la plupart tricotent en outre tout le long du chemin, utilisant ainsi doublement leur voyage et leur temps.

C'est à l'égobuage, triste ressource, qu'on demande surtout des engrais dans une foule de communes centrales dont la moitié, dont les trois quarts sont en friche. Quand ces sauvages solitudes ne produisent même plus l'herbe maigre que broutaient des troupeaux plus maigres encore ; quand elles se couvrent partout de bruyère et de mousse, la marre vient parfois les en dépouiller, et leur cendre rend quelques moments de vie et de jeunesse à cette terre qui sommeille presque toujours comme dans les siècles les plus barbares. On y sème alors du seigle ou du sarrazin, et à leur produit plus que médiocre succède une récolte de landes d'abord assez vigoureuses, mais qui bientôt cessent de l'être et montrent combien la terre ainsi engraissée est prompte à redevenir impuissante et stérile. Il est des can-

tons où le propriétaire des terrains égobués reçoit le quart de la première récolte ; ce droit, qu'on pourrait regarder comme féodal, a survécu aux autres du même genre, et les fermiers l'acquittent sans qu'on ait à les mettre en demeure. C'est du reste une sorte d'indemnité pour le préjudice qu'ils causent à la terre en la forçant de produire cet insuffisant engrais aux dépens des principes qui la vivifient.

On le voit, de tels défrichements ne sont point un progrès; ils n'effacent réellement pas de notre carte les terrains improductifs qui y abondent ; aussi la Bretagne est-elle encore, comme il y a 50 ans, un pays (et c'est peut-être le seul en France) où l'on peut faire une grande fortune par l'agriculture. Mais elle est méconnue et dédaignée ; on envoie des colons au loin défricher le désert, et le désert est ici ! Cependant, pour réussir dans la plupart de ces colonies lointaines, il faut recourir à une espèce de bétail humain qui se vengera un jour de son avilissement, tandis que chez nous l'homme s'améliore en même temps que la terre. Mais tout conspire contre ce coin du monde; chacun aujourd'hui semble croire qu'il faut s'occuper de l'Industrie avant l'Agriculture, ce qui est pourtant planter l'arbre par les branches. L'Agriculture est la base de la prospérité des nations, et l'Industrie n'en est que le corollaire. Que le législateur excite donc enfin aux améliorations agricoles, et que par un système bien combiné de franchises et de primes il fasse affluer dans nos campagnes les spéculateurs et les capitaux; car sans avances, encore une fois, comment nourrir des bestiaux et se procurer ces puissants engrais dont toute terre qui produit est avide?



LE DINER DES HOMMES.

LEIN ANN EZEC'H. THE MEN'S DINNER.

L'heure du dîner a suspendu cette ardente lutte du travail; réunis par la faim, les rivaux de tout-à-l'heure ne songent en ce moment qu'à se gorger, autour du bassin commun, d'une lourde bouillie de sarrasin, dont le grand mérite est de peser assez sur l'estomac pour qu'on ne le sente vide de nouveau qu'au bout d'un certain nombre d'heures. Les plus lestes se sont emparés des escabelles de la ferme; les autres mangent accroupis sur leurs talons, et quelques-uns, qui ont laissé accaparer toutes les places, sont debout et expient leur lenteur ou leur maladresse en ne dînant que par la grâce de Dieu et des accapareurs. Chacun de ces vastes bassins de cuivre, que nos bretonnes mettent tant d'amour-propre à étaler polis et brillants dans leur vaisselier, peut contenir le repas d'une vingtaine de convives; on y met, avec l'eau et le ferment nécessaire, de cinquante à soixante livres de farine. Lorsque cette énorme masse de bouillie commence à épaissir, les forces d'une femme ne suffisant plus à la tourner, elle brûlerait bientôt, à la honte de la maîtresse du logis, sans la galanterie et la vigueur de quelques-uns de ses hôtes, qui n'attendent pas qu'elle les y invite pour venir à son aide et s'armer à sa place du *baz-iod*, du bâton à bouillie. C'est en triomphe et au son du *biniou* que les bassins sont portés du foyer sur les divers points de réunion; la ménagère va ensuite de l'un à l'autre, accompagnée de servantes chargées de beurre, et en jette au moins deux livres au milieu de chacun des bassins. C'est une sorte

de sauce, d'assaisonnement commun à tous les mets bretons, mais qui, pour la bouillie, n'est pas le seul : on voit en effet, comme on l'a déjà vu, que tous les convives sont munis d'une écuelle de lait, et que chaque bouchée de bouillie se trempe d'abord dans le beurre et puis dans ce lait. Un Breton comme il faut, doit le faire avec une propreté dont il lui est permis de se dispenser dans beaucoup d'autres cas, et malheur à celui qui a la gaucherie de tacher la bouillie d'une seule goutte de lait tombée de sa cuiller! Il est soudain en butte aux quolibets et aux sarcasmes de toute l'assemblée. Le convive qui se penche vers le bassin où il plonge sa cuiller, vient de commettre ce crime impardonnable, et sa maladresse l'a rendu le point de mire d'un feu roulant de mots durs on piquants. L'un, farceur de profession, le raille en ami; mais cet autre, avec une aigreur qui perce dans tous ses traits; le voisin d'en bas, lui demande en lui approchant sa cuiller des lèvres, s'il faut lui apprendre à manger comme au petit Péric, et le voisin d'en haut cherche en lui pesant sur la tête, à lui faire faire encore quelque sottise. Toutefois, la plupart n'en continuent pas moins leur repas avec une impassibilité toute bretonne, et les deux premiers à droite y mettent tant d'avidité qu'ils font les risibles grimaces de deux gourmands qui se brûlent, victimes de leur gourmandise. Corentin, trop occupé de Marie, est arrivé le dernier, et mange debout près de la cheminée ainsi que le troisième valet, dont l'air timide et niais contraste avec l'air résolu de son jeune maître; S'il le pouvait, il disparaîtrait dans les plis des *bragoubras* de Corentin. Plus loin, trois con-

vives, qui ont contribué à vider un second bassin, s'entretiennent en allumant leur pipe, ou les bras croisés et le corps droit et immobile comme les saints de pierre qui décorent le porche de leur église. Mais assis vers l'extrémité opposée devant une barrique en guise de table, voici deux vieillards dont la conversation mérite qu'on l'écoute.

L'un d'eux raconte à l'autre que, suivant un usage très répandu dans nos campagnes, il allait confier à ses enfants le soin de diriger désormais sa ferme, et leur abandonner, moyennant l'entretien et la nourriture, ce que soixante ans de travail et de privations lui avaient permis d'amasser. C'est là ce que dans l'Armorique on appelle une démission. — Gardez-vous bien, lui réplique vivement celui-ci, gardez-vous de vous mettre à la merci de vos enfants, si vous ne voulez mourir de chagrin et de misère! — Allons donc, je connais leur cœur et je n'ai pas à craindre de jamais manquer de rien chez eux. — J'étais sûr aussi de ma fille, du moins je croyais l'être! eh! bien, vous allez juger si j'ai le droit de parler comme je le fais. Je venais de la marier, et désirant ainsi que vous, à la fin d'une vie pénible et laborieuse, goûter avant ma mort quelques années de repos, je résolus de me démettre totalement de mes biens. Mon digne notaire me fit à ce sujet les plus vives représentations; mais ce fut en vain. Je ne l'écoutai pas, je me dépouillai de tout ce que je possédais, et je me mis entièrement sous la dépendance de ma fille et de mon gendre! Hélas! je ne tardai pas à m'en repentir! Peu à peu le respect filial, les égards dont jusque-là j'avais été entouré, firent place au mépris, aux mauvais traitements!

Je me vis réduit à envier le sort du dernier valet de la ferme ; je ne fus plus qu'un mendiant importun, à qui l'on faisait l'aumône à regret, et que l'on trouvait bien lent à mourir ! Un jour que, ne sachant où chercher des consolations, je m'étais dirigé au hasard vers la ville, j'entrai chez l'honnête notaire dont j'avais si follement dédaigné les conseils, et le priai en pleurant de me faire la charité de quelques vêtements et d'un peu de tabac. — Si vous le voulez, me dit-il, vous pouvez avoir mieux que cela ; vous pouvez rentrer en possession de tout ce dont vous vous êtes dépouillé. Ma vieille expérience m'avait dit que vous regretteriez un jour votre aveugle générosité, et j'ai eu soin d'entacher de nullité votre acte de démission. — Il pouvait être cassé !... il le fut. Je redevins le maître des lieux trop long-temps témoins de mes larmes et de l'oubli des premiers devoirs de la nature ! Depuis lors ma fille s'est repentie; trop faible, peut-être, j'ai pardonné et j'ai consenti à un nouvel acte de démission en sa faveur, mais sous la réserve d'une rente bien assurée et sans me mettre cette fois à sa merci.

L'histoire de ce *tad-koz* est celle de beaucoup d'autres, vrais rois *Léar* de nos chaumières, et montre jusqu'où l'intérêt peut pousser des hommes qui, cependant, sont restés plus fidèles que partout ailleurs au culte de vieillesse. Un usage qui a pour résultat inévitable, comme celui des démissions absolues, d'altérer à ce point leurs vertus domestiques, est un usage funeste et qu'on ne saurait trop se hâter de déraciner.



LE DINER DES FEMMES

LEIN AR GRAGEZ. — THE WOMEN'S DINNER.

Les hommes ont fini de dîner, et dans quelques instants la pièce de terre qu'ils défrichent ressemblera à une immense ruche de travailleurs de laquelle tout oisif est banni, comme les frélons d'une ruche d'abeilles. Les femmes ont pris place après leurs seigneurs et maîtres, autour du bassin de bouillie. Il ne reste que quelques-uns de ceux-ci, qui complètent leur repas en fumant une pipe ou s'amusent, tout en conservant leur gravité dédaigneuse, à écouter les femmes babiller et faire assaut de cancans, passe-temps non moins aimé d'elles que ne l'est d'eux-mêmes l'infecte fumée qui s'échappe de leurs lèvres en légers et fantastiques nuages. L'un d'entr'eux, suivant une habitude assez générale en été, fait la sieste ; il dort la tête appuyée sur une des barriques de cidre qu'on a déjà vidées. Corentin, qui vient de reprendre sa marre jette, avant de retourner au travail, un coup-d'œil d'intelligence à Marie ; celle-ci, empressée de le lui rendre, ne s'aperçoit pas qu'elle verse une partie de son lait sur sa voisine, qui lui demande avec humeur si elle est bien éveillée? Son sommeil n'est autre chose que la douce préoccupation d'une jeune fille qui aime.

La bouillie, les galettes et les crêpes de sarrasin entrent pour une large part dans la nourriture de nos campagnes. Outre ces mets partout en usage, il en est de particuliers au Léon qui, sous une autre forme, ne consistent également qu'en sarrasin. Ce sont d'abord les *Poulout*, sorte de boulettes qui constituent la partie solide d'une lourde soupe au

lait, et puis le *far*, grossier *pudding* qu'on renferme dans un sac, et que l'on cuit en même temps que la chair du porc et du bœuf dans la vaste marmite où, deux fois la semaine, se puise abondamment une soupe économique. La manière dont se nourrissent les Bretons, et particulièrement le grand nombre de mets composés de sarrasin dont ils surchargent leur estomac, a souvent fait demander si une pareille alimentation n'influait pas sur leur moral, et si ce peuple qui rend un son qui lui est propre et qui n'est l'écho d'aucun autre, ne devait pas en partie ce caractère exceptionnel à son régime alimentaire? On ne saurait le nier : ce régime agit d'une manière plus ou moins forte, mais agit bien certainement sur le moral comme sur le physique de l'homme, et il est tels aliments qui poussent, par exemple, à la volupté, de même qu'il y en a d'autres tout-à-fait favorables à l'austérité des cloîtres. Cependant il ne faudrait pas vouloir expliquer le problême de l'individualité bretonne par une influence qui, loin d'être exclusive, n'est, croyons-nous, qu'accessoire. Les faits le disent hautement, une nourriture analogue n'a pas toujours été la source d'une analogie morale entre deux peuples; et l'on en a vu, au contraire, qui présentaient une sorte de ressemblance fraternelle, bien que se nourrissant d'une manière très différente. Le *far* a été le mets du peuple-roi comme des Bretons; Pline nous dit en outre : *Pulse non pane vixisse longo tempore Romanos manifestum est*, ce qui valut aux Romains la qualification que leur donnèrent les Grecs, de mangeurs de bouillie. Aussi l'art de faire le pain, lorsqu'il leur fut révélé, ne leur parut-il pas moins merveilleux qu'aux Celtes,

dont la pieuse reconnaissance fut telle, que pendant plusieurs siècles les druides conservèrent l'usage de porter un pain dans la cérémonie du Guy de Chêne. Ce sont les Phocéens de Marseille qui leur avaient communiqué le secret de le faire, comme les Ombriens, Celtes émigrés, avaient apporté l'usage de la bouillie et du *far* au-delà des Alpes, ainsi qu'on peut en fournir la preuve étymologique. Eh! bien, y a-t-il beaucoup de rapprochements à établir entre les Bretons et les Romains?

Quant aux inductions qu'on voudrait tirer de la grande consommation de sarrasin qui a lieu dans un ménage campagnard, on sait que ce blé est originaire de la zone tempérée de l'Asie, et qu'il ne nous en fut apporté qu'à l'époque des croisades, suivant les uns, et suivant les autres, encore plus tard, vers la fin du 15e siècle; or, depuis un temps immémorial, le caractère breton ne paraît pas avoir subi d'altération qu'on puisse signaler. D'ailleurs, le sarrasin ne s'est pas naturalisé chez nous seulement; il entre aussi pour beaucoup dans la nourriture des provinces voisines, ainsi que d'autres aliments bretons ; de plus, leur climat est à peu près le même que le nôtre, et le climat modifie l'homme bien autrement que le régime alimentaire; car une atmosphère chaude, un soleil vif, rendent sensible, actif, impressionnable, en un mot, centuplent la vie, tandis qu'une terre froide, un soleil rare et sans force ralentissent la circulation du sang, les mouvemens du corps et les élans de la pensée. Eh! bien encore, quoique placés dans des conditions, sinon tout-à-fait, du moins en parties identiques, de climat et de nourriture, voyez quelle différence existe

entre les Normands et les Bretons! Il y a donc outre ces deux influences secondaires, et sans parler de celle du logement et de la propreté, il y a une influence qui domine toutes les autres, et qui fait que le Breton est resté un être à part, ne ressemblant qu'à lui-même : c'est l'isolement dans lequel il a toujours vécu et vit encore. La position péninsulaire de la Bretagne, cette langue des premiers âges qu'elle a seule conservée intacte, ont empêché qu'elle ne perdît moralement sa nationalité, lors même qu'elle la perdait politiquement. Il n'y a pas eu ici comme ailleurs des croisements de races; le type primordial n'a pas été modifié, et de là le Breton tel qu'il existe, fidèle à sa vieille nature et pouvant passer sur la terre pour le représentant oublié des siècles passés.

En résumé, les aliments de nos fermiers un peu aisés (car nous ne parlons pas des malheureux réduits à ne manger que tout juste assez pour ne pas mourir de faim) sont grossiers, mais substantiels et propres à réparer les forces d'hommes robustes et soumis aux plus rudes travaux. Espérons, toutefois, que plus de bien-être sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, résultera, sans trop se faire attendre, des efforts que l'on tente chaque jour en leur faveur; espérons surtout, que leur pain ne tardera pas à s'améliorer et que la chair du bœuf, si riche en sucs nutritifs, paraîtra plus souvent sur leur table près de celle du porc qui l'a presque exclusivement envahie excepté dans nos meilleures communes et chez nos premiers cultivateurs.



LE GOUTER.

AR VEREN. THE LUNCHEON.

Les hommes ont déjeûné et dîné les premiers et seuls, et cette exclusion des femmes de la table où viennent s'asseoir leurs seigneurs et maîtres, se continue, ainsi qu'on le voit, pendant le goûter; elles ne feront ce repas, comme les autres, qu'après le leur avoir servi sans y prendre part. elles sont seulement admises à l'honneur d'y assister, comme jadis le peuple à certains banquets royaux. Mais quelque peu maniables que soient les suzerains de nos ménages campagnards en matière de dignité domestique, on remarquera qu'ils ne laissent pas ici que de s'humaniser beaucoup. Leur front s'est éclairci, leur humeur taciturne a fait place au rire et aux propos folâtres. C'est qu'ils sont sous l'influence d'un *dervez bras*, jour où la gaîté, où la galanterie est de rigueur et se traduit en joyeuses apostrophes à brûle pourpoint et en plaisanteries vieilles comme les Celtes. Pendant que d'un côté ils démolissent à l'envi les meules de crêpes, et que de l'autre, ils font une guerre non moins vive aux *merc'hed* réunies autour d'eux comme pour leur menus plaisirs, Corentin, seul, est sombre, préoccupé, et son chien fidèle veut en vain, par ses caresses, l'arracher aux réflexions qui l'attristent. Cette tristesse a une noble source : il se révolte instinctivement contre un ostracisme qui atteint celle qu'il aime; il souffre de ne la voir assister à ce repas que comme indigne d'y être, et pour y servir de jouet. Une sorte de révélation amoureuse lui indique la place bien différente qu'elle y devrait occuper.

On a déjà vu, dans plusieurs occasions, quel était l'ilotisme de la femme en Bretagne, et on le verra plus d'une fois encore. L'homme est le maître exclusif chez lui; sa compagne ne fait rien, ne dispose de rien qu'en sous-ordre. Elle ignore presque toujours combien il existe d'argent dans le ménage, et elle doit un compte exact de ce qu'on veut bien lui permettre de vendre ou d'acheter. Non seulement elle sert son mari à table sans s'y asseoir, et lui parle avec respect comme à un être supérieur, mais elle n'est même, à vrai dire, que la première servante de ses fils et des principaux valets de la ferme. Une foule d'habitudes établissent, en outre, combien est différente la valeur intrinsèque que l'opinion générale donne ici à l'un et à l'autre sexe. Lorsqu'on charge une voiture de foin ou de paille, c'est une femme qu'on y fait monter pour la fouler et la tasser, parce qu'il pourrait arriver un malheur qui serait trop regrettable si un homme en était victime, tandis que ce serait peu de chose, si ce n'était qu'une femme. Voici qui est encore mieux : qu'un paysan ait sa moitié malade, il ne fera d'offrandes à son patron qu'avec une extrême parcimonie pour qu'il la rende à la santé; il donnera quatre fois plus, s'il s'agit de sa vache ou de son cochon. Conséquemment à ces idées, les Bretons doivent trouver mille fois honteux pour un mari, qu'il se laisse battre par sa femme. Aussi, dans certains cantons, celui qui avait donné un aussi épouvantable scandale, était-il ignominieusement promené au milieu des huées publiques, attaché dans une charrette comme à un pilori ambulant! Nous devons ajouter toutefois, que s'il n'est pas permis à l'homme de se laisser

battre, il n'est pas non plus d'usage qu'il administre lui-même une pareille correction conjugale, du moins, quand il est à jeun et sait ce qu'il fait. Mais on croira sans peine, que dans un pays dont l'intempérance est proverbiale, bien des maris, ayant le vin plus ou moins mauvais, bien des femmes doivent être régulièrement battues tous les jours de foires et de pardons, trop heureuses lorsqu'il ne survient pas dans l'intervalle quelque extra inattendu! Ce ne sont là néanmoins que des désagréments accidentels; ce n'est pas le résultat d'un système, et il faut encore savoir gré de leur modération sur ce chapitre à des hommes qui professent hautement le despotisme conjugal; car enfin, il est peu de points du globe où l'homme ne batte ou n'ait battu la femme; la doctrine de ce châtiment marital a été prêchée comme de droit écrit, presque même comme de droit divin. Certains docteurs n'ont-ils pas, en effet, prétendu qu'ils l'avaient découverte dans un verset du Pentateuque, et n'en ont-ils pas ainsi fait, un acte de dévotion ?

Nous citerons encore, à propos de la condition des femmes en Bretagne, un de ces traits qui suffisent à peindre un pays; dans les lieux où se sont le mieux conservées les traditions antiques, aucun mari ne porte le deuil de sa femme!

On voit que nous sommes loin ici des idées d'égalité et de promiscuité de l'école saint-simonienne, et bien plus loin encore de cette école soi-disant humanitaire, pour qui l'égalité n'est déjà plus orthodoxe, qui prétend établir la supériorité et même l'antériorité de la femme, et prêche, sous le masque philosophique, un mahométisme re-

tourné, poussant l'impudence jusqu'à demander des sérails d'hommes! L'état passif de la femme en Bretagne est évidemment, comme la plus grande partie de ses coutumes, un héritage presque intact des anciens temps. Chez les peuples primitifs, chez les peuples même les plus policés de l'antiquité, la femme était esclave ou à peu près. Enfermée loin des regards, dans le cercle des travaux domestiques, elle ne pouvait franchir les barrières du gynecée, ni trouver une place dans les sociétés d'alors, à moins de fouler aux pieds les lois de la pudeur, et d'être Aspasie en Grèce ou Lesbie à Rome. Un mari avait le droit de vie et de mort sur sa femme, et toutes les conséquences d'un tel droit formaient les divers articles du code conjugal qui a précédé l'époque mémorable de l'émancipation complète du genre humain. C'est le christianisme qui eut la gloire de proclamer cette émancipation, et qui brisa les fers de la femme comme de tous les esclaves. Lorsqu'il pénétra chez les Celtes, il dut modifier son existence, mais bien peu et bien moins qu'ailleurs. Ces fils des Druides n'acceptèrent l'Évangile qu'à condition qu'il recevrait l'empreinte du druidisme, en sorte que la femme resta chez eux à peu près ce qu'elle y était. Aussi n'y a-t-il pas d'anomalie, dans nos campagnes, entre la condition de la femme et nos codes qui sont basés, quant à elle, sur des idées sociales antérieures au christianisme; tandis que, sous certains rapports, cette anomalie est frappante dans la civilisation française, où la femme n'est, pour ainsi dire, jamais majeure, et passe toute sa vie en tutelle, et où cependant elle occupe, grâce à nos mœurs, le rang que lui ont refusé nos lois, exerçant ainsi parmi nous une influence qui n'est pas moins puissante qu'illégale!



OUVERTURE DE LA FÊTE.

DIGOR AR GOEL. OPENING OF THE RIJOICINGS.

Dans la polémique engagée de nos jours sur les prétentions nouvelles des femmes, la question se traite le plus souvent en dehors du mariage, et comme si ce premier lien des sociétés humaines, rompu à jamais, n'existait déjà plus. C'est sur la femme, proprement dite, et ses facultés physiques et intellectuelles que discutent à perte de vue ceux qui lui prêchent la révolte, et ceux qui lui en montrent le ridicule, les uns invoquant la physiologie, les autres la psycologie, ceux-ci s'appuyant sur sa force morale et la puissance du sentiment, et ceux-là sur la faiblesse de son organisation, son inconstance et sa fragilité. Nos moralistes bas-bretons, qui ne comprendraient pas qu'on puisse vouloir battre en brèche le mariage, et par conséquent la famille, cette alvéole élémentaire de la ruche sociale, le prennent naturellement pour point de départ, et en ont fait découler toutes les règles de conduite qu'ils ont tracées à la femme. Celle dont la destinée est irrévocablement liée à une autre, doit se condamner suivant eux, et se condamne, en effet, à une réserve, à une sévérité qui bientôt perce à travers toute sa manière d'être, et suffirait chez nous à faire reconnaître qu'elle est épouse et mère. Dès qu'elle reçoit ces titres sacrés, une vie intime, pleine de devoirs et de pensées austères succède, pour elle, à une vie insouciante et libre. C'est donc la jeune fille qui est l'enfant gâté de la civilisation armoricaine ; à elle la joie, la liberté, la coquetterie, non pas dans un sens absolu, si vous voulez,

mais au moins d'une manière relative ! Tandis que la femme mariée baisse les yeux, et s'enveloppe chastement chez elle de sa tristesse, la jeune fille se livre à ses impressions, rit hardiment avec vous, court les pardons et les aires neuves, et quelquefois même, coquette nomade, se plaît à semer indifféremment l'amour dans toutes les paroisses voisines. C'est précisément le contre-pied de la société française, où l'on élève comme un rempart de modestie et de pudeur autour des jeunes filles, qui ne semblent devenir libres que lorsqu'elles enchaînent leur liberté, et il y a là, d'un autre côté, une curieuse analogie avec les mœurs de l'Angleterre, où cette époque de la vie d'une femme, qui est comme la préface du mariage, est, ainsi que dans nos campagnes, beaucoup plus gaie que le mariage lui-même. Est-ce un vestige de l'ancienne fraternité qui régna entre la grande et la petite Bretagne ? Nous croirions plutôt que cette coïncidence vient de ce que les deux peuples sont profondément religieux, et n'envisagent par conséquent ni l'un ni l'autre, avec la coupable légèreté qu'on reproche à leurs voisins, un engagement solennel contracté tout à la fois devant les hommes et à la face du ciel. Quant à la liberté dont ils laissent jouir les jeunes filles, il y aurait à ce sujet bien des choses à dire; nous dirons seulement, que pour parer aux inconvénients qu'elle peut entraîner, il nous manque une ressource précieuse, c'est un *Gretna-green* bas-breton. Du reste, cette liberté ne paraît pas avoir altéré la pureté des mœurs de nos jeunes paysannes. Elles voient bientôt que si elles dépassaient certaines bornes, elles se perdraient de réputation, et

la crainte du mépris public les retient et les sauve. Une autre cause diminue le danger qu'elles courent, c'est que, de la part des *paotred*, la séduction est plus apparente que réelle. Ils n'attaquent leur vertu qu'avec une sorte de discrétion, et ne poussent la licence que jusqu'au point précis où l'usage veut qu'ils s'arrêtent; s'ils allaient plus loin, l'opinion ne serait pas moins sévère à leur égard que pour elles, et victimes de leurs mœurs dissolues, ils auraient beau mettre les *Baz-valan* en campagne, ils ne trouveraient plus à s'établir. Un péril bien plus grand pour la sagesse de nos jeunes bretonnes, c'est d'habiter près des villes, foyers de corruption, d'où se répandent sur les campagnes environnantes, ces adroits et impitoyables débauchés qui, semblables à la limace immonde, après avoir flétri sur leurs pas les fleurs les plus brillantes du parterre, ne dédaignent pas de souiller jusqu'à l'humble fleur des champs. Leur principal moyen de séduction fait naître de singulières réflexions; ce n'est point de l'argent qu'ils offrent à nos jeunes filles, trop fières pour l'accepter ; c'est un ornement, un bijou de toilette, et lequel? Une croix d'or ! une croix ! ce signe de rédemption devant lequel peut-être elles se prosternaient avec ferveur quelques heures auparavant, et devant lequel, profanant un passé d'honneur et de vertu, elles viennent abjurer leur orgueil de femmes et leurs devoirs de chrétiennes! Cela prouve qu'elles appartiennent bien à ce sexe qui est presqu'aussi attaché à la parure qu'à l'existence! Cela prouve qu'il est des réformes et des améliorations beaucoup plus urgentes que celles qu'on réclame en sa faveur, et qu'au

lieu d'exalter follement jusqu'à ses facultés politiques et militaires, ou de plaider la prééminence de la Pythonisse sur le guerrier et de la quenouille sur le glaive, il vaudrait beaucoup mieux s'en tenir à ce qu'a dit une femme célèbre « Que la suprématie de l'homme est assurée, tant « que le coup de poing de la femme ne vaudra pas le « sien » et travailler en conséquence à faire des jeunes filles, non des hommes d'état ou de guerre, mais des ménagères intelligentes et de véritables mères de famille! c'est là une mission large et sainte, et qui satisferait leur ambition, si elles en comprenaient toute l'étendue! Ajoutez à une éducation plus solide quelques modifications dans nos codes et dans nos mœurs, et vous aurez, quant à la femme, l'état normal qu'on cherche avec tant d'ardeur et qu'on ne paraît pas près de trouver, parce que ce qu'il y a de plus simple est toujours ce dont on ne s'avise pas.

L'éducation chez les bretonnes fut de tous temps plus nulle encore, s'il est possible, que chez les Bretons. On trouvait inutile de s'en occuper, et bien des gens sont convaincus, aujourd'hui même, qu'on peut, sans inconvénient, les vouer à l'ignorance; c'est là une étrange erreur. Le meilleur moyen de conquérir à l'homme plus de bien-être matériel et moral, c'est de commencer par améliorer la femme. Qu'on n'abandonne donc plus à elles-mêmes nos jeunes paysannes, et qu'un système, poursuivi avec persévérance et discernement, en fasse, non de futures rivales de leurs maris, mais des compagnes capables de porter avec eux la moitié du fardeau de la vie et d'élever des enfants destinés à être un jour des citoyens!



LA PREMIÈRE GAVOTTE.

ANN DRO KENTA. BEGINNING OF THE DANCE.

La vaste lande, dont le défrichement demandait tant de bras, a perdu, comme par enchantement, son aspect inculte et sauvage. Le travail est achevé; voici le moment du salaire, c'est-à-dire voici le tour de la danse, de la lutte, de tous les plaisirs proprement dits! L'Amphytrion, ce cultivateur dont la physionomie est un si heureux mélange de calme, de force et d'une bonhomie qui n'exclut pas la finesse, y a invité, suivant l'usage, M. le Maire, vieux notaire vraiment taillé pour une étude de campagne. Presqu'aussi paysan que bourgeois, il a des habitudes et des idées, qui ne sont guères de son siècle et n'en valent que mieux dans sa position. Il dîne à midi, se lève et se couche avec le soleil, et ne tient pas moins à la culotte courte, à la canne à pomme d'or et à sa queue mince et longue qu'au papier timbré et aux contrats de vente ou d'hypothèques. C'est une puissance dans le pays! Aux élections, son nom, quand il le veut bien, sort toujours triomphant de l'urne; et s'il n'était déjà maire de sa commune, il y serait certainement, comme la plupart de ses confrères dans nos campagnes, l'héritier présomptif du trône municipal. L'Amphytrion qui est aussi une autorité, (marguillier), lui fait d'un air digne les honneurs de la fête, et les voilà tous deux en tête du cortége, avec le porteur des prix et les joueurs de *biniou* et de *hautbois*, ou plutôt la marche est ouverte par le Michel Morin de la mairie, ce joyeux boute-en-train, qui, pour sceptre ou

marotte, porte un fouet dont on verra bientôt l'usage, et qui s'en va riant et gambadant, d'un pied d'autant plus léger qu'il a attaché, comme cela se voit souvent, ses sabots sur ses épaules. Dans la vie ordinaire et sérieuse, c'est un de ces hommes qui ne sont jamais embarrassés de rien, parce qu'ils savent un peu de tout; c'est le concierge, le messager, le garde-champêtre, *l'omnis homo* de la commune; les jours de fête, c'est un de ces bouffons dont l'intarissable bavardage, dont la gaîté bruyante étourdit, anime, entraîne; un fou, enfin, qu'on pourrait appeler, non pas le fou du roi, mais le fou du peuple, et tel qu'il en faut pour réveiller l'apathie bretonne. Ce factotum communal est souvent en rivalité avec le mendiant et le tailleur, dont la principale industrie est aussi de plaire. Mais plus redouté et mieux accueilli, il est plus qu'eux encore l'homme nécessaire des *dervez bras*, des noces et des aires neuves, où, sans parler de sa gaîté communicative, il est cité comme capable de danser au besoin jusqu'à extinction de chaleur naturelle, et c'est là un grand mérite parfois auprès des Bretons et toujours auprès des Bretonnes.

A cette brillante avant-garde succèdent les travailleurs qui se sont le plus distingués. C'est Corentin qui, en dépit des efforts de Jaouen, l'a emporté dans ce tournoi agricole, et à son chapeau flotte le beau ruban vert chamarré d'argent! Mais il n'y est que provisoirement; ce gage de sa victoire deviendra bientôt un gage plus doux encore. Le jeune triomphateur occupe dans le cortége une place qu'il a noblement méritée : il marche immédiatement après M. le Maire. On aperçoit à peine quelques femmes

dans le lointain ; il est inutile de dire qu'elles ne prendront la file qu'après le dernier de leurs seigneurs et maîtres.

Mais tout le monde est arrivé au joyeux rendez-vous, vaste salle de bal dont la nature seule a fait les frais, qui a quelques fossés pour gradins, pour décoration un paysage aux accidents pittoresques et pour magnifique lustre le soleil d'un beau jour d'été. Le *Musard* bas-breton qui sert de grand-prêtre à ce temple économique de la danse, s'est assis avec ses collègues sous un vieux chataignier. Aux premiers sons de l'orchestre champêtre, l'Amphytrion de la fête, qui sait vivre et en fera jusqu'au bout les honneurs en se conformant avec une fidélité rigoureuse aux antiques usages, à défaut de madame la mairesse a prié sa sœur, la débitante de tabac, de vouloir bien ouvrir le bal avec lui, ce qu'elle a gracieusement accepté; et de son côté, M. le Maire a fait une invitation semblable à la femme du marguillier. Aussitôt ces quatre personnages imposants se sont mis en danse. M. le Maire, qui tâche de retrouver quelques élans de jeunesse, se contente, en attendant, de marquer la mesure, et sa danseuse, dont un tel partenaire chatouille si agréablement la vanité, a soin de régler tous ses mouvements sur les siens. Quant à la marchande de tabac et au marguillier, ils y vont bon jeu bon argent. Celui-ci danse avec un sérieux et des efforts qu'il apporterait à peine à l'occupation la plus importante, et elle, déploie toutes les grâces que lui départit la nature il y a plus de 50 ans; la date ne l'arrête pas, et elle ne paraît nullement disposée à renoncer au privilége qu'ont nos campagnardes de danser encore à un âge où l'on ne

danse plus à la ville. Les deux couples placés sur une même ligne ne se tiennent ni ne se touchent ; ils avancent de côté à peu près comme des soldats qui font oblique à droite ou à gauche. C'est ainsi que commence la gavotte, figure qui ouvre les bals bretons, et dont chaque fois qu'on se remet en danse, l'air est toujours le premier qui se fasse entendre. La chaîne n'est formée que lorsqu'il s'est réuni un assez grand nombre de danseurs pour qu'on puisse tourner sans s'étourdir, et ces préliminaires prennent quelquefois beaucoup de temps ; les couples arrivent un à un, lentement, et comme s'il s'agissait d'un travail auquel ils voudraient se dérober, et non d'un plaisir qu'ils aiment passionnément ; en cela comme en tout, le principal est de mettre les Bretons en train ; lorsqu'ils y sont, rien ne les arrête. Corentin vient de réclamer la promesse que lui a faite Marie de danser avec lui la première gavotte, et il l'a réclamée en homme qui a le droit d'y compter. La manière dont il est accueilli, cet air de timide satisfaction avec lequel elle s'apprête à le suivre, justifie l'assurance de Corentin, qui n'est gêné que d'une chose, de celle de ses deux mains qui est inoccupée. Mais il s'en débarrasse en la passant dans sa ceinture, cette grande ressource des Bretons pour se donner une contenance. Soizic voit avec bonheur l'aplomb et les succès de son jeune maître près du beau sexe, et tout entière à ce qu'il dit, elle est sourde aux gentillesses que débite près d'elle le secrétaire de la mairie, espèce de rustre déguisé en citadin, dont l'habit trop large et la culotte trop étroite témoignent qu'il a acheté ses droits de cité dans une boutique, assez mal assortie, d'objets confectionnés.



LA LUTTE.

AR GOURENN. WRESTLING.

A la lutte maintenant! à ces jeux homériques qui chez nous, peut-être, datent de plus loin encore que chez les Grecs, ces frères cadets des Celtes, mais qui y ont manqué de poètes et d'historiens pour y constater leur antique origine! Ce qu'on sait, c'est que de temps immémorial les Bretons furent des lutteurs renommés, et lorsqu'aux réjouissances du Champ-du-Drap-d'Or, sous François Ier, la France dut céder la palme de la lutte à l'Angleterre, on regretta vivement de n'avoir pas eu à lui opposer des fils de l'Armorique qui, dit l'histoire contemporaine, ne connaissaient pas de rivaux dans la gymnastique. Nos ducs l'encourageaient, et les comptes de leurs trésoriers mentionnent sans cesse des sommes données à des lutteurs; nos cultivateurs, de leur côté, n'ont jamais négligé ce moyen national d'entretenir et d'augmenter leur force corporelle. Peu leur importa toujours de s'éclairer : à quoi bon vos lumières, disaient-ils, ce sont des muscles et des reins qu'il nous faut! voilà notre capital! Mais hélas! ce souvenir des jeux olympiques dont il ne restait de vestiges qu'en Bretagne, va également y disparaître; les luttes y deviennent chaque jour plus rares. Hâtons-nous donc d'y assister pendant qu'on en voit encore.

Un roulement de tambour s'est fait entendre; notre factotum communal, s'élançant au milieu de l'arène, a crié tout-à-coup *lic! lic!* (place! place!) et s'est mis à brandir son fouet avec force pour écarter la foule, courant, jurant,

frappant, meurtrissant une joue à celui-ci, arrachant presque un œil à celui-là, sans que personne ait rien à dire, car c'est un droit reconnu aux constables des luttes bretonnes. Le nôtre a choisi comme aide un joyeux tailleur, qui se sert d'une arme également consacrée par l'usage et non moins efficace que la sienne pour forcer les spectateurs à former régulièrement le cercle : c'est une poêle à frire qu'il frotte, aux éclats de rire de l'assemblée, contre tout curieux qui rompt l'alignement et veut empiéter sur l'arène, ayant soin, pour noircir son monde avec plus d'impartialité, de rabattre son chapeau sur ses yeux ; c'est une grotesque variété du bandeau grec de Thémis. Vous voyez ici les lutteurs dans quatre situations principales. Lorsque l'enceinte a été libre et que la curiosité publique, suffisamment irritée par l'ombre de combats que se sont livrés ces enfants, placés maintenant, comme à un amphithéâtre sur les arbres voisins, les véritables lutteurs, les héros de la fête ont commencé à paraître. Plus pudiques que les Grecs qui luttaient entièrement nus, ils sont vêtus de leur *bragou* et d'une chemise qui doit les serrer assez pour que leur adversaire y trouve le moins de prise possible. Leur longue et gênante chevelure s'attache en faisceau sur le derrière de la tête avec une grossière tresse de paille; l'un des athlètes, déjà sans *jupen* et les pieds nus, reçoit à genoux ce complément de sa toilette. Il est entouré des juges du camp, lutteurs émérites, que l'âge a mis hors de combat, mais qui, reconnus comme les dépositaires des bonnes traditions, donnent à leurs successeurs des conseils respectueusement écoutés, et décident sans appel dans quel cas la lutte est loyale et la

victoire non équivoque. Ces préparatifs terminés, un champion s'approche de l'arbre qui, suivant l'annonce de la fête, porte des prix, comme un pommier des pommes. Cet arbre s'abaisse devant lui, et il choisit un gage; puis, avec cette audace du regard, du geste et de la voix qui distingue l'aristocratie musculaire, il fait lentement le tour de l'enceinte, appelant, défiant un rival! S'il ne s'en trouve pas dont le bras se sente assez vigoureux et les genoux assez fermes pour accepter le défi, après le troisième tour, le gage est acquis à ce lutteur redoutable qui, sans combat, remporte ainsi la victoire. S'il s'en trouve un, au contraire, ce second champion sort des rangs et, touchant le premier à l'épaule, l'arrête dans sa marche présomptueuse, ou bien, agitant de loin son chapeau, lui apprend, dans les termes d'usage, que le prix lui sera disputé! Aujourd'hui que les lutteurs sont plus rares, ils s'associent quelquefois pour se partager les gages sans se les disputer; alors le vainqueur n'a pas même couru la chance de combattre et n'a été que le fondé de pouvoir d'une association frauduleusement commerciale : ce sont là des lutteurs et des Bretons dégénérés.

Une cérémonie touchante précède le combat : les deux adversaires s'avançant l'un vers l'autre d'un air religieux, font le signe de Croix, se frappent dans la main et se jurent qu'ils resteront amis après comme avant le combat; qu'ils sont chrétiens et n'ont eu recours à aucune herbe enchantée (*louzou*) ni à ces pactes avec le diable, grâce auxquels la force d'un cheval ou d'un taureau l'abandonne tout-à-coup pour passer dans le corps d'un lutteur, au prix

de sa damnation éternelle! Certains alors qu'ils combattront à conditions égales, ils prennent une attitude académique, se saisissent lentement et s'enlacent en se passant réciproquement la main droite sur l'épaule gauche et la main gauche sur le flanc droit; puis, les jambes écartées, et tels que deux béliers, le front collé l'un contre l'autre, tantôt ils se poussent avec une force qni se neutralise et les rend immobiles, tantôt ils s'allongent ou se rapetissent, se plient en avant ou en arrière, tournoient ou bondissent tout-à-coup comme un seul homme.

Mais par degrés ils s'animent, s'étreignent plus vigoureusement et font craquer leur chemise en lambeaux; à la ruse, à l'adresse ont succédé la violence et la colère, et le plus faible, étourdi, haletant, épuisé, n'a plus qu'une ressource pour éviter une défaite certaine, celle de tomber sur le côté. *Né ket lamm!* crient soudain les gars de son village! *Lamm eo,* hurlent de leur côté les partisans de son adversaire! *Eo! eo! nann! nann!* Et le tumulte devient effroyable! Les spectateurs se précipitent, tous les rangs se confondent, le cercle n'existe plus! mais le fouet et la poèle à frire viennent rétablir l'ordre; on se heurte, on se culbute, on se remet en place, et les juges du camp déclarent qu'en effet il y a eu *costinn,* c'est-à-dire que le vaincu n'étant pas tombé à plat sur le dos, le saut n'a pas été franc comme l'exige la charte des lutteurs; l'épreuve doit donc recommencer. *Lamm, costinn,* tels sont les deux termes principaux de la gymnastique bretonne, qui a son vocabulaire à part, et dont les coups les plus savants sont les *toll-scarge, kliket-zoon,* et *peeg-gourn;* ce dernier mot désigne le célèbre croc-en-jambe de l'Armorique.



L'ENTREMETTEUR.

AR BAZ-VALAN. MARRIAGE BROKER.

Toutes les passions sont en jeu pendant les viscissitudes d'une lutte bretonne. Les haines de familles ou de communes, l'amour, l'amitié, les liens du sang, y excitent de toutes parts des explosions de joie ou de colère. Corentin, notre pauvre Corentin, entraîné par l'exaltation fièvreuse qu'on y respire, par cette exaltation qui fait faire les grandes actions, mais aussi les grandes folies, en avait été cruellement victime. Le *Dervez bras* avait aussi mal fini pour lui qu'il avait bien commencé, et la gloire d'un premier triomphe s'était effacée sous la honte de la défaite éclatante qui l'avait suivi ; voici comment. Tous les prix avaient été remportés excepté un seul, le mouton orné de rubans qui est d'ordinaire le dernier gage qu'on se dispute. Les champions paraissaient épuisés et aucun ne se présentait ; l'impatience commençait à agiter cette foule avide d'une dernière émotion, lorsqu'enfin parut un Athlète. C'était le doyen des lutteurs du pays, c'était le souvenir vivant des luttes les plus célèbres de tout un quart de siècle ; jeune, il n'avait jamais porté de ceintures ni de chapeaux qui ne fussent le prix de quelque *lamm kaër* ; vieux, il suppléait par la ruse à la vigueur qui l'abandonnait, et souvent encore il rapportait en triomphe un mouton enrubanné à l'étable. En voyant quel champion entrait en lice, Corentin tressaillit ; il venait de reconnaître l'oncle de Jaouen, espèce de héros qui lui était d'autant plus odieux que Jaouen cherchait sans cesse à ex-

ploiter sa gloire, et, satellite obscur, parvenait à faire refléter sur lui-même quelques uns des rayons de cet astre de famille. Aussi le vieux lutteur marchait-il toujours au milieu d'une foule de partisans que son remuant neveu ameutait sur ses pas, et qu'on y eût pris pour les Leudes de quelque chef gaulois. Corentin, depuis le commencement de la lutte avait eu peine à se contenir, et l'on a pu remarquer que placé derrière M. le maire et Mme la mairesse, il avait fallu user de force pour l'empêcher de se précipiter dans l'arène. La voix même de Marie, qui d'ordinaire vibrait jusqu'au fond de son âme, avait perdu en ce moment toute sa puissance, et ne résonnait plus à ses oreilles que comme un vain bruit; Marie était cependant bien pressante! Elle ne lui disait pas, ainsi que les ménagères bretonnes, que le profit des luttes est un profit de dupes; qu'on y déchire de bonnes chemises, des *bragou* neufs, pour un mouchoir ou une ceinture qui ne les valent pas, et que la gloire d'y vaincre, si c'en est une, y fait cracher le sang et force par suite le vainqueur à rester quelquefois au lit et sans ouvrage pendant toute une semaine! Mais elle rappelait avec vivacité à Corentin que si les lutteurs sont admirés, ils jouissent d'assez peu de considération, et qu'il ne convenait pas au fils d'un des premiers cultivateurs de la paroisse de se commettre avec des champions pareils. Sourd à ces remontrances, mais long-temps arrêté par la vigoureuse étreinte d'un bras robuste, Corentin n'avait encore été que spectateur de ces joûtes où il brûlait de se signaler, lorsque l'oncle de Jaouen parut dans l'enceinte. A son aspect, et surtout aux regards de triomphe dont

l'insolent Jaouen narguait l'assemblée, rien ne peut plus le retenir. Il s'élance vers le vieux lutteur, et le touchant fièrement à l'épaule, se prépare à lui disputer le prix qu'il allait obtenir sans combattre. Bientôt les deux rivaux en sont aux mains. Ah! si du moins, se disait Marie, j'étais allée cueillir pour lui au clair de lune, à genoux et avec les dents, *eur melchenen peder*, un trèfle à quatre feuilles! ce serait un talisman qui lui assurerait la victoire! Cependant Corentin que crispaient la jalousie et la colère, se livrait tout entier à l'impétueuse ardeur qu'il avait long-temps comprimée; ce fut sa perte. Son vieil adversaire, calme et maître de lui-même, opposait, comme un autre Entelle, à ce jeune et fougueux Darès, une imperturbable et savante inertie; il guettait le moment où quelque imprudence de sa part donnerait beau jeu à l'adresse sur la violence, et ce moment ne se fit pas attendre. Il sentit, après une brusque secousse, que Corentin portait tout le poids de son corps sur une seule jambe. Plus prompt que l'éclair, il lui déplante aussitôt l'autre du tranchant de son pied droit, le soulève et puis, le jetant à plat sur le dos, le cloue pour ainsi dire au sol. *Lamm-kaër !* s'écrie-t-on de toutes parts, et Jaouen à la tête des siens se rue dans la lice où, sans nul souci, lui surtout, de l'infortuné Corentin qu'ils foulent aux pieds, ils enlèvent le vainqueur sur leurs épaules, et le présentent avec orgueil aux applaudissements de la foule. Cette ovation qu'on appelle *hoppade* est une preuve, a-t-on dit, que les Bretons descendent d'une colonie grecque, vu qu'on honorait ainsi les vainqueurs des jeux olympiques. Mais les

Francs étaient-ils donc une colonie grecque, parce qu'ils élevaient sur le pavois le chef qui les avait conduits à la victoire? Une pareille ovation doit se retrouver chez tous les peuples près de la nature, et ce fut sans doute ainsi qu'on décerna, pour la première fois, les honneurs du triomphe. Quoiqu'il en soit, pendant que l'oncle de Jaouen enlevé, étouffé, presque asphyxié par l'enthousiasme expansif des siens, s'énivrait de sa gloire, Corentin s'était avec peine dégagé de cette foule de jambes qui lui passaient lourdement sur le corps, et se dérobant aux rires insultants de ses ennemis, et, ce qui était pire encore, aux reproches mérités de tous ceux qui s'intéressaient à lui, il s'était enfui à travers les champs, et avait escaladé vingt fossés pour arriver sans témoins à la ferme. Depuis ce combat fatal, toujours seul et triste, il ne pouvait secouer les cruelles pensées qui l'assiégeaient sans cesse. Vainqueur, se disait-il, j'aurais du moins obtenu ma grâce devant Marie, mais vaincu, je ne suis pas plus excusable à ses yeux qu'aux yeux de son père, qu'aux yeux de personne. Un jour qu'en proie à ses réflexions, il était seul dans l'étable, le mendiant qui ne cherchait que l'occasion de s'offrir à lui pour *Baz-valan*, l'aperçut et l'accostant, se mit à lui débiter son thème accoutumé : « assez, assez, l'instant est bien choisi vraiment pour me parler mariage ! prends, ajouta Corentin en lui donnant quelque monnaie, introduis-toi près de Marie, et tâche d'apprendre ce qu'elle dit et pense. Voilà pour le moment tout ce que j'attends de ton ministère. »



LA CROIX DU SALUT.

KROAS AR SALUT. FIRST VIEW CROSS.

On était dans cette riante saison, où il y a autant de fêtes patronales que de dimanches et même davantage, en sorte que la dévotion et le plaisir n'ont que l'embarras du choix. Corentin qui attendait avec impatience le pardon de sa paroisse pour s'y trouver avec Marie et savoir s'il devait renoncer à elle, avait quitté la ferme avant l'aube du jour, et, solitaire au milieu de la foule des pélerins, le voilà qui vient d'arriver à la croix du salut. C'est ainsi qu'on appelle la croix érigée sur les lieux d'où commence à s'apercevoir la flèche de l'église patronale. Les pélerins y fléchissent le genou et saluent d'une prière le premier aspect de la pyramide sacrée. Cette espèce d'avant-poste du pardon, indique l'origine analogue du nom que portent souvent les collines qui environnent et dérobent aux regards nos églises. Dès que le laboureur de la vallée gravissant ces collines peut voir son clocher, il s'agenouille et prie; de là leur nom de *menez ar salut.*

Les croix destinées à servir de première station aux fidèles des pardons ne sont pas les seules qu'on rencontre sur nos chemins. Il n'est pas au monde de terre catholique qui ait été semée d'un plus grand nombre de signes extérieurs de sa foi que la Bretagne; chaque carrefour y a sa croix. Un seul évêque du Léon, Rolland de Neuville, en fit ériger plus de 5000 dans son diocèse. Il avait senti la nécessité d'emprisonner pour ainsi dire au milieu des signes du christianisme un peuple chez qui les impres-

sions sont profondes, mais chez qui elle se gravent lentement. Il n'a pas fallu en effet moins de douze siècles pour l'arracher entièrement à son antique idolâtrie. Sa conversion, commencée par saint Pol ou peu auparavant, dans le VIe siècle, ne fut réellement achevée que par Michel le Nobletz dans le XVIIe. Les premiers apôtres chrétiens, voyant combien était rebelle la matière qu'ils avaient à façonner à l'Évangile, prirent le parti, comme nous l'avons déja dit en passant, de faire à l'ancien culte toutes les concessions que comportait le nouveau, et pour obtenir le fond de transiger sans cesse sur la forme. Les Celtes, vaincus de cette manière dans leur résistance opiniâtre, furent transformés en chrétiens sans s'en apercevoir. Ils continuèrent à adorer les *menhirs*, les fontaines, le feu, la vervaine, cette plante sacrée des druides ; mais le symbole fut habilement changé, et le même culte ne signifia plus la même chose. La vervaine baptisée devint *louzouen ar groas*, la plante de la croix, et garda sous ce nouveau nom les vertus miraculeuses qu'on lui attribue encore. Les fontaines furent placées sous la garde et l'invocation d'un saint ou d'une madone, et les feux qui s'allumaient dans les fêtes consacrées au soleil se trouvèrent être un beau jour une commémoration du martyre de saint Jean, en l'honneur duquel furent confisquées des cérémonies qui, par parenthèse, n'ayant plus leur signification païenne, n'en eurent plus aucune. Ce sont surtout les pierres druidiques, ces pierres si nombreuses et l'objet d'un culte si fervent, que les nouveaux missionnaires s'attachèrent à dépouiller de leur caractère profane, pour les méta-

morphoser en symboles chrétiens. Une foule de *menhirs* furent taillés à leur extrémité et se couronnèrent d'une ou de plusieurs croix. Celui de Pontusval, l'un des plus remarquables de ces grossiers obélisques, porte une première croix à son sommet et une seconde gravée en creux à sa base ; d'autres, comme celui de Dol, ont leur cime sanctifiée par tout un calvaire.

Mais il arriva souvent que la nature des pierres druidiques, leur grand nombre ou toute autre cause, s'opposèrent à ce qu'on y arborât avec succès les emblêmes de la religion nouvelle. Alors les apôtres chrétiens changèrent de batteries. Ils cessèrent d'imiter ce roi celte, qui avait employé toute son armée et les bœufs de 1000 chariots pour transporter sur le tombeau de sa mère une pierre énorme que le peuple révérait et le forcer ainsi à révérer le tombeau lui-même ; ils mirent tous leurs soins, au contraire, à rendre peu à peu un objet de terreur ce qui ne devait plus en être un d'adoration ; ils empreignirent enfin d'un cachet infernal les idoles qu'ils ne baptisèrent pas. C'est ainsi qu'ils accoutumèrent à voir dans les débris d'un immense *dolmen*, non loin du *Menhir* de Pontusval, des jeunes filles maudites et pétrifiées pour avoir continué leurs danses pendant que le Saint-Sacrement passait. A Pontaven, c'est toute une noce païenne changée en pierres, ou bien encore un avare inhospitalier puni de sa dureté impie par le même châtiment. A Lanrioaré, sept blocs énormes, qui recouvraient peut-être sept tombes celtiques, sont devenus sept pains, ainsi transformés pour châtier un boulanger qui avait inhumainement repoussé saint Hervé. Près de

Saint-Herbot, le *dolmen*, autel et tombeau d'un druide qui, autant qu'on peut percer le voile des traditions populaires, paraît avoir long-temps été un obstacle à l'établissement du christianisme dans ces montagnes, passe pour recouvrir la dépouille d'un géant, que vainquit dans une lutte acharnée le saint patron du lieu, et dont l'horrible cadavre ne put entrer dans cette vaste tombe que coupé en soixante-dix-sept morceaux. Enfin Carnac, la page la plus curieuse du livre de granit que nous ont laissé les celtes, n'est autre chose, suivant la légende populaire, qu'une armée de payens pétrifiés par saint Cornéli. Nous pourrions citer cent autres exemples de ce genre, et partout on y retrouverait le double système que suivirent chez nous, selon les circonstances, les premiers propagateurs de la foi chrétienne. Celles de nos innombrables pierres druidiques qu'ils ne sanctifièrent pas, ils en effrayèrent les populations, et pendant que l'on continuait à s'agenouiller devant les premières, on finit par éviter, surtout la nuit, toutes celles qui provenaient de quelque métamorphose terrible; celles que, leur disait-on, le diable dans un accès de dépit avait lancées contre leur église naissante, ou dont tel saint pour se venger de quelques impies célèbres avait hérissé leurs champs et leurs collines, ou celles enfin que les courriquets, ces nains démons avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance, avaient choisies pour leurs palais nocturnes. Ainsi s'expliquent naturellement quelques unes des anomalies que présente notre pays celto-chrétien, qui est une terre non moins hiéroglyphique que la terre des Pharaons.



LE SALUT DES BANNIÈRES.

POK AR BANNIEROU. . THE BANNERS' SALUTING.

Pendant que Corentin va poursuivre Marie au pardon, et guetter l'occasion de se relever près d'elle du double échec qu'il a éprouvé aux luttes du *dervez bras*, nous allons passer en revue, de notre côté, les scènes variées et curieuses que présentent les fêtes patronales de l'Armorique, ces pardons qui attirent parfois des milliers de pélerins, et, d'un lieu désert la veille, font soudain un camp où s'élèvent d'innombrables tentes, où s'agite une population plus considérable que celle de cent communes. Commençons par ce qui est, pour ainsi dire, l'âme d'un pardon, par ce qui y jette surtout de l'éclat et lui vaut une pieuse renommée, par la procession où brillent les reliques et la bannière du patron que l'on fête. Il n'est pas de vieux soldat qui tienne autant au drapeau de son régiment que les Bretons à ce symbole local de leur foi. Aussi veillent-ils avec une piété jalouse, à ce qu'on le révère comme ils le révèrent eux-mêmes. De là jadis bien des rixes religieuses dont le souvenir vit encore. Lorsque deux processions se rencontraient dans nos chemins creux et étroits où il fallait que l'une reculât pour que l'autre pût avancer, chaque paroisse exigeait pour son patron les honneurs de la préséance. On sait quelle est la tenacité Bretonne; malgré le caractère sacré du débat, il n'y avait d'autre transaction possible qu'un appel à la force. Le combat ne tardait donc pas à s'engager et ne finissait que, lorsqu'au milieu des hourras de ses champions vainqueurs, un des deux saints avait passé sur le corps de l'autre. Ces combats étaient d'autant plus acharnés,

qu'ainsi qu'Homère qui prêtait aux dieux de l'Olympe toutes les passions humaines, les fidèles adorateurs de saint Yves ou de saint Guenolé les supposaient également animés de haine et d'envie contre le saint de la paroisse dont ils jalousaient eux-mêmes les habitants, et croyaient en conséquence mériter force indulgences en obligeant la bannière du patron de leurs adversaires à s'humilier devant celle du patron chargé de veiller sur leur propre paroisse.

Les curés, pour mettre un terme à ces luttes déplorables, feignirent entre les saints prétendus rivaux, des réconciliations qu'ils invitèrent leurs paroissiens à imiter, et toutes les fois que, soit par hasard, soit pour se réunir dans une même procession, comme ici, deux bannières se rencontraient, ils les faisaient s'embrasser en signe de paix et d'amitié; cette trève de Dieu ou plutôt de ses saints finit par rétablir entre les diverses paroisses une harmonie religieuse qui, depuis long-temps, n'y est plus troublée. Plusieurs de ces bannières, qui ont échappé au délire révolutionnaire ainsi que la curieuse clochette de saint Pol, le magnifique calice en vermeil dans le style de la renaissance, offert par la duchesse Anne à l'église de Saint-Jean-du-Doigt, et quelques autres objets sacrés, non moins précieux aux yeux de l'histoire qu'aux yeux des fidèles, plusieurs de ces bannières, disons-nous, datent d'une époque très-reculée; l'image à demi-effacée du saint et leur velours rongé par le temps attestent leur existence séculaire. Mais en général les Bretons tiennent moins à l'ancienneté qu'à l'éclat des ornements du culte, et les embellissements dont ils déshono-

rent leurs élégantes églises, font le désespoir de l'artiste et de l'antiquaire. Rien ne leur paraît plus digne de la maison du Seigneur que la dorure et le badigeonnage. Au lieu de laisser leur vénérable aspect de vétusté à ces antiques pierres brodées à jour, à ces pampres, à ces acanthes de granit qui serpentent autour des porches, et que leur teinte grise rend encore plus déliés et plus admirables, ils les encadrent symétriquement dans de larges raies de chaux de coquille d'une éclatante blancheur, qui leur éblouit la vue et enchante leur vandalisme. Ils n'épargnent pas davantage ces saints et ces madones de kersanton ou de chêne, que de pieux et habiles ciseaux ont jadis multipliés dans leurs églises. Poussés par je ne sais quel besoin d'enlaidir ce qui est beau, ils les bariolent de rouge, de bleu, d'argent et d'or, ou bien encore affublent les saints de *jupens* et de *bragoubras*, et les saintes de riches costumes de noces.

Tout le monde n'est pas admis à l'honneur de porter les bannières; tout le monde d'ailleurs n'a pas la force qu'exige un tel honneur. Ces bannières sont extrêmement lourdes; on décuple leur poids par le fer et le plomb qu'on y prodigue. Aussi ne se hasarde-t-on à s'en charger publiquement qu'après plus d'une épreuve. Les jours de fête, quand l'office est terminé, les jeunes gens les plus vigoureux succédant aux hommes faits, s'essaient à soulever ce pieux fardeau, et par des exercices préliminaires, se préparent de loin à le porter dans les grandes solennités paroissiales. Ce qui est surtout difficile et glorieux, c'est, lorsqu'on sort de l'église ou qu'on y rentre, de faire passer les bannières, sous une

porte quelquefois étroite et basse, presque horizontalement et sans les heurter nulle part, puis de les relever avec une majestueuse lenteur ; il y a là de quoi se rompre les reins. On en peut juger ici par les violents efforts et la figure crispée des porteurs de ces bannières, au moment où ils les inclinent l'une vers l'autre pour qu'elles se donnent le *pok* consacré. Ce risque là cependant s'achète parfois assez cher. Après l'honneur de porter les reliques, celui d'être chargé des bannières est le plus ambitionné, et on se le dispute avec une dévote ardeur dans les adjudications publiques où il se décerne. Les statuettes des saints qu'on fixe au bout de bâtons coloriés ne viennent qu'ensuite, ainsi que les croix d'argent ou de cuivre, qui dans ces enchères spirituelles sont toujours poussées d'après l'ordre hiérarchique des métaux dans ce monde temporel. Les fervents adjudicataires à qui reste le droit de porter les reliques à la procession, s'affublaient naguère d'un costume bizarre que le clergé a eu le bon esprit de faire peu à peu disparaître. Il fallait qu'ils fussent revêtus d'aubes ou de chemises blanches, que leur serrait au milieu du corps une ceinture éclatante, et leur coiffure consistait en un bonnet de coton ridiculement orné de plusieurs rangs de rubans tuyautés, aux couleurs tranchantes et diverses. Ce grotesque accoutrement était aussi celui des gens armés de *penn baz* qui escortent les reliques et dont l'office est de rappeler un peu brutalement aux fidèles, qu'ils ne doivent pas s'oublier dans une trop longue extase sous le brancard sacré.

75.



L'OFFRANDE.

AR PROF. OFFERING.

Il est d'un certain intérêt pour la caisse des fabriques d'entretenir l'usage de mettre aux enchères les bannières et les reliques des processions. Aussi les curés et surtout les marguilliers qui tiennent plus qu'eux encore à la splendeur de leurs églises, ne négligent-ils rien de ce qui peut conserver tout leur crédit à de pieuses pratiques, auxquelles leurs pères attachaient d'autant plus de prix qu'elles ne leur furent pas toujours accessibles. On sait que la noblesse ne se contentait pas de ses priviléges terrestres; elle s'en réservait aussi près de Dieu et des saints, et c'était un droit seigneurial que celui de porter aux processions les reliques célèbres. Le jour de l'Ascension, par exemple, celles de saint Gouesnou se chargeaient, à l'aide d'un brillant brancard, sur les épaules de deux gentilshommes revêtus de surplis, et plusieurs ducs de Bretagne briguèrent eux-mêmes l'honneur de les porter, entre autres Charles de Blois, Pierre II et Arthur; de pareils souvenirs se gardent précieusement dans les sacristies. Mais nos ardents marguilliers ne se bornent pas à invoquer le passé, ils savent faire tourner toutes les gloires du présent à la gloire de l'église et de ses cérémonies. D'un côté, le maire et ses adjoints y apportent l'éclat de leur ceinture tricolore; de l'autre, quelques jeunes gens armés de tambours et de fusils, et la tête militairement couverte au milieu de toutes ces têtes nues, y interrompent de temps en temps les chants sacrés par une musique et des

détonnations guerrières. C'est un simulacre de garde nationale et le seul que l'on rencontre dans la plupart de nos communes rurales, où l'on ne comprend guère qu'elle puisse être bonne à quelque chose de mieux qu'à augmenter la pompe d'une procession. On concevra sans peine que la contemplation des objets qu'il révère, que ces hommages réunis des dépositaires du pouvoir temporel et de la puissance divine, que cette multitude de pèlerins dont une partie, marchant pieds nus, sont autant de témoignages vivants d'un bienfait miraculeux, et de la foi qu'on peut avoir dans le crédit céleste du saint patron; enfin, que cet imposant spectacle, à l'éclat duquel ajoutent encore les cloches sonnant à pleines volées, les nuages d'encens et la pluie de fleurs dont se parfume la route de la procession, agisse vivement sur un peuple aux impressions vierges et primitives, et entretienne chez lui comme une sorte d'ivresse chrétienne. On concevra aussi sans peine qu'au sein de cette atmosphère religieuse, nos Bretons, quelque peu disposés qu'ils soient naturellement à se détacher des biens de ce monde, quand ils parviennent à les posséder, en déposent au moins une petite parcelle au pied du saint populaire. Ils trembleraient pour leurs bestiaux, leur récolte, leurs enfants et leur femme, s'ils avaient la conscience de ne s'être pas acquittés d'une redevance aussi sacrée. Des offrandes abondent donc, un jour de pardon, dans l'église patronale. Les marguilliers ont soin d'ailleurs qu'on ne pêche pas à ce sujet, par oubli ni par omission. L'un d'eux, assis non loin de l'autel devant une table, ou si vous le voulez, un comptoir presque toujours

encombré de pyramides de gros sous, agite continuellement une clochette chargée de rappeler aux fidèles que leurs prières ne suffisent pas, et qu'il faut au saint quelque preuve matérielle de leur dévotion. Mais quel est ce groupe de femmes qui se pressent ici d'un air mystérieux autour de l'image de saint Guenolé ? En arrière les indiscrets ! car il s'agit d'un miracle qui a besoin d'ombre et de voiles, et vous voyez qu'une des commères réprime la curiosité d'un jeune drôle qui voudrait voir ce qui se passe entre elles et ce saint renommé ! ce sont des femmes stériles, qu'attire le privilége dont il jouit entre tous les saints, de faire cesser leur stérilité. Ces Sara bretonnes ne se contentent pas de réciter leur chapelet ni d'allumer un cierge devant sa statue ; elles s'y frottent dévotement le ventre, et une chose remarquable, c'est qu'un pareil frottement se pratique dans un but analogue de fécondité, contre l'un de nos plus beaux *menhirs*, celui de Plonarzel. La vertu qu'a saint Guenolé de faire concevoir les femmes jusques là stériles, ne se manifeste pas partout de la même manière. Dans une chapelle célèbre dont on ne voit plus que les ruines sur les bords de la Penfeld, c'était d'une cheville rapée qu'on attendait le miracle. Quant à l'efficacité de l'intervention du saint, on n'en doute nulle part, et ici le couple stérile que voilà agenouillé contre la balustrade, soupire après le moment d'y avoir recours, tandis qu'une jeune femme qui en a éprouvé les heureux effets et sera bientôt mère, va pieusement déposer dans le plat sacré l'humble tribut de sa reconnaissance.

On ne s'explique guère ce qui a pu faire ainsi de saint

Guenolé une espèce de Priape chrétien. Neveu de Conan et fils d'une belle et noble dame appelée *Guen* ou Blanche, il avait reçu lui-même ce nom de Guenolé comme un présage de la candeur et de la pureté dont il devait être le modèle. Son père Fragan le confia à saint Corentin, et il en fut bientôt le plus digne élève. Dédaigneux, comme ce grand saint, du monde où l'appelait sa naissance, il se retira dans une île déserte, et quand le temps fut venu de la quitter, il se mit en prières, frappa la mer de son bourdon, et la mer devint sous ses pas ferme et solide. Saint Martin de Tours le nomma abbé de Landévennec, et toujours marqué du sceau de Dieu, il continua à se signaler par des miracles. Quelque opinion qu'on s'en forme, il en est que personne ne refusera d'admirer, c'est celui d'avoir rendu son abbaye un point lumineux au milieu des ténèbres, d'avoir fait briller la vertu au sein de la corruption de la ville d'Is, et lorsque la Sodome bretonne eut comblé la mesure et que Dieu l'abîma sous les flots, d'en avoir providentiellement sauvé son royal ami, le bon Grallon. Après une telle vie que couronna la mort la plus sainte, il faut que ce prétendu Priape ait été victime, comme l'héroïne de Vaucouleurs, de quelque railleur impie, et sa réputation flétrie si injustement mérite aussi qu'on la réhabilite. Du reste, les Bretons, qui ne plaisantent pas sur ces matières, ont pris au sérieux la mission spéciale qu'on a imaginée pour lui dans le ciel, et c'est avec une foi sincère qu'ils comptent sur l'intercession de saint Guenolé pour faire cesser la stérilité de leurs femmes.



LA FONTAINE DU PARDON.

FEUNTEUN AR PARDOUN. THE PATRON SAINT'S FOUNTAIN.

On ne compte que trois saints bretons qui aient eu les honneurs juridiques de la canonisation : St.-Yves, St.-Vincent et St.-Guillaume. Mais si la Bretagne est pauvre en saints officiels, tel est le nombre de ses saints populaires, qu'ils suffiraient à remplir un calendrier national, et comme chaque saint a son pardon, c'est la plupart du temps cette série de fêtes patronales qui seule tient lieu d'almanach aux fils de l'Armorique. Ces pardons se ressemblent sous plus d'un rapport; mais beaucoup présentent quelques traits qui leur sont propres, et ajoutent une originalité de plus à celle de leur physionomie générale. Dans l'impossibilité de les mentionner tous, nous nous bornerons à en indiquer quelques-uns parmi les plus remarquables.

De ce nombre est sans contredit celui de St.-Herbot, village pittoresque qui réjouit d'autant plus les yeux qu'il est adossé à une crête aride des montagnes d'Arès. C'est par les sentiers qui serpentent dans les bruyères de ces montagnes, tels que des rubans jaunâtres capricieusement jetés sur un fond de pourpre flétrie, qu'arrivent surtout les pélerins qui y affluent. Nous ne parlerons pas de tous les titres qu'a ce coin de la Bretagne à être visité ; du voisinage des mines, des ruines du chateau du Rusquec aujourd'hui converti en ferme, et où le pélerin attache sa monture à des débris d'armoiries ; de la cascade de St.-Herbot, l'une des plus belles de la France et peut-être du monde, qu'on appelle aussi le ménage de la Vierge et qui, suivant une tradition

encore plus curieuse, a été formée de rochers que le géant Guéor (un druide sans doute) y transporta par haine pour St.-Herbot, et par reconnaissance pour un médecin dont il en débarrassa les terres. Mais ce qui seul suffirait pour faire faire le pélerinage, c'est le spectacle du pardon même! c'est cette élégante église gothique qu'entourent des milliers de pénitents d'une continuelle et mobile ceinture; ce sont les bizarres offrandes (d'innombrables queues de vaches et de bœufs) qu'ils font pleuvoir sur les autels de St.-Herbot en sa qualité de patron des bêtes à cornes, c'est ce bras en bois argenté vers lequel se précipite et s'étouffe dévotement la foule, et qui porte l'empreinte de tant de baisers ardents! Les trois jours que durent la foire et le pardon, tous les bœufs de la Cornouaille se reposent; ce sont pour eux trois jours de vacances. Jadis on leur faisait faire comme aux pélerins le tour de l'église, et quand on ne les y menait pas, disent les vieillards, ils y venaient tout seuls. St.-Herbot les en dispense aujourd'hui, moyennant des offrandes qui produisent annuellement près de mille écus et plus du double après une épizootie.

L'église de St.-Jean-du-Doigt, *sant yan ar bis,* plus remarquable encore que celle de St.-Herbot, n'est pas moins célèbre par ses miracles et son pardon. La relique qu'on y révère est la dernière phalange d'un doigt, index ou médius, qu'enveloppent des parchemins dont l'écriture remonte au 15me siècle et a beaucoup jauni. Suivant la légende, une jeune vierge appelée Técle l'apporta en normandie, d'où un adolescent de Plougaznou, d'une dévotion ardente, l'enleva sans le savoir; le doigt s'était placé

audessus de son poignet entre peau et chair, ce qui l'avait pénétré d'une joie ineffable qu'il ne pouvait s'expliquer. Sur son passage, les arbres s'inclinaient, les cloches sonnaient d'elles-mêmes, et, pris pour un sorcier, il fut jeté en prison. Mais il y invoqua St.-Jean, et le lendemain se réveilla dans son pays natal. Lorsqu'il entra pour lui en rendre grâce dans la chapelle de St.-Mériadec, la seule que possédât alors ce riant vallon, la cloche s'ébranla et les cierges s'allumèrent : la relique venait de sauter sur l'autel! ce miracle y attira des offrandes de toutes parts, et entre autres les libéralités ducales qui ont permis d'élever le beau monument gothique de St.-Jean-du-Doigt. La reine Anne, dont les largesses l'achevèrent, se trouvant affligée d'un mal d'yeux à Morlaix, eut l'idée assez naturelle, bien qu'un peu leste, d'y faire venir cette précieuse relique qui a la vertu spéciale de les guérir. Mais le brancart qui l'apportait se brisa, et la relique retourna d'elle-même à St.-Jean; la reine fut donc obligée d'en faire le pélerinage. Ce pardon est aujourd'hui quelque peu déchu. Autrefois, un ange éblouissant de lumière partait, au milieu de l'obscurité, du sommet du clocher, pour aller sur la montagne voisine allumer le feu de St.-Jean, puis retournait au clocher sans qu'on sût comment, et soudain disparaissait dans les airs. C'étaient là de poétiques superstitions! Rien de mesquin comme ce qui les a remplacées. A l'ange lumineux, on a substitué ce que les artificiers appellent un dragon; le dragon s'arrête souvent en route, à la grande hilarité de la foule, et ce qui surtout ajoute au grotesque de cet entre acte de la procession, c'est le feu d'artifice qui précède le

feu sacré, et qui jette un si misérable éclat ou plutôt n'en jette pas du tout, en face des magnifiques lueurs du soleil couchant! Du reste, les feux de St.-Jean qui la veille du pardon s'allument dans tous les villages de l'Armorique, la font briller pendant quelques heures d'une gigantesque illumination, unique en son genre. Un vieil usage rend ce spectacle encore plus fantastique, c'est celui où sont les enfants de s'armer de torches goudronnées auxquelles ils font décrire dans l'air mille cercles enflammés; on dirait de loin une orgie d'esprits follets, ou d'innombrables étoiles qui se croisent en filant.

Le pardon de Ste.-Anne-de-la-Palue a une physionomie plus grave et plus sévère. Il a lieu sur le penchant d'une montagne nue et déserte où s'élève seule la chapelle, et où accourent cependant presqu'autant de pélerins qu'à Ste.-Anne-d'Auray. Rien de plus propre à exalter l'ame, qu'une belle nuit d'été passée au milieu du pieux bivouac de Ste.-Anne-de-la-Palue! ces pénitents agenouillés qui psalmodient et se pressent contre les portes fermées de l'église, ces cantiques qui résonnent sous chacune des tentes basses et arrondies où s'abritent, éclairés par une lumière vacillante, de 100 à 200 pélerins; tout respire dans la veillée solennelle qui succède à la procession, un parfum religieux, une fraternité chrétienne dont peuvent à peine vous désenchanter tous ces mendiants qui, tels que des ombres sacriléges, errent gaiement parmi les tombes, ou qui, groupés contre un mur du cimetière, se délassent et rient, ainsi que des acteurs dans les coulisses, de la contrainte et de leurs cris lamentables de la journée.



Nous aurions à citer encore bien des pardons qui le méritent, comme celui de St.-Gildas, où les chiens font d'eux-mêmes, dit-on, le tour de l'église pour se préserver de la rage; celui de St.-Eloi, dont les chevaux vont entendre la messe; de Lanrioaré, où les pélerins font, les uns pieds nus, les autres à genoux, le tour du cimetière des 7777 saints ou plutôt des 7777 martyrs, car c'est sans doute une peuplade chrétienne massacrée tout entière, qui y repose; de St.-Jean-de-Plougastel et de Toulfoen de Quimperlé, pardons qui offrent une exposition annuelle de nos richesses ornithologiques, et où des milliers d'oiseaux qui gazouillent, gémissent, sifflent ou roucoulent, forment un si bruyant et si étrange concert! Il faut aussi mentionner les pardons de la vierge, qui, seulement dans le Léon et la Cornouaille, dépassent le nombre de cent, et dont la plupart jouissent d'une grande célébrité! par exemple, *Notre-Dame-de-Kerdévot*, rendez-vous de plaisir non moins que de dévotion pour les Quimperois; *Notre-Dame-des-Portes*, dont l'image fut trouvée dans le cœur du plus magnifique chêne qu'ait jamais nourri le sol Breton; image qui, réelle le jour, devient fantastique la nuit, et qu'on voit errer dans les bois d'alentour revêtue d'une robe lumineuse, devant laquelle les vrais croyants se retirent à reculons, comme leurs aïeux sortaient jadis des forêts druidiques; *Notre-Dame-du-Follgoat*, fondée en mémoire de Salaun, ce pauvre idiot sans feu ni lieu, qui

n'avait jamais pu apprendre à dire que : *Ave Maria*, et sur la fosse duquel s'éleva un lis miraculeux dont les racines partaient de sa bouche, et dont le calice contenait en lettres d'or les mots qu'il prononçait si fervemment : *Ave Maria!* enfin, *Notre-Dame-de-Rumengol* qui date des premiers siècles du christianisme, et dont le nom a empêché de dormir plus d'une étymologiste, bien que l'origine en soit due à quelque marguillier inattentif et ne remonte qu'à une époque assez récente. En effet des titres authentiques portaient primitivement, non pas *Notre-Dame-de-Rumengol*, mais *Notre-Dame-de-Remedoll*, notre dame de tous remèdes. La vierge y fut peut-être invoquée de la sorte à cause des vertus de la fontaine voisine, et y avait probablement hérité de la vénération dont le druidisme environna jadis ses eaux restées sacrées. Presque tous les pardons en crédit possèdent une de ces fontaines qui font des miracles, et dont le culte est un bizarre mélange d'idées celtiques et de croyances chrétiennes. Les druides qui adoraient Dieu dans les divers phénomènes du monde, et, sous ces mythes naturels, dérobaient aux profanes la cause unique et créatrice, ne pouvaient manquer de se prosterner devant les sources, les fontaines, l'eau enfin dont quelques philosophes ont fait le principe, l'élément générateur de toutes choses! De leur côté, les missionnaires Bretons, fidèles à leur système d'adopter les pratiques qu'ils ne pouvaient détruire, creusèrent des niches de saints dans le mur des fontaines druidiques, ou même bâtirent des églises, comme à Lanmeur, sur le crypte antique et sombre qui recélait les eaux consacrées. C'est

donc un culte aussi vivace aujourd'hui qu'il y a 2000 ans, et qui, les jours de pardon surtout, offre des curieuses particularités. Ces jours-là, une foule de mendiants, milice déguenillée de toutes nos fêtes patronales, s'emparent pour ainsi dire de la fontaine, et là, munis de *pichets* qu'ils remplissent sans cesse, ils assiégent, ils poursuivent tout pélerin qui se présente pour faire ses ablutions, afin qu'il ne les fasse que par leur ministère, et au prix d'une aumône. La cérémonie ne se borne pas pour les fidèles à se laver avec l'eau sainte les mains, les yeux, le visage ; il faut encore qu'elle leur soit versée d'abord sur le derrière du cou pour leur descendre le long du dos, et puis dans les deux manches qu'ils agitent vivement en l'air pour qu'elle y coule et pénètre jusqu'à l'aiselle !

L'usage des ablutions est aussi vieux que le monde ; toutes les religions les ont admises parmi leurs rites comme gage de la propreté du corps ou comme symbole de la pureté de l'ame. Mais ni les Celtes ni aucun peuple à coup sûr n'ont jamais rien consacré d'aussi absurde, d'aussi funeste que les ablutions bretonnes. Elles n'ont pas pour objet, comme on voit, cette propreté salutaire qui, suivant St.-Augustin, est une demi-vertu ; les ablutions sont ici un remède ou un préservatif contre des maux qu'elles doivent plutôt empirer ou faire naître qu'écarter et prévenir. Peut-on rien imaginer de moins hygiénique que de venir, baignés de sueur, comme le font nos campagnards, s'asperger d'eau froide et en imbiber ceux de leurs vêtements qui touchent au corps même ? Les curés qui devraient être un peu médecins ainsi que l'étaient les

druides et les premiers apôtres, peuvent seuls attaquer avec succès ces pieuses folies; à eux appartiendra donc l'honneur de les déraciner ou la honte de les laisser vivre.

Le pélerinage ne serait pas complet si, après les offices, la procession et les ablutions à la fontaine sacrée, on ne rendait visite au chanteur de cantiques et de *gwersiou*, et à la boutique industrieusement placée par sa femme sous le patronage de la sainte Vierge. C'est là qu'on fait emplette pour soi et pour ceux du logis qui n'ont pu venir au pardon, de jolis chapelets en verroterie et de longs rosaires en os dont les dizaines sont plus nombreuses qu'élégantes, de croix, d'amulettes, de *pennou*, sortes de médailles grossières, qui présentent en relief la tête du saint que l'on fête, ou enfin d'images coloriées à grand traits et encadrées de leur légende. Une chaise est l'humble théâtre sur lequel chante, en s'accompagnant d'un aigre violon, le successeur des bardes de l'Armorique. Adossé à une vaste enseigne où des pinceaux au rabais ont à peu près traduit quelques scènes de ses chants religieux et nationaux, il a presque toujours un auditoire attentif et des acheteurs nombreux. Ainsi que tous les peuples primitifs, les Bas-Bretons aiment avec passion le chant comme la danse; aussi toute leur littérature consiste-t-elle en chansons sévères ou piquantes. Mais elles sont innombrables, et, promptes à se répandre dans nos campagnes, semblent y avoir des ailes comme la presse périodique dans nos villes. On en a conclu, et peut-être avec raison, que les *gwersiou* seraient un des moyens les plus efficaces d'amener enfin la Bretagne au même niveau que le reste de la France.



Reveil sc.

LA LOTERIE.

C'HOARI SAC'H. THE LOTTERY.

Jusqu'à présent, nous n'avons montré que le côté religieux des pardons, et l'on a pu voir combien il y a d'originalité dans les pieuses fêtes de cette vieille Armorique dont le sol n'a pas été balayé ainsi qu'ailleurs par la bourrasque chrétienne, qui, bien loin de là, porte encore le cachet des druides comme celui des saints, et prouve à chaque pas que le Christ y fut obligé de transiger avec Teutatès. Mais ce côté religieux n'est pas le seul digne de remarque, bien que ce soit le principal, et qu'il influe si puissamment sur les mœurs immuables du pays, qui s'y renferme comme une chataigne dans son écorce hérissée. Nous allons donc, après les heures de la prière, suivre les pardonneurs au sein de la vie matérielle et joyeuse, et ne plus voir dans nos fêtes patronales qu'un pélerinage gastronomique et une journée de plaisirs. Le trajet à faire étant quelquefois considérable, 5, 10, 15 lieues, et le plus grand nombre le faisant à pied, on n'a garde d'ajouter à la fatigue d'une longue route celle de cheminer chargé de provisions et avec d'autre bagage que le *Penn-baz* du voyageur. A peine ceux qui partent à cheval emportent-ils de quoi entretenir la vigueur du vieux bidet qui est leur monture ordinaire. Tous savent bien qu'ils peuvent compter sur l'hospitalité bretonne ou sur les caravanserails ambulants que l'industrie, providence profane de la fête, ne manque pas d'y établir pour la satisfaction économique de leurs besoins. C'est une des occasions où brille dans tout

son lustre la générosité hospitalière de nos cultivateurs. Ceux de la paroisse qui célèbre son pardon, en font noblement les honneurs à leurs amis et à leurs connaissances des autres paroisses, qu'ils ne se contentent pas de bien accueillir, mais que dans une tournée vraiment fraternelle, ils vont inviter de la manière la plus pressante à venir ce jour-là s'asseoir à leur foyer et à leur table. Tous les lits clos de la ferme sont mis à la disposition de leurs hôtes, qui encombrent même quelquefois jusqu'à leurs greniers et leurs granges, et la ménagère, bien qu'assistée de ses proches, n'a pas une petite tâche à remplir dans celle d'apaiser l'appétit de tant de faméliques pélerins. Mais elle, si économe, elle qui vit, ainsi que sa famille, de privations toute l'année, elle est alors dépensière et prodigue; les plus voraces comme les plus épicuriens des Bas-Bretons seraient satisfaits de sa cuisine, et ce qui vaut mieux encore, c'est que cette libéralité qui lui coutera comme à son mari bien des heures d'un rude travail, leur paraît la chose du monde la plus naturelle, et s'exerce chez eux avec une simplicité, avec une bonhomie toute patriarcale. Nous venons de le dire, ceux qui ne connaissent personne, et n'ont pas la ressource d'une auberge gratuite, ont celle des restaurants et des tavernes en plein air, où ils trouvent au prix le plus modique le nécessaire et même le superflu. Les cabaretiers improvisent leurs buvettes à l'aide des débris de voiles de quelque navire naufragé sur nos rescifs, d'une table où brille l'antique verre évasé du pays, en concurrence avec la série décroissante des mesures métriques, et enfin d'un plus ou moins grand

nombre de barriques dont le robinet, presque toujours ouvert, laisse couler ou du cidre, ou un épais vin rouge, ou ce vin de feu, cette eau-de-vie si funeste, qui est un des fléaux de la Bretagne! Voilà les cabarets. Quant aux cuisines, elles peuvent à plus juste titre encore s'appeler celles de la nature. On creuse, pour les établir, et on environne d'un parapet de gazon, un espace de quelques pieds carrés, afin que le vent ne disperse pas avec trop de facilité leur feu sans abri, et c'est là, que des brasiers toujours ardents font bouillir d'un côté d'énormes marmites où chacun pour un sou peut venir tremper sa soupe, et de l'autre font rougir des grils couverts de poissons et de pièces de viande qui jettent aux passants comme un appât, leur fumée appétissante. Tous les traiteurs ne sont même pas aussi bien installés. Les plus pauvres n'ont pour toute batterie de cuisine qu'une plaque de fer qu'ils posent sur un trépied formé de gros cailloux, et qu'ils chauffent avec quelques faisceaux d'ajoncs et de bruyère. Ils y grillent des maquereaux et surtout des sardines, cette manne maritime, que son extrême bon marché met à la portée des bourses les plus humbles, et fait rechercher de l'habitant de nos campagnes, qui, cependant n'est guère ichtyophage. Il y a bien aussi dans chaque pardon quelques produits de la cuisine civilisée; mais les Bretons même les plus riches n'y touchent jamais. Leur patriotisme les laisse aux profanes citadins, et s'en tient religieusement aux mets nationaux. Le café seul a obtenu grâce à leurs yeux; il figurera bientôt, il figure déjà, comme depuis longtemps l'eau-de-vie et le tabac, parmi les superfluités étrangères dont ils

ne peuvent plus se passer! Chaque objet nécessaire à ces repas des pardons s'achetant séparément dans des boutiques spéciales, il s'en forme, surtout aux abords de l'église, de longues rues où s'engouffre incessamment la foule, dont les flots poussés en sens inverse s'y pressent comme ceux d'un fleuve qui va rompre ses digues. Ici, des marchands étalent sur une litière de paille des monceaux de pommes et de poires sauvages, telles qu'on les mangeait sous Conan Mériadec, ou, suivant la saison, d'autres fruits presque toujours verts. Là, ce sont des paniers remplis de pains blancs à moitié cuits seulement, pour ne pas paraître trop légers à des estomacs dont la nourriture ordinaire est si lourde; plus loin, enfin, des gâteaux dont le nom de gâteaux-cuirs indique assez la nature et qui pour avoir du débit, doivent provenir de certaines localités privilégiées dont le monopole date d'un temps immémorial. Ajoutez-y les boutiques que les marchands forains font sans cesse voyager d'un pardon à l'autre et qui, soigneusement disposées, rappellent presque seules la France au milieu de ces campements de celtes, et vous aurez une idée de la partie culinaire et industrielle de nos fêtes patronales. Ces bazars ambulants offrent, ainsi qu'ailleurs, tous ces jeux d'enfants, toutes ces inutilités qu'on achète comme un souvenir, mirlitons, tambours, sifflets, trompettes, et en outre une foule de petits objets qu'a mis en honneur la coquetterie bretonne, tels que lacets et cordonnets aux couleurs éclatantes, bagues en cuivre et en verroterie, boutons en étain pour gilets et *jupens*, boucles d'oreilles en fer, épinglettes à double et triple étage, etc. etc.



O. Perrin del. Reveil sc

LA FIN DU PARDON.

DIVEZ AR PARDOUN. THE END OF THE VILLAGE FESTIVAL.

Lorsque les pardons cessant d'être exclusivement religieux, on commença à y exploiter la faim et la soif des pénitents, le plaisir chercha bientôt comme l'intempérance à y supplanter la prière. Les bateleurs, les charlatans accoururent, et le diable quelquefois n'y fit pas moins bien ses affaires que le saint. Sans parler de la danse qui, surtout dans le voisinage de la chapelle, est proscrite comme pompe et œuvre de satan, mais à laquelle, fascinés par l'appel irrésistible du biniou, se laissent si souvent entraîner les pélerins qui viennent de prier avec le plus de ferveur; sans parler des cartes autre tentation satanique, que tant de Bretons aiment passionnément comme tout ce qu'ils aiment, une foule de divertissements se disputent leur préférence. C'est, d'un côté, Polichinelle dont le *Penn-baz* italien divertit si fort nos paysans; de l'autre, un nain ou une géante, vers lesquels attire un paillasse, qui a soin de déprécier ensuite les bagatelles de la porte pour exalter les merveilles de l'intérieur. Plus loin, c'est un de ces bruyants et aveugles empiriques qui frappent au hasard de leur bâton le mal et le malade; ou bien encore un diseur de bonne aventure qui pour un sou promet généreusement de belles récoltes et d'excellents maris! Des jeux de hasard appellent ailleurs d'autres dupes. Les chances favorables, qui y sont rares, y font gagner des gâteaux, de la faïence, des miroirs, des couteaux. Ici, cette dernière séduction réunit les amateurs de loterie autour

d'un hableur infatigable qui, à l'aide d'un bizarre chapeau auquel il donne mille formes plaisantes qu'accompagnent autant de quolibets, les a fait accourir vers son humble boutique, et les y retient par ses cris d'énergumène et ses promesses non moins magnifiques qu'étourdissantes. Un père gourmande son fils de s'y laisser prendre; celui-ci, pour excuse, lui montre un couteau qu'il aura, dit-il, presque pour rien, s'il le gagne! — Si ?..... lui répond le vieillard. Du côté opposé, un joueur peu chanceux exprime son désappointement d'une manière toute bretonne, en se grattant l'oreille. A son air, on peut jurer que, malgré ses hésitations, il tentera encore la fortune. En attendant, le combat intérieur qu'il se livre l'absorbe au point qu'un chien le salit sans qu'il s'en aperçoive. Un mendiant accoudé sur l'une des barriques qui servent momentanément de piédestal à ce bazar portatif, prend ses aises et donne son avis avec un aplomb digne de cette caste privilégiée qui, en Bretagne, se glisse partout, et partout a sa place.

On retrouve en outre, dans les pardons tous les jeux qu'on a vus ailleurs, la galoche, le palet, la fossette, les boules, les quilles, le tir au fusil ou à l'arbalête, souvenirs de l'antique et féodal exercice du papegaut; les jeux de change-part, des quatre coins et du renard, jeux si chers aux jeunes filles, et aux bretons devenus français, et enfin le décollement de l'oie, jeu barbare qui heureusement tombe en désuétude, et n'aurait jamais dû appartenir qu'à l'un de ces peuples qu'enivre de joie un combat de coqs ou de taureaux. Mais nous oublions un jeu ou, si l'on veut, un péché contre lequel les curés lancent avec raison

leurs foudres, et qui ne s'en commet pas moins publiquement dans toutes les fêtes bretonnes; il s'appelle *fouil Jakot*, et consiste, de la part des *paotred*, à tâcher de s'emparer de noix ou de pommes que les jeunes filles cachent comme un défi, au fond de leurs poches. Le but avoué de l'attaque et de la défense ressemble plutôt à un prétexte qu'à autre chose, et ces assauts brutalement voluptueux ne paraissent destinés ou du moins ne sont propres qu'à faire circuler dans les veines d'une jeunesse qu'ils enflamment, un poison aussi doux que dangereux.

Mais le pardon touche à sa fin; les enfants se hâtent de jouer une dernière partie, et dans celle où figure ici un petit mendiant que poursuit sa mauvaise étoile, son œil hagard et ses traits crispés contrastent avec le bonheur tranquille d'un jeune et riche *paotred* que la fortune au contraire s'obstine à favoriser. Quelques femmes, dont la sobriété du reste est exemplaire, boivent, avant de partir, un verre de vin ou de cidre. Elles ont en effet besoin de prendre des forces, non-seulement pour faire une longue route, mais pour la faire faire à leurs maris ivres-morts, ou bien pour s'interposer entr'eux, lorsque la boisson n'a encore que réveillé leur instinct de bêtes fauves, et que la fraternité bretonne a fait place à d'aveugles colères et aux coups redoublés du *Penn baz !*..... Cependant peu à peu tout s'écoule, le bruit cesse, et le lieu du pardon, ce vaste rendez-vous qui vient d'être comme le prélude vivant de la grande réunion de la vallée de Josaphat, demain, ainsi qu'il l'était hier, sera redevenu désert et silencieux.

C'est surtout après la grand' messe que la Basse-Bre-

tagne tout entière semble se résumer dans les pardons en crédit, avec cette physionomie si vive et si variée qu'on chercherait en vain chez les peuples avancés en civilisation; car l'uniformité est leur type moral et physique : c'est le règne de l'équerre et du niveau. Ici, au contraire quelle diversité, quelle originalité de modes! tour-à-tour vous passez en revue les habitants de Plouguerneau que leur veste échancrée, leurs braies plissées, leurs jambes nues et leur calotte bleue feraient prendre pour les descendants de quelque colonie grecque; ceux de Roscoff dont les vêtements et le chapeau presque citadins annoncent l'industriel plutôt que le cultivateur; ceux du basléon à l'habit aux couleurs sombres carrément coupé comme sous Louis XIV; les riches Cornouaillais dont on connait déjà le costume brillant et gai; ceux des montagnes à qui leur pauvreté ne permet que des vêtements de toile grossière ou de berlinge; ceux du faou avec leurs boutons rouges, de Dinol avec leurs habits puces, de Penmarc'h avec leurs gilets etagés, etc., etc. Mais les femmes attirent bien plus encore vos regards par leurs costumes si diversement bariolés. Un volume ne suffirait pas pour peindre tant de modes qui serviraient seules à faire connaître les divisions du territoire. Parmi les plus curieuses nous en mentionnerons deux qui sont les deux extrêmes : celles des femmes de Plougastel dont les coiffes portent d'énormes ailes reployées sur elles-mêmes qu'on prendrait pour des voiles enflées par les vents, et celles des femmes de Pont-Labbé qui, sur le sommet d'un chignon bien nourri, bâtissent le léger et agaçant édifice appelé *Bigouden !*

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

